

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

LECLERCQ Emile, *La première sève*, Bruxelles : A. Schnée ; Paris : E. Dentu, [1860].

---

**Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.**

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

[http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles\\_Premiere-seve.pdf](http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles_Premiere-seve.pdf)

14744  
60

LES AMOURS SINCÈRES

1<sup>er</sup> VOLUME

LA  
PREMIÈRE SÈVE

PAR

ÉMILE LECLERCQ



BRUXELLES	PARIS
LIBRAIRIE AUG. SCHNÉE	LIBRAIRIE E. DENTU
2, IMPASSE DU PARC	13, GALERIE D'ORLÉANS
AUGUSTE SCHNÉE, ÉDITEUR	

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Numéro  
de la place occupée  
par le lecteur :

6

Marque du livre  
demandé.

D.F.

9759

Vidi.

*H.*

Le soussigné Auguste Schmeé, Éditeur demeurant  
à Bruxelles, impasse du parc, N. 2, déclare déposer  
à l'Administration communale de Bruxelles, trois  
exemplaires du présent ouvrage, afin de s'en assurer  
la propriété comme éditeur conformément aux pres-  
criptions de l'art. 6, Lettre C de la loi du 25 Janvier  
1817

La publication de l'ouvrage a eu lieu le Vingt,  
deux Août 1800 Soixante

Bruxelles le 20 Septembre 1800 Soixante

LA PREMIÈRE SÈVE

Aug. Schmeé

Le soussigné certifie que le présent ouvrage  
est sorti de ses presses.

Bruxelles le 20 Septembre 1800 Soixante

H. Van der Auwerck  
L. A.

## DU MÊME AUTEUR

---

L'AVOCAT RICHARD, 2 vol. in-32. . . . .	fr. 2 50
CONSTANCE, 4 vol. in-32. . . . .	» 1 25
SÉRAPHIN, 4 vol. in-18 de 300 pages. . . . .	» 2 50
TABLEAUX DE GENRE, 4 vol. in-18. . . . .	» 2 50

---

DÉPOSÉ AUX TERMES DE LA LOI.

---

---

BRUXELLES. — TYPOGRAPHIE DE CH. VANDERAUWERA,  
Rue de la Sablonnière, 8, près la porte de Schaerbeek.

cedic 48 biblio 62

# LES AMOURS SINCÈRES.

(1<sup>er</sup> VOLUME)

---

## LA PREMIÈRE SÈVE

PAR

ÉMILE LEGLERCQ



BRUXELLES  
LIBRAIRIE AUG. SCHNÉE  
2, IMPASSE DU PARC

PARIS  
LIBRAIRIE E. DENTU  
13, GALERIE D'ORLÉANS

AUGUSTE SCHNÉE, ÉDITEUR

---



## A. C. H.

---

La préface de *Séraphin* (1) a été très-durement appréciée par quelques-uns des critiques qui ont bien voulu s'occuper de ce roman, et par quelques amis, que je remercie ici de leur sincérité. L'un a reproché à cette préface de faire tant de bruit pour si peu de chose; l'autre a assuré que je n'ai point ce qu'il faut pour développer une pensée philosophique dans toutes ses phases, avec la régularité voulue; un autre, moins exigeant, a dit que cette préface devait être une post-face et fermer le livre. Tout cela peut être vrai, et je me couvre de cendres en disant : Je ne le ferai plus. Il est bien entendu cependant que, comme tous les pécheurs endurcis, je maintiens pour bonnes les idées, vieilles ou neuves, que contient cette préface, tout en avouant qu'elle était inutile.

L'ami qui m'a le moins épargné, C. H., à qui je garde

(1) A. Schnée, éditeur, 1860.

la plus grande somme de reconnaissance, m'a écrit ceci :

« Votre livre (*Séraphin*) a un but ; du moins il paraît en avoir un. Mais votre avant-propos est maladroit et pauvre de raisonnement. Vous y étalez votre malheureux côté faible avec l'aplomb d'un enfant terrible. Pour Dieu, ne vous embarrassez jamais l'esprit dans une argumentation ; il faudrait pour la soutenir une puissance de logique que vous n'avez point... Voici, à mon sens, tout ce que vous deviez dire dans votre préface : « Je ne » me pose ni en réformateur ni en moraliste ; je suis artiste, j'observe, j'étudie et je peins. Si mes tableaux » sont faux, critiquez-les ; s'ils sont vrais, dites-le avec » loyauté, etc... »

En ceci, mon ami se rencontre avec l'auteur de *le Rouge et le Noir*, Stendhal, le romancier que, selon moi, il faut placer immédiatement après Balzac dans la littérature française moderne. Il a écrit ceci : « .... Un roman est un miroir qui se promène sur une grande route. Tantôt il reflète à vos yeux l'azur des cieux, tantôt la fange des borbiers de la route. Et l'homme qui porte le miroir dans sa hotte sera accusé d'être immoral ! Son miroir montre la fange, et vous accusez le miroir ! Accusez bien plutôt le grand chemin où est le borbier, et plus encore l'inspecteur des routes qui laisse l'eau croupir et le borbier se former. »

Lorsqu'il se trouve une idée dans un livre, une préface est inutile pour l'en dégager : elle saura bien se dégager toute seule. Et la plus belle préface du monde ne saurait faire qu'une idée soit dans un livre, si en effet il n'y en a point, — pas plus que le chasseur ne lèvera un lièvre dans le sillon formé par deux vagues.

Ainsi, au roman une préface est inutile, si ce n'est pour dire aux lecteurs : — J'ai fait ceci pour vous, veuil-



lez l'agréer, en même temps que l'assurance de ma parfaite considération.

C'est pourquoi je dédie familièrement, et sans considérations philosophiques, à C. H., qui m'a écrit de si dures vérités, *la Première Séve*, comme un témoignage de gratitude, en priant cet ami sincère de me continuer ses bonnes grâces et ses vertes critiques. Si je n'inscris pas son nom en toutes lettres sur la première page de ce volume, c'est que je connais sa farouche simplicité et sa modestie, où le satirique le plus clairvoyant ne découvrirait pas une ombre de mensonge.

ÉMILE LECLERQ.

Bruxelles, août 1860.

## LA PREMIÈRE SÈVE

---

### I

Il y avait à l'Athénée de Mons un jeune garçon de quatorze ans, qui donnait terriblement de mal aux surveillants et aux professeurs. Pendant les promenades surtout, cet indomptable gamin trouvait moyen toujours de s'échapper. Et les punitions qu'on lui infligeait n'atteignant en rien sa fierté et son amour-propre, il eût été renvoyé à ses parents, si le nom de son père ne l'avait protégé contre une pareille rigueur. Il se nommait Félix ; il était fils du grand industriel, Joseph Dutrieux ; et cette souche plaidait pour l'enfant aussi éloquemment que des parchemins et un blason.

Le crime de Félix Dutrieux n'était pas commun. Il ne s'évadait point pour flâner dans les rues, acheter des fruits, faire l'école buissonnière. Ce n'étaient ni les devoirs, ni les pensums, ni la société de ses camarades qu'il fuyait. Il avait au travail une certaine application et il était très-affectueux. Tout le monde l'aimait, tant il se montrait affable à tous; sa beauté pure captivait ses professeurs, qui le punissaient à regret à chacune de ses incartades. Mais on ne pouvait guère lui pardonner ses aspirations vers la liberté, parce qu'elles devaient avoir pour effet, aux yeux des plus indulgents, un désordre précoce.

Félix voulait être seul pour suivre les jeunes filles. Et il l'avouait, le sincère! — Pourquoi ne puis-je? demandait-il à ses professeurs. — Parce que..., répondaient-ils, fort ennuyés de ne savoir point prouver logiquement qu'il avait tort d'agir ainsi.

Il avait toujours recherché la compagnie des femmes. C'était un besoin pour lui d'être au milieu d'elles. Plus jeune, il avait été *gâté* par toutes celles qui frayaient avec sa mère, et ainsi cette éducation première, en développant ses instincts, le poussa davantage vers ce qu'il aimait. Il ne songeait point aux entraves qu'on nomme convenances; et comme on ne savait lui expliquer le mot *morale*, il se laissait emporter par ses élans naturels.

Aussi, à quatorze ans, il avait aimé déjà plusieurs fois; et jamais ses amours n'avaient été

malheureuses. Il conservait, au fond d'un tiroir, des fleurs séchées et des rubans; des billets charmants, tant de fois relus, emplissaient une jolie boîte en bois de Spa. Et ces souvenirs stimulaient encore sa jeune ardeur en lui rappelant les entrevues avec Emma, un serrement de main échangé avec Élise, — et surtout ces dix minutes passées dans l'obscurité, chez lui, en la société d'une petite fille de dix ans qui, bien naïvement, lui avait donné un grand nombre de baisers.

Il ne songeait qu'aux femmes. Et ses rêveries avaient empreint son frais visage d'une sorte de splendeur. En écrivant ses devoirs, en jouant avec ses camarades, en mangeant, en dormant, l'idée des femmes ne le quittait pas. Cette préoccupation incessante eût pu être dangereuse dans tout autre esprit. Qui, au collège, ou à l'école, n'a pas eu de ces amours éphémères? Mais les amours de Félix n'avaient ni commencement ni fin; si la réalité lui manquait, il se créait un idéal. Heureusement pour lui, il ne lut des romans que très-tard; sans quoi, toute cette abondance, usée trop tôt dans les désirs non satisfaits, aurait corrompu sa pensée virginale avant qu'il eût véritablement aimé.

Ainsi sans cesse retenu dans les champs de la poésie, il ressemblait à ces enfants armés d'un filet, qui courent le long des haies, roses et halletants, à la poursuite des papillons, — abandonnant l'un pour s'élaner vers l'autre, — avec une

impétuosité que rien ne fatigue. Déjà Félix avait saisi entre ses doigts, qui portaient traces des couleurs de leurs robes, quelques-uns de ces brillants papillons. Mais ils n'existaient plus que dans sa mémoire, ou pliés et desséchés, comme des reliques, dans des cachettes sacrées. Il en voulait de nouveaux. Sa tête était peuplée de radieuses images. C'est pour en chercher les réalités qu'il s'échappait de sa prison, qu'il escaladait les murs, qu'il se déchirait aux épines des haies, brave et audacieux comme don Juan lui-même. Lorsque parfois il se trouvait heureux dans ses tentatives, quand il se voyait en présence de quelque jolie enfant, il ne disait rien, il la regardait; ou bien il lui prenait les mains et les baisait; et la petite, étonnée, le laissait faire. Enfin il questionnait : — Voulez-vous m'aimer? et souvent la petite répondait : — Je ne sais pas! ou bien encore : — Je le demanderai à maman. Une pareille rencontre suffisait à Félix pour être heureux pendant huit jours. Que lui importaient alors les pensums?

Jusqu'à l'âge de quatorze ans, tout cela était fort inoffensif, en vérité. Cependant Félix devenait un jeune homme : il fallut se montrer plus sévère. Très-sérieusement, sa mère dut intervenir. Il avait pour elle de l'adoration et, pendant longtemps, il fut sage et studieux; mais cette continence le fit souffrir beaucoup; il maigrit; il devint mélancolique. C'est alors qu'il grandit de façon à avoir, à quinze ans, sa taille définitive. Il

était mince, élancé, tout distinction. On lui imposa la gymnastique comme un remède à sa mélancolie, et ce jeu développa ses formes, le compléta, le rendit un homme presque parfait à l'extérieur.

Il fut timide, chose étrange, de quinze à vingt ans. La présence des femmes l'émouvait toujours autant, et plus, mais le matait, le tourmentait aussi. Il demanda à ses parents la liberté de continuer à l'Athénée ses études, qu'on voulait lui faire finir à l'université. Il eut des professeurs particuliers et s'acharna fiévreux au travail, avec le même emportement qu'il mettait à quatorze ans à ses aventures amoureuses. Enfin, se sentant capable d'entrer dans la vie active, il quitta Mons et accourut à Bruxelles, où habitait M. Dutrieux.

Il y avait alors trois mois qu'il n'avait vu sa mère; c'était au mois de septembre 1856. Un étranger, en le surprenant dans les bras de M<sup>me</sup> Dutrieux, ou à ses pieds, baisant ses mains, sa robe, attirant sa tête à lui pour baiser ses cheveux, ses yeux, aurait pu croire qu'il revenait des grandes Indes, après un voyage de plusieurs années. C'était du délire; il était pâle comme un malade; et sa mère, souriant et pleurant, le laissait la caresser, sachant bien que rien ne pouvait le calmer que les caresses mêmes.

Après les premiers transports, M<sup>me</sup> Dutrieux et son fils, assis vis-à-vis l'un de l'autre à une table sur laquelle un déjeuner était servi, s'entretenaient longuement, tantôt parlant tous deux à la

fois, tantôt se taisant pour mieux se regarder. M. Dutrieux était absent. Ils purent donc causer ainsi en toute liberté, comme deux amants dans un bois, qui suivent un sentier à peine tracé par des chevreuils. Toutes les amours ont leur pudeur, et l'effusion de sentiment qui sort ainsi de deux cœurs passionnés, veut, pour être parfaite, les mystères de la solitude. M. Dutrieux même eût été de trop dans cette entrevue; quelques mots suffirent pour le faire comprendre.

M. Joseph Dutrieux, qui d'abord avait été simple ouvrier, était parvenu à la position de directeur et de principal actionnaire d'une des plus fortes usines du Hainaut. Il était de ceux à qui tout réussit; à trente-cinq ans, sachant tout juste lire et écrivant très-mal le français, il dirigeait un établissement considérable. L'industriel, à peu près arrivé à l'apogée de sa gloire, sinon de sa fortune, ne songeait point à se marier. A cette loterie comme à toutes les autres, il devait avoir *la chance*. Dans un voyage qu'il dut faire en France, où la faillite d'un banquier mettait en danger l'usine qu'il dirigeait, il rencontra M<sup>lle</sup> Ursule de Barne, une orpheline âgée de vingt-quatre ans. Il s'en éprit et l'épousa audacieusement, malgré sa pauvreté, sa particule, sa distinction et le charme tout aristocratique de ses manières.

Ce fut à partir de ce moment surtout que la chance favorisa M. Dutrieux. Sa fortune s'accrut rapidement; il eut un fils; tous les jours il se vit

plus honoré, il devint un personnage important ; le roi le nomma chevalier ; il fut même question de l'envoyer à la Chambre ; mais une modestie sincère l'empêcha d'accepter ce dernier et difficile honneur. Cependant, depuis qu'il possédait trois millions, M. Dutrieux voulait en jouir. Il fit bâtir un somptueux hôtel, au boulevard extérieur de Waterloo, et alla l'habiter un an avant le retour de Félix. Installé dans « son château » il y prit ses aises. Déchargé de toute responsabilité, en six mois il devint obèse. Malade d'ennui, mais sans se l'avouer, il eut peur de mourir. Dès ce moment, il ne vécut que pour se soigner ; il adopta un régime ; tous les jours, il recommença la même vie monotone, mangeant, se promenant, dormant, s'asseyant, à heure, à minute fixes. Une pendule, — le soleil lui-même, — n'étaient pas mieux réglés.

Ainsi absorbé dans sa propre individualité, M. Dutrieux devint à peu près indifférent à tout ce qui n'était pas lui. Certes, il aimait sa femme et son fils plus que toute chose au monde, — après lui-même. Il se défiait tant des émotions vives, qu'il était parvenu à ne plus s'émouvoir de rien. Et lorsque l'ordre organisé dans son existence était troublé par quelque événement imprévu, le malheureux millionnaire en avait pour quinze jours à rétablir la balance. — J'ai pourtant bien gagné ma tranquillité, disait-il alors en soupirant.

Ce pauvre homme, qui n'était pas méchant,



avait laissé à sa femme le soin d'élever leur fils. Quoiqu'elle eût la liberté de lui donner des professeurs chez elle, elle l'envoya à l'Athénée aussitôt qu'il eut l'âge de raison. Elle sentit qu'il devait s'essayer à la vie, pour ne point être, plus tard, surpris par ce qu'elle a de désillusionnant. Mais comme elle l'avait tenu près d'elle aussi longtemps qu'elle avait eu quelque chose à lui apprendre, il garda sa naïveté d'impression, la fraîcheur native de son esprit, sa pureté ombreuse, qualités qu'on perd d'ordinaire trop tôt. M<sup>me</sup> Dutrieux influa nécessairement sur le caractère de son enfant. La nature l'avait fait fort et déterminé; sa mère le rendit tendre et gracieux. Trouvant de l'amour chez les femmes, il eut de l'amour pour elles. C'était un mélange d'exquise sensibilité et d'ardeur mâle. Les gens à courte vue auraient pu le trouver trop féminin pour être jamais un homme, parce qu'ils n'eussent rien vu dans la vivacité nerveuse de ses mouvements, la plénitude de ses formes et l'énergie extraordinaire qui brillait dans ses yeux, noirs comme ceux des Orientaux.

L'amour de Félix pour sa mère était une véritable passion. Pendant son séjour à l'Athénée, il écrivait à M<sup>me</sup> Dutrieux des lettres que bien des gens raisonnables eussent trouvées folles, peut-être immorales.

« J'ai besoin de te voir; j'ai soif de tes baisers  
» comme si je n'avais que dix ans, écrivait-il  
» encore six mois avant son retour; je me trouve

» criminel de rester séparé de toi, quand je puis  
 » être libre de vivre en ta continuelle présence.  
 » Mais je veux que tu sois fière de ma science ;  
 » aussi, je travaille comme si ton existence dé-  
 » pendait d'un problème à résoudre, d'un hiéro-  
 » glyphe à déchiffrer. Mes camarades sont bien  
 » gentils ; mais ce sont d'autres hommes que  
 » moi, et qui ne comprennent pas qu'on puisse  
 » pleurer à l'idée d'embrasser sa mère. Il y en a  
 » qui me nomment M<sup>lle</sup> Dutrieux. Et je ris d'en-  
 » tendre cela, car je me sens capable de les  
 » renverser d'un coup de poing. Qui sait, cepen-  
 » dant, si je ne suis pas femme pour l'amour ? je  
 » te ressemble beaucoup, n'est-ce pas ? Qui  
 » pourrais-je aimer, ici ? Il n'y a de femmes que  
 » la cuisinière, qui a des moustaches... »

Libre, il était libre enfin de voir sa mère, de lui parler. Ce grand enfant ne savait se faire à cette idée : elle lui torturait le cœur à force d'intensité. Ainsi les grandes joies ont de mystérieux rapports avec les douleurs violentes. Elles se ressemblent parfois si complètement, qu'elles ont les mêmes résultats physiques, la prostration des nerfs, une maladie. Être philosophe, n'est-ce pas savoir jouir à la fois de la joie et de la douleur ?

A un certain moment, la mère laissa échapper une exclamation enthousiaste :

— Tu es beau ! dit-elle.

— Être beau, est-ce une qualité près des femmes ? demanda aussitôt Félix.

— Tu les aimes donc toujours? reprit-elle en souriant. Je vois bien que mon fils ne sera pas longtemps sage, qu'il me délaissera.

— Égoïste! dit Félix en se levant pour embrasser sa mère.

— Ah! c'est sérieux, ce que je te dis : j'ai peur que plus tard, lorsque tu te seras émancipé, quand tu auras perdu ta timidité, tu ne fasses des folies. Ta vivacité d'impression m'effraye.

— Tu es jalouse; je ne pourrai donc aimer?

— Oh! je ne suis pas déraisonnable à ce point! Mais je voudrais pouvoir te prêter, te donner une bonne part de ma raison, dont tu auras bien besoin.

— Tu voudrais que j'eusse pour les femmes de l'amour, mais raisonnablement, dit en riant Félix.

— En quoi trouves-tu cette idée ridicule?

— Non pas ridicule, mais justement déraisonnable, chère mère. Amour et passion sont synonymes, n'est-il pas vrai? Voudrais-tu m'ôter mon enthousiasme pour ce qui est beau et bon? Mais je t'aimerais moins; reproche-moi donc de t'aimer trop! Toi, tu es plus qu'une femme, tu es ma mère. Aussi, je te dis tout, je te dirai tout sans cesse. Qu'as-tu à craindre? C'est si gracieux, une femme, chère mère! Il y a dans ses mouvements, lents ou vifs, un charme, un magnétisme qui m'attirent, comme on est attiré, dit-on, vers les abîmes. Je me figure parfois que toutes les femmes m'appartiennent; comme un général, je

les passe en revue. En moi-même, je les félicite d'être si belles, si gracieuses, de savoir sourire et faire de la main les gestes les plus charmants. D'un coup d'œil, je vois une femme tout entière, des cheveux aux pieds ; et, en une seconde, mon regard s'arrête sur chacune de ses beautés. Est-ce un crime, aimer ?

— Je te dis, Félix, que ton exaltation me fait peur. Promets-moi de ne rien me cacher, veux-tu ?

— Promesse sacrée, et que je scelle sur ton front, sur tes yeux chers, que jamais je ne ferai pleurer, entends bien, jamais !

— Tu n'oublieras jamais que tu es tout pour moi, mon bien unique, ma vie !

— Jamais !

## II

Il ne fallut que quinze jours à Félix pour se familiariser avec sa nouvelle vie. Présenté dans quelques maisons où l'on menait une existence fastueuse, toute en dehors, pour ainsi dire dans la seule intention d'éblouir le public, Félix se débarrassa bientôt de sa timidité, et d'une sorte de gaucherie, résultat de son long séjour au collège. Tout de suite il se fit une société des femmes, et il devint en peu de temps indispensable à quelques dames à la mode, qui voulaient l'avoir dans leur voiture, dans leur loge au théâtre, ou galopant avec elles au boulevard pour le montrer. Un si charmant homme leur

eût fait honneur, semblait-il, même en les déshonorant. Quant à Félix, ce train de vie était pour lui comme une préface peu importante, un essai, une ritournelle. Et si son ardeur l'entraînait parfois en de certaines audaces qu'on blâmait tout haut quand à part soi on les trouvait charmantes, c'est simplement parce qu'il était emporté par le naturel à agir autant que possible, alors même qu'il n'en avait pas le désir.

Parmi les jeunes gens qu'il rencontra d'abord, il y eut un peintre nommé Alfred Ménard, qui lui plut à première vue. Il avait fait les portraits de M. et de M<sup>me</sup> Dutrieux. C'était un petit homme de trente-cinq ans environ, qui n'avait d'autre marque caractéristique que de grosses moustaches ; il faisait l'effet d'un officier en habit bourgeois. Il riait peu et plaisait vite, et il avait un sang-froid extraordinaire.

Félix s'attacha à lui avec le vif assentiment de sa mère ; il demanda son amitié à Ménard, dès la première fois qu'il alla visiter son atelier.

— Franchement, vous me plaisez tout plein, dit Ménard en lui serrant la main. Je suis content que vous ayez été attiré vers moi. Je connais assez bien nos chers compatriotes. Ma qualité de peintre et de célibataire m'ouvre beaucoup de maisons ; je vois des nobles et des vilains, des jeunes gens et des vieillards, des femmes belles et des laides, des méchants et des bons. Votre mère m'a beaucoup parlé de vous l'an passé, quand je faisais son portrait. Et, en

vérité, je vous ai trouvé à première vue tel qu'elle vous avait dépeint.

— Il y a donc sympathie entre nous? dit Félix ravi.

— Positivement, malgré la différence de nos âges. Voulez-vous que je vous dise pourquoi vous me plaisez?

— Oui, je vous en prie.

— C'est parce que vous êtes aussi naïf qu'intelligent. Il y a un peu, dans ma sympathie pour vous, de l'admiration qu'on ressent devant un animal rare, inconnu. Ma comparaison vous est-elle désagréable?

— Non, vraiment, répondit en riant Félix. Je vous dirai que j'adore la sincérité.

— Eh bien, nous nous convenons donc tout à fait, ajouta Ménard en offrant un cigare à Félix. Fumez, asseyez-vous là, et causons. Vous voulez voir des jeunes gens, n'est-ce pas?

— Naturellement; je veux vivre avec les autres. La solitude m'est odieuse. J'ai hâte d'exister.

— Je m'en suis aperçu déjà : vous ne serez pas longtemps niais, si toutefois vous l'êtes. Vous avez vingt ans, vous êtes riche, presque beau, vigoureux et neuf; vous êtes porté vers les femmes, n'est-ce pas?

— Oh! oui, dit Félix.

— Tant que ça? Diable! il faudra prendre garde.

— Pourquoi prendre garde?

— La femme est un mystère, un mystère per-

fide, a dit Shakspeare, et qu'on ne pénètre pas sans en souffrir beaucoup.

— Qu'est-ce que cela fait? demanda Félix.

— Ah! voilà un mot brave, reprit le peintre. Vous avez donc déjà songé à la passion et à tout ce qu'elle renferme, sans vous effrayer?

— Beaucoup, et avec transport. J'ai lu dans trop d'historiens que l'odeur de la poudre enivre le soldat; les naturalistes disent que le sang rend les bêtes fauves tout à fait féroces. Eh bien, à la vue d'une belle femme, il se passe en moi quelque chose de semblable; j'ai envie de crier et d'étreindre; des rougeurs subites s'étendent sur mes joues; je sens dans mes yeux de grands éblouissements. A l'idée de me trouver seul avec une femme jeune et belle, il me semble que je vais m'élaner en avant au combat.

— Saprستي! fit l'artiste, il faudra dépenser un peu de cette ardeur-là tout de suite, ou sans cela il arriverait malheur. Et vraiment, ce serait dommage qu'une nature aussi vivace allât s'amollir, s'abrutir, s'annihiler dans les milieux vulgaires. Calmez-vous, mon cher garçon; venez voir des portraits, cela vous refroidira.

Ils causèrent longtemps, avec expansion, comme deux vieux amis. D'où viendraient les mots confiance, sympathie, loyauté, si de pareilles affections ne se formaient point entre les hommes? Il peut y avoir une union éternelle dans l'échange de deux regards, dans le serrement de deux mains. On peut haïr un homme en ne voyant



que son dos ; un geste suffit parfois pour décrire tout un caractère. Félix sortit enchanté de chez Ménard. — J'entre bien dans la vie, se dit-il ; je n'en parcourrai pas les cercles en aveugle : j'ai mon Virgile ! Voici une sympathie réelle, contre laquelle les incrédules ne sauraient lutter. Suis-je un sot ? Je confierais à Ménard une femme que j'aimerais !...

Dès le surlendemain, Félix sortit avec l'intention d'aller chez Ménard. Il faisait beau ; il se promena par les rues, prenant intérêt à tout ce qu'il voyait. Marchant au hasard, il mit bientôt en œuvre un des commandements de la loi naturelle : — Va vers ce que tu aimes ! Il ne vit plus que les femmes : il s'arrêta à les regarder, il les suivit, les dépassa, se retourna sur elles.

Il avait plu de bonne heure ce jour-là et les rues étaient sales. Les jeunes femmes, relevant à demi leurs jupons, traversaient les ruisseaux, marchaient sur les trottoirs en sautillant un peu, à la manière des anglaises ; elles montraient les pieds, les chevilles, même un peu — parfois beaucoup — les jambes. Il n'y a rien d'aussi attrayant que ces fines chevilles coquettement serrées dans le brodequin noir, et le bout de jambe dans sa blanche enveloppe.

Félix passa deux ou trois heures dans les rues, occupé seulement de regarder et d'admirer les femmes. Plusieurs fois, les voitures l'effleurèrent de leurs roues et il sentit le souffle chaud des chevaux galopant, tant il était absorbé et comme

perdu dans son plaisir. Si, en voyant une femme dont la démarche, le mouvement des épaules, l'allure, lui paraissaient séduisants, il la suivait, il s'essayait à deviner son âge, la couleur de ses cheveux, son caractère. Quelquefois, au coin d'une rue, il se trouvait tout à coup en face d'une fraîche jeune fille. Il s'arrêtait, et, à demi-voix, disait : — Qu'elle est jolie ! ou bien une seule exclamation enthousiaste qui renfermait bien des choses : Ah ! — On riait, on le regardait de côté en s'en allant, et il ne poussait pas plus loin son entreprise. L'amour a son enfance, niaiserie charmante dont chacun se souvient et qui, en se développant et devenant passion, perd beaucoup de sa grâce, — comme l'enfant, dont les divins contours se matérialisent, à mesure qu'il grandit.

A ce moment de son existence, le plus doux peut-être, Félix représentait parfaitement l'amour épanoui, qu'aucun contact encore n'a pu flétrir, ou corrompre. Il marchait ainsi, ardent comme un jeune lutteur à son premier combat, à la conquête de l'inconnu, à la recherche du mystère sublime qui trouble une fois toutes les âmes. Sincère, et se sentant valeureux, il n'était ni craintif, ni troublé. Il s'engageait dans le rude chemin de la vie comme si partout des mains invisibles avaient semé des roses sous ses pas. Il était si rayonnant quand il entra chez Ménard, que le peintre en fut frappé.

— Ah ! la belle tête candide ! s'écria-t-il. Ne bougez pas, Félix : je vais comprendre l'auréole.

— Je suis heureux, répondit Félix. Il me semble, mon cher maître, que si je devais exister longtemps dans l'état où je suis, ma poitrine éclaterait. Êtes-vous ainsi? Suis-je comme tout le monde? J'aime les hommes, les arbres et les cailloux. Je voudrais embrasser la nature entière dans un moment, et mourir. Vrai, j'ai le cœur si plein que cela me fait mal.

— Quelle belle chose que la jeunesse! dit Ménard. D'où venez-vous donc? Qu'avez-vous vu, dites-moi?

— Beaucoup de femmes, toutes belles, beaucoup d'hommes, tous bons, à qui j'aurais voulu serrer les mains. Et puis, je ne sais quoi palpète en moi, qui m'étonne et me ravit. Définissez-moi cette sensation, Ménard: il me semble que je viens de naître, que je vois pour la première fois, que je respire d'aujourd'hui seulement. Et c'est une émotion si profonde et si vaste que si elle augmentait elle deviendrait souffrance.

— L'oiseau prend sa volée, dit Ménard.

— C'est peut-être ça, reprit vivement Félix. Oui, quand il sort du nid, s'il avait la force, sans doute il ne s'arrêterait jamais de voler, tant l'espace, la lumière et l'air l'enveloppent et l'enivrent bien. Oui, oui, c'est cela! Je ne m'étonnerais pas qu'il me poussât des ailes.

— Je veux vous nommer Candide, dit Ménard, qui regarda sérieusement aux épaules de Félix. Puis tous deux se mirent à rire; mais ce rire était mêlé d'un certain attendrissement. Peu à

peu l'artiste, reprenant son beau sang-froid, calma Félix et le ramena vers d'autres réalités.

— Allons dîner, dit-il. Puisque vous êtes libre, venez avec moi goûter à la cuisine du restaurateur.

— J'ai faim aussi, reprit Félix : nous chantons le même air.

— Et bien, après dîner, nous visiterons ensemble les lieux où l'homme vit en société avec ses pareils : le café, le Cerele, le théâtre. Je veux vous corrompre, innocent, vous faire faire vos premières connaissances parmi les jeunes Bruxellois. Vous ne pouvez pas garder longtemps votre belle robe toute blanche, Candide : on vous montrerait au doigt comme une monstruosité.

— Pourvu que je garde ma sincérité, qu'importe le reste ! dit Félix.

— La sincérité ? ah ! mon pauvre garçon, la vilaine compagne que vous avez là ! Heureusement, vous êtes riche et vous pourrez la nourrir sans l'aide d'autrui. Enfin, nous verrons. En avant, marche !... J'en ai essayé, de la sincérité, moi, continua l'artiste en sortant de son atelier et en prenant le bras de Félix ; je m'en souviendrai longtemps. La sincérité et la vertu ne sont que des drapeaux, aujourd'hui, — des masques, si vous voulez. On s'en sert comme d'appas pour attraper les simples ; mais près des gens clairvoyants, des gens qui ont vécu, qui connaissent l'homme, vertu et sincérité sont deux niaiseries honorables qui font hausser les épaules. Oh !

avec moi, vous pouvez ouvrir vos yeux tout grands, Candide : j'aime votre étonnement et votre pureté. Mais quand nous ne serons plus seuls, tâchez, s'il vous plaît, de garder votre sang-froid en entendant des horreurs comme celles qui vous stupéfient en ce moment.

— Mais, dit Félix, je vous assure que je suis et veux rester sincère.

— Je ne dis pas non, répondit Ménard ; c'est assez tentant. Mais, comme tout le monde, vous vous dégoûterez d'être une fausse note dans le concert social. Du temps de Molière, Félix, le rôle de misanthrope était déjà insupportable, et nous avons bien progressé depuis. Si je ne me trompe, l'histoire de la sincérité remonte encore plus haut ; le « vieil Homère, » que vous connaissez mieux que moi, l'a personnifiée dans la malheureuse Cassandre.

— Donc, à votre avis, il ne faut pas être sincère avec les femmes ?

— Pas toujours. Si une laide, — elles sont si perfides ! — disait devant vous, en riant : — Je suis laide, n'allez pas répondre étourdiment, même en y mettant de la grâce : — Oui, madame. Vous vous feriez un cruel ennemi.

— Il y a donc des femmes laides, Ménard ?

— Oh ! le naïf ! Oui, mon cher garçon, oui, il y en a de laides, et laides à vous épouvanter. Vous en verrez de jolies qui, à certaines heures, pour un mot, auront ces laideurs-là. Dinons vite, et allons entendre *Guillaume Tell*.

— Des femmes laides ! dit Félix. Il me semble que je n'ai plus faim.

Après le dîner, ils allèrent s'attabler l'un vis-à-vis de l'autre, à la tabagie des *Mille Colonnes*, café où vont beaucoup d'artistes, de journalistes, et de désœuvrés. Ménard connaissait la plupart des jeunes gens qui s'y rendent chaque soir, groupe nombreux d'habitues qui passent dans ce lieu bruyant une ou deux heures, pour y faire la sieste à l'aide du café noir, des liqueurs et de la fumée du cigare. Quelque bien disposé que fût Félix à trouver tout beau, la fumée nauséabonde du tabac mêlée à l'odeur du café, le bruit des conversations, des dominos sur le marbre, des dés du trictrac, l'agaçaient ce soir-là plus que de coutume. Il le dit à Ménard.

— Il faut s'y faire, répondit l'artiste. Dans quinze jours, vous n'entendrez rien de tout cela.

Cependant, comme il n'était pas l'heure d'entrer au théâtre, malgré son impatience, Félix causa avec plusieurs jeunes gens qui vinrent serrer la main de Ménard et s'attabler à côté de lui. Il leur trouva l'air vulgaire et dédaigneux ; c'est à peine si on le regarda d'abord, et Félix songea, en les voyant tous si barbus, que son menton rose et sa fine moustache manquaient d'importance aux yeux de ces messieurs. Comme aucun nom n'avait été prononcé, il se dit aussi que sans doute la mode était la même à Bruxelles qu'à Londres, où l'on ne sauverait pas, avant qu'il vous ait été présenté, un gentleman qui se noie.

Après avoir placé quelques phrases fort modestes, Félix prit le parti d'écouter, et le rôle d'écouteur ne l'amusa guère. Ménard alors se tourna vers lui, et lui dit :

— Eh bien, Candide, vous voilà muet ! Allons, remuons cette fine langue.

— La modestie sied à mon âge, dit Félix en souriant et rougissant tout à la fois, ce qui lui donna une physionomie extrêmement gracieuse.

— Oh ! l'enfant ! reprit Ménard. Allons, allons, qu'on s'éveille. Messieurs, c'est mon ami Félix Dutrieux que vous voyez là : il arrive tout frais du collège, où on l'a conservé pur pour notre grand étonnement. Faites-lui bon accueil, je vous revaudrai ça.

— Monphieur est le filph du grand induphtriel de Monph? demanda un blond à lunettes qui prononçait difficilement les *s*.

— Oui, Carré, répondit Ménard pendant que Félix inclinait la tête.

On le regarda alors curieusement pendant quelques secondes. Puis un gros jeune homme très-rouge, qui avait un accent bruxellois fort prononcé, s'adressa directement à Félix.

— Vous êtes fils unique, lui dit-il.

— Oui, monsieur, répondit Félix.

— Eh bien, ce n'est pas le *quibus* qui vous manquera pour jouir de l'existence, reprit le gros jeune homme. Si vous aviez une maison, je vous demanderais quand on pendra la crémaillère.

— Mais la question ne serait pas indiscreète, monsieur, répondit Félix. Si je ne pends pas la crémaillère chez moi, je puis la pendre ailleurs. Et dans ce cas, je vous serai obligé si vous voulez m'y aider.

— Comment donc ! fit le gros jeune homme en se renversant sur sa chaise, — avec plaisir.

— Tu auras toujours faim, Gilbert ? demanda Ménard.

— Il faut vivre, répondit M. Gilbert sans se décontenancer. Il y a des gens riches, des gens médiocres et des gens pauvres...

— Incontephtablement, dit M. Carré avec un grand sang-froid, en interrompant M. Gilbert, qui n'acheva pas sa pensée.

— Ce ne serait pas une mauvaise idée de donner un jour à souper à tous ces soupeurs-là, dit alors Ménard. Cela vous amuserait, Félix, et vous feriez plus facilement, plus intimement connaissance avec eux. Si vous voulez, je vous choisirai une douzaine de compagnons, et nous organiserons une partie de promenade à Boitsfort avant les premiers froids, pendant que les arbres ont encore des feuilles, les plus belles de l'année, — d'or et de pourpre, comme disent les poètes.

— J'adopte cette idée avec enthousiasme, dit M. Gilbert.

— Moi aussi, ajouta Félix.

— Est-ce qu'il y aura des dames ? demanda un jeune homme pâle, mince, petit, en passant sa main frêle dans des cheveux blonds bien frisés.



— Naturellement, répliqua Félix avec vivacité, — si c'est possible.

— De Perre se chargera d'en amener, dit Ménard en désignant le petit blond. Il connaît toutes les actrices de tous les petits théâtres ; il a des amies dans le *noble faubourg* (1). On peut s'en rapporter à lui du soin de nous surprendre par un choix précieux de jeunes filles d'Ève.

— Voilà un magnifique projet ! dit quelqu'un. S'il pouvait être sérieux et se réaliser !

— Il se réalisera, dit Félix, si vous voulez y mettre de la bonne volonté, messieurs. Je vous assure que l'idée m'en plaît autant qu'à personne d'entre vous, et qu'en payant ainsi ma bienvenue je me croirai encore votre débiteur.

On causa bientôt très-sérieusement de ce beau projet, germé si facilement dans une parole légère, comme tous les projets qui ont le plaisir pour but ; et il fut presque arrêté qu'on irait souper à Boitsfort le lundi suivant, à quatre jours de là, si le temps le permettait. Ménard et Félix se levèrent alors et se rendirent au théâtre. La salle était bien garnie de riches toilettes, qui paraissaient plus éclatantes au milieu des hommes en habits foncés. En entrant aux stalles, Félix reprit son expression radieuse.

— Ceci vaut mieux que la tabagie des *Mille Colonnes*, dit Ménard.

— Beaucoup mieux, mon maître. L'air, au lieu

(1) C'est le faubourg de Cologne que Ménard veut dire.

d'être corrompu par le tabac, me semble empreint d'émanations chaudes, pareilles à celles qu'on respire en été, quand on coupe les foins. Què de femmes ! le plaisir les rend éblouissantes, n'est-il pas vrai ?

— Oui, Candide.

— Voyons, soyez sincère ; ne paraissent-elles pas toutes belles ? Il me semble que toutes sont dignes d'amour. Je les aimerais bien l'une après l'autre, ou ensemble...

— Au choix, — gros ou détail, — dit Ménard en riant. Attendez un peu ; regardez mieux. Vous vous croyez sincère, Félix, mais vous êtes trop heureux, trop enthousiaste, pour voir juste. Prenez une lorgnette et faites des études particulières.

— Ah ! la jolie créature !

— Où ça ?

— Ici, près de nous, dans une *baignoire*, — vous pourriez la toucher en étendant le bras.

— Oui, je la vois, dit l'artiste, et en même temps il inclina la tête assez familièrement.

— Vous la connaissez, Ménard ?

— Parfaitement, Candide. Oh ! on se connaît beaucoup à Bruxelles, qui est encore un peu petite ville. Cette belle *baigneuse*-là se nomme Claire ; elle joue les ingénues au Vaudeville. Regardez au fond de la loge, à droite, vous y verrez un visage qui ne vous est pas inconnu.

— M. de Perre ! dit Félix.

— Lui-même. Il chaperonne, il protège

M<sup>lle</sup> Claire, ainsi que beaucoup d'autres déesses du même monde. Si vous donnez à souper, de Perre vous amènera ses protégées.

— Bien certainement nous souperons, répondit Félix.

En ce moment, la porte de la loge s'ouvrit, et un visiteur entra ; c'était M. Carré, le blond à lunettes qui n'aimait pas les s. Il donna familièrement la main à M<sup>lle</sup> Claire, s'assit près d'elle sur le devant de la loge, et se mit à lorgner dans la salle. Apercevant Ménard et Félix, il leur fit un signe de tête qui appela l'attention de M<sup>lle</sup> Claire. Félix se sentit regardé et eut par tout lui une espèce de frémissement. Pour ainsi dire sans quitter Félix du regard, l'actrice se pencha vers M. Carré et lui dit quelques mots, auxquels il répondit sans cesser de lorgner dans la salle.

— Mais, dit Félix en touchant le bras de Ménard, ces messieurs ne me paraissent guère aimables : ils ne parlent pas du tout, — du tout, — à cette belle ingénue, qui pourtant vaut mieux que leurs dédains. D'autres, à leur place, agiraient autrement.

— Vous, peut-être?...

— Certes, oui ; je les trouve presque grossiers et je voudrais le leur faire comprendre.

— Eh bien, voilà de Perre qui s'en va ; voulez-vous que je vous introduise dans la petite loge ? vous le remplacerez. Ne vous jetez donc pas comme cela sur moi ; vous vous conduisez comme un sauvage, ajouta l'artiste. Si vous êtes

si pressé, passez le premier. On vous mettra un mors, mon garçon. Du calme, — on se moquerait de vous.

— Elle aussi? demanda Félix en regardant dans la loge au moment où ils sortaient de la salle.

— Elle... je n'en sais rien, — peut-être non. Une pareille ardeur n'est pas commune.

— Eh bien, qu'importent les autres, Ménard!

— C'est juste, Candide, répondit Ménard en frappant à la porte de la loge, qu'on ouvre.

### III

— Peut-on vous déranger sans trop d'indiscrétion? demanda Ménard en entrant dans la loge et s'adressant à la jeune actrice.

— Bonsoir, artiste, dit M<sup>lle</sup> Claire en tendant la main, que Ménard pressa négligemment. Il y a bien longtemps qu'on ne vous a vu. Asseyez-vous donc.

— Pas avant de vous avoir présenté mon ami Félix Dutrieux, qui a voulu vous voir de près.

L'actrice s'inclina et Félix se sentit rougir vivement sous le regard dont elle l'enveloppa. Au même moment on commença l'ouverture de *Guillaume Tell*. Tout le monde s'assit avec bruit,

dans la loge comme dans toute la salle. Félix était derrière M<sup>lle</sup> Claire, qui tourna à demi sa chaise; il put à loisir alors la regarder de profil. Elle était petite, ronde, fine aux extrémités et singulièrement pétulante. Elle avait des gestes de jeune chat, pleins de rondeur, d'abandon, de grâce et d'imprévu. Certes, cette ingénue ne connaissait point la mélancolie; elle pouvait être comparée à une bacchante à peu près civilisée, à qui son entourage seul imposait une certaine retenue. Comme elle était assez décolletée, ses rondes épaules, d'un contour très-pur, montaient et descendaient, sortant de la robe et y rentrant à toute minute avec de provocantes ondulations. De son éventail fermé, elle marquait la mesure sur l'appui de la loge; sa tête dandinait, se tournait à droite et à gauche; elle regardait aux loges, ou dans les stalles, sans arrêter bien longtemps nulle part son attention, qu'un rien éveillait. Elle mordillait les lèvres sanguines de sa bouche un peu large. Ses yeux bruns, plutôt petits que grands, étaient pleins de feu. Félix aurait voulu se pencher vers elle et lui dire de près, bien près, combien il la trouvait séduisante. Mais il n'osait; oui, il se sentait vraiment timide. — Elle va se moquer de moi, c'est certain, se disait-il. — Cette jeune fille libre, pour qui il ne se sentait nul respect, l'embarrassait.

Ce fut elle qui lui adressa la parole.

— Vous aimez bien *Guillaume Tell*, monsieur? demanda-t-elle en se penchant en arrière et en

ouvrant son éventail du côté de la scène comme pour mieux porter ses paroles vers Félix.

— Je..., — oui, beaucoup, dit Félix.

— Moi pas ; ce n'est pas gai, reprit-elle avec une jolie moue qui finit par un rire. La musique triste, c'est bon pour les enterrements.

— Oui, vous avez raison, répondit Félix qui ne l'écoutait pas, tant il la regardait.

— Le couplet, à la bonne heure, continua-t-elle. Mais ça, c'est du plain-chant.

Et elle se retourna vers la scène en chantonnant un air de vaudeville et en continuant de battre la mesure, avec une assurance remarquable, mais à contre-temps. Puis, elle se mit à chanter à demi-voix. On *chûta* autour de la baignoire. M<sup>lle</sup> Claire dit, en faisant un mouvement d'impatience :

— Ce n'est déjà pas si beau, cette musique, pour qu'on ne puisse parler en l'écoutant. Que les hommes sont bêtes ! dit-elle en s'adressant à Félix et en riant.

— Vous avez de si jolis poings, qu'on ne peut pas se fâcher quand ils frappent, répondit Félix en rougissant beaucoup.

— Tiens ! tiens ! fit l'actrice en minaudant un peu, tandis que M. Carré jetait à Félix un regard froid comme l'éclair d'un poignard, et que Ménard sortait en sournois, sans doute pour ne pas être distrait et écouter de tout cœur la musique de Rossini.

Le regard de M. Carré avait sa signification

fort claire, et Félix aurait dû comprendre que son devoir d'homme policé était de quitter la loge de l'actrice. Mais Félix était neuf, ardent, impressionnable, et il était conduit par ses sensations bien plutôt que par les convenances. Beaucoup d'hommes passent leur vie à se demander : — Telle chose est-elle convenable ? Puis-je agir ainsi sans blesser les susceptibilités pointilleuses des gens bien élevés ? Ainsi le superficiel envahit peu à peu la sphère sociale, et remplace inexorablement le vrai et la manifestation du vrai. Félix restait, parce qu'il ne se sentait point déplacé, mais à coup sûr parce qu'il se trouvait bien où il était. Cette naïveté égoïste vaut bien l'hypocrite convenance. Il déplaissait positivement à M. Carré, qui écouta le premier acte de *Guillaume Tell* avec une attention sombre, semblant provoquer les fausses notes afin de pouvoir exhaler sa mauvaise humeur.

L'actrice, pendant cet acte, se tourna cinq ou six fois vers Félix pour lui dire quelque rien d'une façon gracieuse, en effleurant par distraction, de sa main gantée avec élégance, le bras de Félix enchanté.

Cependant, la mauvaise humeur de M. Carré donna à Félix envie de se lever ; il se leva à demi et fut prêt à quitter l'actrice ; mais avant il voulut voir encore une fois le mouvement de ses épaules, le dandinement de sa tête, le frémissement sensuel de ses lèvres. Et il resta, en se demandant combien de temps il pourrait demeurer



ainsi sans agir, à portée d'un plaisir, d'une félicité. D'autres que lui auraient agi bravement qui peut-être fussent arrivés moins vite à un résultat.

Pendant l'entr'acte, il causa avec M<sup>lle</sup> Claire, d'une manière plus suivie. Quoiqu'il fût désorienté par le bavardage de l'actrice, qui était de ces femmes capables de parler pendant une heure pour ne rien dire, il sut se plier bientôt à cette causerie légère qui semble n'avoir point de but et qui a rarement un résultat positif.

M. Carré, maussade dans son coin, répondait par des monosyllabes aux agaceries de Claire, faisant siffler ses *ph* avec une rare énergie, de telle sorte que ces deux lettres ressemblaient à une menace. Félix, tout occupé de l'actrice, avait à peu près complètement oublié la présence de M. Carré. Et sans doute cette naïve indifférence, cette impolitesse sans exemple, n'étaient pas faites pour nouer entre les deux jeunes gens une affection même banale.

M<sup>lle</sup> Claire, quoique née aux environs de Paris, n'était point spirituelle; mais il y avait dans cette jeune fille une sorte de démon gracieux, qui mettait un charme aux moindres paroles qu'elle disait. Chez elle, la phrase, et le sens de la phrase, n'étaient rien : forme et fond prenaient leur intérêt dans le geste, le mouvement du corps, un clignement d'yeux, ou bien encore une contraction des lèvres, dont on pouvait à volonté faire une moue ou un sourire. Son langage n'était

qu'un accompagnement ; muette, elle eût été tout aussi séduisante. Elle parlait beaucoup, parce qu'elle devait beaucoup se remuer. Félix ne se rendit point compte de cette nullité charmante ; peut-être même, s'il avait eu plus d'expérience, et le sang-froid nécessaire à l'observateur, eût-il encore été attiré vers cette sirène, qui n'avait pas besoin de chanter pour enthousiasmer les cœurs chauds et les jeunes imaginations.

Ménard, assis dans sa stalle, jetait de temps à autre un coup d'œil dans la loge de Claire et remarquait la scène qui s'y jouait. Tout le monde aurait pu voir que Félix était tout entier abandonné au plaisir de causer avec Claire et de la regarder. La salle pleine de monde, et la scène, où Guillaume Tell chantait les douleurs de la Suisse tyrannisée, rien de tout cela n'existait plus pour lui. La petite main blanche de Claire, la pétulance de ses épaules sans cesse en mouvement, le dandinement de sa taille, le tenaient attentif en irritant sa curiosité passionnée ! Il songeait que ce serait charmant de pouvoir se rapprocher d'elle jusqu'à toucher aux plis bouffants de sa robe et sentir la douce chaleur qui se dégageait de ses bras nus et de ses épaules. Et il souffrait, oui, il souffrait déjà de devoir se contenir, de se trouver devant un obstacle. Le sang frappait à ses artères, abondant, précipité ; et ses nerfs excités frémissaient comme les cordes d'une harpe, pincées dans un mouvement de *staccato* furieux.

Comme il regardait distraitement dans la salle, peut-être pour y reposer un instant ses yeux éblouis par la jeunesse de Claire, il s'aperçut que Ménard lui faisait signe de venir le rejoindre. Aussitôt, sans prendre congé de Carré ni de Claire, il sortit.

— Félix, lui dit le peintre, asseyez-vous ici un instant. Vous êtes un terrible enfant. Il ne faut pas ainsi vous jeter à corps perdu dans une aventure, sans crier gare!

— Qu'ai-je fait? demanda-t-il.

— Mais vous vous affichez. Mes voisins riaient tantôt à voir votre empressement près de Claire. Et Carré, vous oubliez donc qu'il a droit à quelques égards?

— Droit à des égards? Je ne comprends pas...

— Mais, reprit l'artiste, Carré est l'amant de l'ingénue, amant connu de tout Bruxelles par son atroce jalousie.

— Il est bien heureux de pouvoir être jaloux!

— Remplacez-le, si vous pouvez, je n'y vois point de mal; mais il est nécessaire de nous ménager et de le ménager lui-même. On ne court pas ainsi comme un lièvre poursuivi...

— Regardez, dit Félix, quel délicieux visage. Ce n'est pas cette femme-là qui pourra jamais être laide.

— Carré vous cherchera une méchante querelle: il est mauvais coucheur.

— Voilà qu'elle me sourit; voyez!

— Mon rôle de Mentor n'a pas de succès, dit Ménard.

— Ah! si j'osais! dit Félix comme en lui-même.

— Parbleu! ce n'est pas la hardiesse qui vous manquera dans le moment où elle sera nécessaire.

— Croyez-vous?

— J'en suis persuadé. Et tenez, on parlait tout à l'heure d'un souper à Boitsfort; il n'est qu'à l'état de projet, il faut l'exécuter. Donnez dès ce soir pleins pouvoirs à de Perre et à Gilbert l'affamé, et vous serez content d'eux : l'un sera pour les femmes, l'autre pour la table. Nous trouverons ces messieurs au Cercle, tantôt. Maintenant que Claire vous connaît, vous pouvez compter sur elle : elle goûtera à votre souper...

— Si j'en étais sûr!

— Eh! mon Dieu! vous-même me faisiez tout à l'heure remarquer qu'elle vous souriait. Tenez, encore, et quel joli regard! Vous avez fait impression : elle soupera, vous dis-je.

— Le plus tôt possible, Ménard.

— Oui; mais en attendant ne remuez pas ainsi, vous troublez le spectacle.

Pendant les quelques jours qui suivirent cette soirée, Félix se donna beaucoup de mouvement. Il passait une partie de la journée et de la nuit hors de chez lui; il vivait en désœuvré, à l'atelier de Ménard, au café, aux promenades, au

théâtre, en la compagnie de quelques jeunes gens, partout où il espérait rencontrer Claire. Il y avait un grand trouble dans son esprit; il existait comme dans un rêve, sans certitude. Il eut l'idée vague de se confesser à sa mère, d'avouer ses penchans; mais il n'en fit rien, tout en disant : — Deviendrais-je hypocrite? Le matin, en s'éveillant, il se demandait : — Qu'ai-je fait hier? Et s'il se répondait : — J'ai vu Claire, je lui ai parlé, il était content. Le souvenir de l'actrice le tourmentait et le charmait. Il espérait être aimé. Ménard lui disait : — Soyez tranquille de ce côté; tout ira bien. Mais il n'en avait pas moins des appréhensions vagues, qui lui faisaient désirer le jour de la promenade à Boitsfort avec une grande impatience.

C'était un samedi; Ménard vint le prendre et ils partirent ensemble pour la forêt. A une heure, ils arrivaient dans une voiture appartenant à Félix, qui était radieux, parce qu'il savait que Claire avait insisté beaucoup pour assister à cette fête folle. Tous les convives attendaient Félix, dans les meilleures dispositions du monde pour en faire une célébrité. Les dames étaient magnifiques : elles n'eussent pas composé d'autres toilettes pour aller à la Cour. Jamais peut-être Boitsfort ne vit plus amples crinolines que ce jour-là. Et pourtant chacun sait que cet heureux village est, jusqu'en automne, le lieu où les belles oisives de Bruxelles vont le plus volontiers manger champêtrement, mais non en habits de bergères.

On prit un verre de vin de Madère et un biscuit pour « tromper la faim » (ces dames criaient déjà famine), et l'on s'achemina avec assez de décence vers la partie la plus rapprochée de la forêt. Des paysans naïfs auraient pris ces faunes et ces bacchantes pour des princes et des princesses faisant l'école buissonnière. Mais à Boitsfort on connaît les masques.

— Vous avez l'air vraiment honnête, dit Ménard à sa voisine.

— Tiens, cet air-là n'est pas difficile à prendre, répondit-elle.

— Non, mais à garder, bien, répliqua l'artiste.

— Vous, dit l'actrice Claire à Ménard, en lui pinçant le bras, vous n'avez jamais rien que des choses désagréables à dire aux gens.

— Je serai aimable quand j'aurai bu, comme les Cosaques, répondit-il.

— Heureusement, reprit Claire, que tous les hommes ne vous ressemblent pas : nous n'aurions plus qu'à nous jeter à l'eau...

— Et ce serait dommage, vraiment, dit Félix.

— Oui, pour les robes, ajouta Ménard.

— Tenez, allez-vous-en, vous m'agacez, vilain peintre, continua l'actrice. Donnez-moi le bras, monsieur Dutrieux, et éloignons-nous de cet homme-là. Il me ferait gagner des cheveux gris.

— Carré, carrissimo, cria de loin Ménard à l'ami de Claire, quelle idée de compter les cailloux de la route, en aussi belle compagnie!

Vous ressemblez aux cordonniers, qui ne regardent jamais que les bouts de bottes de leurs interlocuteurs.

Ménard était arrivé près de M. Carré; il lui donna le bras en ajoutant à demi-voix :

— Vous boudez, vous!

— Claire phe moque de moi, croyez-vous que phe phoît agréable, Ménard?

— Ce n'est pas à agir comme vous faites que vous la ramènerez. Ah çà, mais elle vous a donc empoigné ferme, la belle ingénue?

— Ph'est peut-être de la vanité, je ne phais quoi; mais j'y tiens, répondit M. Carré.

— Eh bien, mon cher, cachez vos cartes, dans ce cas. Si vous boudez, si vous êtes triste, elle en fera claquer ses doigts. Essayez, au contraire, de montrer de l'empressement près d'une de ces divinités : c'est un vieux moyen de vieille comédie qui réussit quelquefois; et au moins vous aurez un air présentable. Qui vous dit que Dutrieux veuille vous faire... de la peine?

— Perphonnie; vous vavez raivon.

— Croyez-moi; occupez-vous d'Augustine, — ou de Clémence, — de la plus jolie si elle est libre; ne regardez plus Claire : ça la vexera et ce sera plus digne.

— Merphi, Ménard; je vais mettre votre conpheil à profit.

Ils entrèrent dans la forêt, par groupes de deux, de trois ou de quatre. Félix donnait le bras à Claire.

Les folies commencèrent bientôt, et, sous les grands ormes, retentirent de longs éclats de rire et des cris à demi sauvages. Un indifférent ou un curieux qui se serait trouvé aux environs de cette bande de viveurs déchainés, eût pris quelque plaisir à voir passer, en courant comme des daims effarouchés, ces jeunes femmes légères poursuivies par des chasseurs qui ne voulaient pas leur mort. Les arbres cachaient par intervalles les robes qui volaient au vent ; à chaque bond, un petit pied — ou un grand — bien chaussé, une jambe, apparaissaient pendant une seconde, pareils à des désirs à demi formulés. Des chapeaux dénoués roulaient sur la mousse. Les cheveux se détachaient du peigne et inondaient les épaules. Des groupes se formaient et se dispersaient avec la rapidité de l'éclair, mais non sans qu'on se fût donné l'accolade, comme après les combats à armes courtoises.

Félix et Claire avaient disparu. L'ingénue assurait que personne ne pouvait l'atteindre à la course ; elle avait défié Félix. A vingt ans, qui reculerait devant un pareil défi ? Claire partit, vraiment rapide, et fit au moins cent pas avant d'être atteinte ; mais elle ne pouvait lutter, et elle se trouva bientôt dans les bras de Félix, qui demeura niais à la regarder, pendant qu'elle souriait.

— Eh bien ? dit-elle.

— Eh bien, je cours mieux que vous, répondit-il.



— J'ai perdu : vous pouvez m'embrasser, monsieur, reprit-elle en essayant de devenir sérieuse.

— Mais, dit Félix, si j'ai gagné, j'ai donc droit de recevoir, non charge de donner ; vous êtes ma prisonnière.

— C'est assez juste ; vous êtes tout de même un finaud, répondit Claire.

Et elle l'embrassa très-complaisamment en ajoutant :

— Oh ! moi, je ne suis pas bégueule !

Le mot blessa Félix. — Une si jolie bouche, ainsi se vulgariser ! pensa-t-il. Mais cette impression s'effaça bientôt. Ils étaient seuls ; on entendait bien encore les cris de la troupe, à deux cents pas de là ; mais on ne la voyait plus. Le baiser qu'il avait reçu ôta à Félix sa retenue, aussi délicate, mais plus masculine que la pudeur d'une jeune fille. Claire était vraiment belle. Elle avait des mouvements nonchalants ou prestes, des regards vifs ou somnolents, des lèvres humides qui riaient volontiers et de petites mains blanches très-soignées qui eussent pu se trouver au bout des bras d'une reine. Il fut séduit par la grâce et la jeunesse qui s'offraient pour ainsi dire à lui ; l'inconnu était complaisant et déchirait pour lui un des coins de son voile. L'actrice parlait peu, par hasard ; on pouvait la croire spirituelle. Et d'ailleurs, à vingt ans, dans des circonstances semblables, le sentiment et l'esprit ont rarement raison. Au printemps de la vie, à

l'époque des aspirations vives, l'union des êtres commence par le regard et se complète par le contact.

Cette promenade dans la forêt eut certainement une grande influence sur les amours de M. Carré et de M<sup>lle</sup> Claire. Sans doute l'actrice mit quelque calcul dans son infidélité; mais il est permis de croire que la fraîcheur et la pureté de Félix firent une certaine impression sur cette ingénue de théâtre, qui n'était pas tout à fait une mauvaise femme.

On les regarda beaucoup et on chuchota un peu quand ils arrivèrent, seuls et les derniers, chez le restaurateur. On n'attendait qu'eux pour se mettre à table. Claire se plaça à côté de Félix; puis chacun prit la chaise qui lui convint. M. Carré, soit hasard, soit préméditation, se trouva vis-à-vis de Félix. Ménard était à un bout de la table, entre les deux moins gracieuses des bacchantes, — et aussi les moins décoiffées. On mangea véritablement pendant vingt minutes, — presque silencieusement. On aurait dit une table d'hôte où des étrangers de distinction eussent été amenés à se trouver ensemble par des circonstances fortuites.

Mais aussi, quand les estomacs furent satisfaits et que le silence se rompit, tout le monde parla à la fois. Le vin circula; les joues s'empourprèrent; de petites lueurs s'échappèrent des regards, et on commença de respecter moins *ces dames*, qui, du reste, se montrèrent bientôt fort peu res-

pectables. Il se dit là, pendant deux heures, des choses folles qu'un sténographe même eût rougi d'inscrire sur ses tablettes. C'est surtout lorsque les lampes furent allumées que le bruit perdit toute apparence de raison, et ne ressembla pas plus à un entretien entre gens sensés qu'une bataille ne ressemble à une symphonie. Si, comme le dit le proverbe, la vérité est dans le vin, les faiseurs de lois reposant sur la raison de l'homme devraient assister plus souvent aux petites orgies des galantins de l'époque. Ils sauraient alors qu'il sera bien difficile de rendre meilleurs des hommes qui font un pareil cas de la dignité, et qui mettent le bon sens dans un état aussi peu présentable.

Quand le bruit des paroles remplaça le silence imposé par l'estomac, on voulut faire de l'esprit et on dit beaucoup de bêtises prétentieuses. On s'envoyait, d'un bout à l'autre de la table, de lourdes fusées qui éclataient en chemin, ou faisaient long feu, sans atteindre jamais personne. On riait, parce qu'on était disposé à rire; les dames parlaient peu et tendaient souvent leur verre. M. Carré, à mesure que le bruit augmentait, devenait plus sombre. Félix s'attendrissait. Ménard paraissait plus froid et devenait mordant. De Perre se couchait languissamment sur les épaules de ses voisines, en se plaignant de ce que personne ne voulait l'aimer. A ce moment, Félix, complètement séduit, autant par le bruit et le vin que par les yeux de Claire, décrivait à l'ac-

trice, avec un feu tout juvénile, ses naïves impressions. Il se trouvait désorienté dans ce tumulte, il était comme perdu dans le salon enfumé, où l'odeur des vins et du tabac formait une atmosphère lourde et indigeste, comme il l'eût été dans quelque oasis inconnue, lieu poétique servant de fond à ses divagations amoureuses. Pourtant, et peu à peu, le bruit qui se faisait autour de lui, bien qu'il ne détachât plus ses yeux de ceux de Claire et qu'il pût se croire seul, le fatigua, l'irrita, l'obséda au point qu'il dut se lever pour se soustraire à cet étourdissant brouhaha. Claire se leva avec lui; il la prit à la taille et ils sortirent ensemble à pas lents.

Le jardin du restaurateur était désert. Il faisait un petit vent frais qui agitait les dernières feuilles et les emportait une à une. Un ciel gris, tout calme, pesait sur l'atmosphère. Au-dessus des haies, on voyait briller les rares lumières éparpillées dans le village.

Enlacés étroitement et frissonnant sous la fraîcheur du soir, Félix et Claire se promenèrent dans les allées du jardin, oubliant leurs compagnons, dont on entendait les chants et les cris amortis par l'espace. Ils entraient sous les berceaux, s'y asseyaient languissants et troublés, puis se levaient et se promenaient de nouveau. Félix avait l'esprit endormi; il jouissait vaguement de toutes ces prémices du bonheur. Il ne songeait à rien; il vivait comme dans les rêves. Autour de lui, les bruits ressemblaient à un con-

cert indescriptible, pareil à ceux qui emplissent la tête des enfants pendant leur sommeil. Pour Claire, elle se disait que Félix était beau, jeune et riche; que ses camarades le lui envieraient. Et elle souriait, elle chantonnait même à l'espoir que son jeune amant ne lui refuserait sans doute ni une voiture ni des chevaux. — « Le père a des millions, » était une pensée fascinatrice, et certes son cœur battait à l'égal de celui de Félix. Elle se dandinait, prenait des poses, s'appuyait fortement au bras qui la soutenait, couchait mollement sa jolie tête sur la poitrine de Félix, qui disait avec une conviction profonde : — Nous serons heureux !

Au détour d'une allée, ils se trouvèrent tout à coup en face de quelqu'un. Claire poussa un petit cri en se reculant. Félix la retint énergiquement à côté de lui, en disant : — De quoi donc as-tu peur ? Puis, s'adressant à celui qui venait troubler leur tête-à-tête, et que la nuit empêchait de reconnaître :

— Nous voulez-vous quelque chose ? demanda-t-il.

— Phette femme ! répondit-on.

— C'est Carré ! cria Claire.

— Oui, ph'est moi, reprit M. Carré en se croisant les bras. Je viens phavoir phi votre promenade va bientôt finir.

— Allons-nous-en, Félix, dit Claire.

— Ah ! ah ! dit encore M. Carré, il paraît que je phuis véritablement joué.

— Passez, et laissez-nous tranquilles, dit Félix, que cette scène dégrisait peu à peu. Je ne fais nulle violence à mademoiselle, ce me semble, et elle est libre de prendre l'air en ma compagnie.

— Mais je puis libre auphi de m'y oppover et de me venger, dit M. Carré, dont la voix tremblait.

— Et sur qui? demanda Félix.

— Peut-être bien plur vous, répondit-on en faisant un geste menaçant.

— Ah! pl'est bien, monphieur, reprit Félix en riant et imitant l'accent de M. Carré. Je me figurais que vous vouliez vous vattaquer à mademoiselle.

— Voiphi la preuve du contraire, répliqua furieux M. Carré.

— Il voulut frapper Félix à la tête; mais son bras resta en l'air, retenu par la main vigoureuse du collégien. Puis, avant de pouvoir chercher à se dégager de cette étreinte, il se trouva par terre, renversé par un coup de poing violent. Peut-être Félix allait-il se jeter sur lui; heureusement il se sentit pris entre deux bras vigoureux, pendant qu'un nouveau personnage venait se mêler à cette courte scène.

— C'est bon, Félix, en voilà assez : il est inutile de l'assommer, dit Ménard. Allez-vous-en avec Claire; rentrez. J'arrangerai cette sottie affaire.

— Mais, dit Félix, en s'avançant vers M. Carré qui se relevait, il m'a menacé!

— Oh ! phe n'est pas fini, cria M. Carré en se ruant sur Félix.

Claire se sauva en voyant les deux jeunes gens rouler par terre. Cette seconde attaque fut tout aussi courte que la première et n'eut pas le temps de devenir une lutte sérieuse ; M. Carré eût certainement passé un mauvais moment, sans la présence de l'artiste, qui parvint encore à séparer les deux rivaux. Cette scène rapide et violente eut pour résultat de rendre à Félix tout son sang-froid. Malgré sa colère, il eut la force de s'éloigner immédiatement et de se mettre à la recherche de Claire, en disant à Ménard :

— Je suis à la disposition de M. Carré, demain matin : nous viderons notre différend comme il lui plaira. En attendant, ajouta-t-il avec un geste de bravade qu'il faut pardonner à sa grande jeunesse, je vais jouir de ma victoire. Et il s'élança hors du jardin.

Comme il rentrait dans les salons du restaurateur, plusieurs des jeunes gens qu'il y avait conviés en sortaient tumultueusement, suivis par les dames, qui riaient, s'exclamaient, se jetaient dehors avec une vraie furie. Claire était au milieu de ce groupe, que sans doute elle avait ameuté, et qui venait savoir ce qui se passait. Félix les retint et les pria de continuer à s'amuser, assurant que le malentendu qui avait effrayé l'actrice était arrangé. Ils rentrèrent aussitôt, sans désappointement. Un d'eux proposa la santé de Félix, qui fut acclamé avec enthousiasme : il

dut se rasseoir, et Claire à côté de lui. Quand il eut bu une verre de champagne et que ses nouveaux amis eurent oublié sa présence, il se pencha à l'oreille de Claire et lui dit :

— Partons impoliment. Cette orgie m'est odieuse. Venez, et prouvez-moi que vous avez complètement abandonné M. Carré à son désespoir ridicule.

— Je le veux bien, parce que tu es brave, répondit l'actrice. Vrai, je t'aime !

Ils s'en allèrent tranquillement sans qu'on fit la moindre observation. Dix minutes plus tard, ils étaient en voiture et prenaient la route de Bruxelles, où ils arrivèrent au moment où dix heures sonnaient à Sainte-Gudule.



#### IV

Le lendemain matin, vers dix heures, Félix, en rentrant chez lui, vit de loin sa mère qui avait été faire sa première promenade au jardin. Elle marchait doucement dans les allées bien sablées, enveloppée dans un long châle gracieusement drapé; ses mouvements étaient réguliers et harmonieux comme ceux d'une belle jeune fille qui rêve et ne songe point qu'on la regarde. En voyant sa mère descendre vers lui, Félix s'arrêta pour l'attendre et l'admira. Puis, en songeant d'où il venait, une grande émotion fit battre son cœur et ses yeux se mouillèrent. Il se dit, en sentant son visage envahi par une subite rougeur :

— Ma mère va lire dans mes yeux, et que pensera-t-elle? Quand il fut près d'elle, il la prit dans ses bras, mais n'osa la baiser sur les joues, comme il le faisait d'ordinaire. Il effleura de ses lèvres les cheveux de sa mère, ou plutôt encore l'air qui les caressait, puis l'entraîna vers la maison, sans parler, les yeux baissés et en détournant à demi la tête.

— Tu es déjà sorti ce matin? dit-elle.

— Oui, répondit-il en pâlisant sous l'effort qu'il fit pour articuler ce mensonge.

— Tu n'es point paresseux, mon Félix. Et ta soirée d'hier, comment s'est-elle passée? As-tu bien ri? Tes compagnons étaient-ils spirituels? Allons, je vois bien que mes questions te contrariaient : suppose que je n'ai rien dit.

— Tu es parfaite! dit Félix tout attendri.

— Ah! tu flattes ma faiblesse, reprit-elle en le menaçant du doigt. Prends garde, tu vas devenir hypocrite.

Ils entrèrent et se mirent à table pour déjeuner. Peu d'instants après, M. Dutrieux arriva. Il paraissait très-content. En entrant, il regarda à sa montre.

— Il s'en faut de deux minutes qu'il soit dix heures, dit-il. Avouez que je suis d'une exactitude exemplaire. J'ai juste le temps de m'asseoir et de déplier ma serviette.

— Et voilà qu'on apporte vos œufs, ajouta M<sup>me</sup> Dutrieux, déjà faite aux régularités de son mari; vous n'aurez pas à vous plaindre.

— Pour le moment, non, c'est vrai, ma chère. Mais, depuis le retour de Félix, je trouve qu'on n'est pas toujours aussi exact qu'aujourd'hui. Aussi, hier et avant-hier, j'ai eu des crampes d'estomac...

— Vous avez pris vos repas à l'heure fixée, mon ami.

— C'est vrai! mais l'idée que vous attendez m'empêche de digérer comme il faut. Tu devras, Félix, mettre un peu d'ordre dans ton existence. L'ordre, c'est la santé. As-tu une bonne montre?

— Je crois que oui, — je ne sais.

— Quelle insouciance! Achète-toi une montre, ou plusieurs, afin que l'une d'elles soit bien sûr excellente... Si ta mère devenait malade, ce serait ta faute. Diner aujourd'hui à six heures, et demain à sept, c'est de quoi jeter la perturbation dans tout le système...

— Mais je n'attends pas Félix, dit M<sup>me</sup> Dutrieux. A vous entendre, on croirait qu'il n'est pas libre.

— Tous les soirs, vous ne vous couchez que lorsque vous le savez rentré. Vous vous forcez à ne point dormir : c'est un supplice chinois qui peut avoir les plus funestes conséquences...

— Maman, je n'oserai plus sortir, dit Félix, ni dîner au restaurant.

— Ton père exagère, mon ami. J'aime à lire, le soir, quand il n'y a plus de bruit autour de moi...

— C'est bien mauvais pour les yeux, dit M. Dutrieux; il vaut mieux dormir.

— Mon père plaisante; il a l'air content, reprit Félix.

— Je ne plaisante que tout juste; la santé avant tout. Mais je suis content, en effet. Nous dinons tantôt chez M. le comte de Damme, — à six heures.

— Ah! fit M<sup>me</sup> Dutrieux, je n'en savais rien.

— Oui, reprit-il, l'invitation est arrivée hier, et je l'ai, par mégarde, mise dans ma poche au moment de sortir. Êtes-vous libre, monsieur le coureur?

— Je... Oui, mon père, certainement.

— Du reste, reprit M. Dutrieux, libre ou non, c'est là une invitation qui ne veut pas d'excuse; M. le comte de Damme n'est pas un homme à qui l'on peut dire : J'ai affaire ailleurs, — je préfère autre chose à dîner en votre compagnie. Pourquoi tous les nobles ne sont-ils pas aussi simples et semblent-ils toujours vouloir nous écraser de leur généalogie! En définitive, construire soi-même *l'édifice de sa fortune* n'est point déshonorant.

— C'est là une pensée tout à fait libérale, bien dix-neuvième siècle, mon père, dit Félix.

— Libéral c'est un mot, reprit l'ex-industriel, conservateur en est un autre. On se chamaille au lieu de discuter les questions sérieuses. Qu'est-ce que cela fait qu'un homme ait une large main, couverte de durillons, si elle est

loyale? Bien porter l'habit noir n'est pas montrer du génie. Les hommes vraiment estimables méprisent ces bagatelles. Vous viendrez avec nous chez M. le comte de Damme, n'est-ce pas, Ursule?

— Certainement, mon ami.

— Faites-vous bien belle. Je ne veux pas que vous soyez au-dessous des comtesses et des baronnes avec qui nous allons nous trouver. Vous êtes une de Barne. Soyez prête à l'heure, surtout. Il ne faut faire attendre personne.

— J'avais, dit Félix en se levant, un rendez-vous pour cette après-midi; permettez-moi d'écrire un mot pour m'en dégager.

Félix devait passer la soirée avec Claire, qui ce soir-là ne jouait pas. Il courut chez elle, pour lui demander de pouvoir disposer de son temps, ce qu'elle accorda avec une grâce heureuse qui rendit Félix radieux. Il resta chez elle une partie de la journée; ils jouèrent comme des enfants. Tout en faisant des folies, Félix se disait : — Je vais donc voir cette belle Victoire de Damme, dont ma mère m'a si souvent parlé.

En sortant de chez Claire, il se rendit chez Ménard, afin d'avoir des nouvelles de M. Carré. L'artiste travaillait.

— Je me bats avec M. Carré, n'est-ce pas? dit Félix en entrant.

— Un moment, un moment. Que diable! on n'entre pas ainsi chez les gens. Vous effarouchez ma solitude. Ah çà, vous ne rêvez donc que ba-

taille? N'êtes-vous pas satisfait d'avoir roulé ce malheureux Carré dans le sable et de lui avoir cassé ses lunettes dans la bagarre?

— J'espère qu'il me forcera de lui rendre raison; je l'ai fort maltraité.

— Il est certain que vous lui avez pris Claire et que vous l'avez battu. Il est très-rageur, peu endurant. Enfin, pour tout dire, puisque vous êtes si bien disposé à entendre la vérité, ses témoins sont venus chez moi, et j'ai arrangé l'affaire.

— Comment, arrangé?

— Eh! oui: j'ai pris sur moi d'agir en votre lieu et place. Vous devez savoir gré à Carré de ne vous avoir pas relancé jusque chez votre mère. C'est là un procédé délicat, Félix.

— Mais, Ménard, à quoi s'est-on arrêté? Vous moquez-vous de moi?

— Vous vous battez demain matin, au bois de la Cambre, à sept heures, à l'épée.

— Très-bien! Me trouverez-vous un second témoin? Je viendrai vous prendre ici: c'est chose convenue.

— Félix, vous avez la mine d'un homme heureux.

— Je le crois volontiers, cher maître. Me voici entré dans la vie active; je n'espérais guère que toutes ces émotions me seraient venues si tôt. J'ai de la chance, et en cela je tiens de mon père. En vingt-quatre heures, j'ai conquis une maîtresse et je me bats en duel! Et puis...

— Et puis, quoi, Candide?

— Rien, rien : je perds la tête, j'ai la fièvre.

— Homme sincère, dit en riant Ménard, vous voilà déjà cachant vos projets à votre ami.

— Non, cher artiste, non. Je voulais ajouter que je dine tantôt chez M. le comte de Damme, et que je verrai sa fille Victoire.

— Ah ! ah ! vous la connaissez ?

— Non ; et vous ?

— Parbleu ! Je fais son portrait. Eh ! restez donc assis : il est à peine ébauché, et je ne veux pas vous le montrer. D'ailleurs, vous verrez l'original, et cela vaut toujours mieux. Moi aussi, je dine chez M. de Damme.

— J'en suis enchanté. Est-il vrai, Ménard, que Victoire de Damme soit belle à rendre fou un homme ? Ma mère me parle d'elle comme d'une jeune fille tout à fait remarquable, et qui fait sensation à Bruxelles.

— Je crois bien ; moi, j'en ai peur ?

— Moi, non, dit Félix en se levant avec impétuosité. J'ai hâte de la voir ; mon désir en est si grand qu'il ressemble déjà à de la passion.

— Vous oubliez, Candide, que vous êtes marié.

— Oh ! fit-il en rougissant comme une jeune fille, si peu !

Ménard se mit à rire, en se disant, à part lui :

— Voilà un gaillard qui ira loin. — Mais, ajouta-t-il à voix haute, il me semble que vous oubliez votre duel. Savez-vous tenir une épée ?

— Oui, oui; ne soyez point en peine. Et si vous voyez M. Carré, conseillez-lui de prendre une leçon d'escrime.

— Oh! il n'a pas besoin de s'exercer : il se défendra parfaitement.

— Tant mieux, reprit Félix, nous en aurons tous deux plus de plaisir. Je m'en vais. A ce soir, dans deux heures.

Et il sortit. Ménard se dit, en se remettant à son chevalet : — Comme il est vivant! Quelle séve! *O primavera!*

Ce ne fut qu'au moment où il arriva à l'hôtel Dutrieux et en voyant sa mère, que l'idée de son duel fit une impression profonde sur Félix. — Je pourrais être tué, se dit-il. Pour cacher cette sensation douloureuse, il monta à son appartement et s'occupa immédiatement de sa toilette. Tout en s'habillant, le duel le tourmentait toujours davantage. — Je n'ai pas peur, oh! non, pensait-il; pour cela, j'en suis certain. Mais y a-t-il rien de si sot au monde que cette manie de se vouloir tuer pour une bagatelle? Si charmante qu'elle soit, et ce n'est pas à moi de la rabaisser à mes yeux, Claire vaut-elle une mort d'homme? Demain, cependant, on peut me rapporter mourant. N'est-ce pas un crime de s'exposer ainsi quand on est aimé, quand on aime? Je puis tuer M. Carré; le tuer, après lui avoir enlevé sa maîtresse! comme c'est spirituel! Le duel est encore plus bête qu'horrible...

Lorsqu'il fut habillé, il s'assit, rêveur, tout as-



sombri, prêt à se laisser aller à un attendrissement intempestif. — Ma pauvre mère ! se dit-il enfin en se levant ; vraiment j'aurais dû refuser de me battre ; mais je n'ai pas eu assez de cœur pour cela : je suis un égoïste !

Il se rassit découragé. En ce moment, sa mère entra dans sa chambre.

— Il est six heures moins un quart, dit-elle. Que fais-tu là ? Ton père t'attend impatiemment, et tu restes tranquillement assis ! Mais, Félix, tu es impardonnable.

— Viens, chère mère, répondit-il en la prenant dans ses bras, viens...

Il ne sut dire autre chose ; il craignait de pleurer comme un enfant. Au bas de l'escalier, M. Dutrieux se promenait fièvreusement, regardant à sa montre, ou interrogeant son estomac, par une auscultation inquiète, avec la paume de sa main.

— Félix, dit-il, tu es insupportable ; nous n'avons plus que treize minutes, à peine le temps d'arriver à l'hôtel du comte.

Ils montèrent en voiture. Six heures sonnaient à la place Royale au moment où ils arrivaient Montagne de la Cour.

— Non-seulement c'est mauvais pour la santé de ne pas manger à l'heure, mais il est impoli de se faire attendre, dit M. Dutrieux.

— Il y a bien un quart d'heure de grâce, dit Félix.

— Dans les bonnes maisons, non, reprit

M. Dutrieux avec une grande conviction. Vous verrez qu'on n'attendra plus que nous.

Cette discussion menaçait d'irriter Félix, dont les dispositions n'étaient pas précisément gaies. Mais il oublia tout en entrant dans les salons de l'hôtel de Damme. Une douzaine d'invités attendaient, en causant par groupes, qu'on se mit à table. Lorsqu'on eut annoncé la famille Dutrieux, un homme grand et sec vint la recevoir et l'introduisit, avec une distinction hautaine, une sécheresse gracieuse, auprès des autres convives. Le comte présenta sa fille à M. Dutrieux; M<sup>me</sup> Dutrieux, qui connaissait Victoire de Damme, l'embrassa. Quant à la sensation ressentie par Félix à la vue de cette jeune fille, on ne peut mieux la rendre qu'en disant qu'il éprouva un grand saisissement.

Victoire de Damme, à dix-neuf ans, était mince, flexible et majestueuse à la fois. Elle tenait de sa mère, — une Olivarès da Silva, vieille famille espagnole établie à Bruges depuis le seizième siècle, — une peau d'un rose cendré, transparente comme les tissus de l'Inde, de grands yeux noirs sombres et doux, d'abondants cheveux d'un noir fauve, une bouche sanguine, aux lèvres fines, un visage long aux contours fermes, d'un modelé plein comme celui des belles statues grecques. Elle eût paru maigre si elle n'avait été un peu décolletée. Mais son cou s'attachait rondement aux épaules, et ses clavicules se devinaient à peine sous leur gracieuse enveloppe. Un

léger duvet noir donnait à ses bras, nus jusqu'au-dessus du coude, la consistance du bronze. Quand cette belle descendante des Olivarès se trouva vis-à-vis de Félix, elle inclina à peine la tête et lui jeta un regard court, vif, aigu, plein de hauteur. Lui, demeura un instant immobile de surprise; puis, se sentant rougir sous la grande sensation qui l'étreignait, il s'écarta et alla serrer la main de Ménard, qui venait d'arriver.

Placé à côté de Victoire de Damme, à table, Félix, troublé, resta longtemps muet; il avait froid et chaud; il se sentait petit, timide, dominé. Il voulait parler, se tournait à demi et se sentait de nouveau troublé en retrouvant sous son regard les virginales perfections du cou, les profondes masses de cheveux noirs, le bel arc des sourcils, le nez fin de Victoire de Damme. N'osant exprimer à elle-même ce qu'il pensait d'elle, et ne sachant inventer nulle banalité mondaine pour la lui débiter, il s'adressa à Ménard, qui était à sa gauche, et lui dit à voix basse :

— C'est une merveille!

— Je le sais bien, trop bien, répliqua Ménard.

— Les beaux yeux! s'écria Félix, qui ressentit comme une douleur de devoir comprimer son élan et assourdir sa voix.

— Des yeux de chat sauvage, reprit Ménard. Mais contenez-vous : on vous regarde et vous rougissez. Je m'adresse à mon assiette, écoutez : si vous ne parlez pas à M<sup>lle</sup> de Damme, à

l'instant, elle va vous prendre pour un sot.

Félix se tourna vivement vers la belle jeune fille. Elle aussi avait tourné la tête de son côté. Ils échangèrent deux regards rapides. Félix ne sut rien dire, tant il fut frappé par la froideur visible de la physionomie de Victoire. Et puis, tout en ramenant ses regards devant elle, un sourire presque imperceptible amincit ses lèvres. Félix, qui vit ce sourire, se fâcha contre lui-même. — Elle se moque de moi, cela est certain, se dit-il; si je parle, je dirai une sottise; si je ne dis rien, je passerai pour un sot. J'aime mieux parler.

— Mademoiselle, dit-il, — je...

— Monsieur...

— Je voudrais, je serais charmé de savoir quel est ce jeune homme, noir de cheveux, au bout de la table, qui me regarde si souvent.

— C'est mon cousin...

— Ah! dit Félix, étonné, ravi d'avoir enfin rompu ce silence qui l'accablait. Il ne vous ressemble pas, — mais en rien. Il est, je crois, secrétaire d'ambassade.

— En effet, répondit Victoire dédaigneusement, sans regarder Félix.

— Je me figurais, reprit-il, les diplomates plus chauves, plus imposants que cela, et portant lunettes. Comment peut-on régler le sort de l'Europe, aplanir les différends d'où dépend la paix du monde, quand on porte d'aussi jolies moustaches noires?

— Mais, dit Victoire, étonnée à son tour, et ne sachant si Félix plaisantait ou parlait sérieusement, ces réflexions me paraissent peu indulgentes pour les hommes jeunes qui aiment les nobles travaux.

— Vous aurais-je offensée ? demanda vivement Félix. Il faut me pardonner, mademoiselle. Je suis un écolier, et je ne sais pas encore vêtir ma pensée à l'usage du monde. Je n'ai point voulu être malveillant : c'eût été de la grossièreté.

— Monsieur Dutrieux n'est pas encore un homme, mademoiselle ; voyez son menton, dit Ménard qui, des yeux, prenait part à cette conversation.

— Si la virilité était dans la moustache, reprit vite Félix pendant que la jeune fille souriait imperceptiblement, on ne lirait pas tant d'exemples de couardises donnés par notre sexe, ni tant de preuves de la bravoure des femmes.

La causerie ainsi engagée continua, avec de rares interruptions, jusqu'à la fin du diner. Félix était ravi ; une grande joie brillait dans ses yeux, purs comme ceux des très-jeunes filles, et tout humides encore parce que le feu des passions ne les avait pas brûlés. M<sup>lle</sup> de Damme, qui avait d'abord répondu très-froidement au babillage de Félix, sembla petit à petit y prendre un certain plaisir ; sa fierté un peu dure, son grand air parurent s'humaniser. Sans doute elle n'était pas habituée à ce langage plein de spontanéité, d'élan, de franchise, car à chaque instant un mou-

vement des sourcils, une attention plus marquée prouvaient son étonnement.

Victoire avait à sa droite un grand jeune homme d'une trentaine d'années, carrément taillé, à l'air très-doux. Il portait l'uniforme de lieutenant aux guides, qui lui allait bien. Plusieurs fois Félix l'avait entendu nommer M. le duc. Victoire lui parlait assez familièrement, comme à un frère.

— Qui est ce duc? demanda Félix à Ménard.

— Le duc de Postel, un des prétendants de votre voisine, répondit l'artiste.

— Il y en a donc plusieurs?

— La belle question! Regardez autour de vous. Les trois ou quatre véritables jeunes gens qui assistent à ce diner ne quittent pas l'hôtesse du regard; ils ont tous la bouche en cœur; quand ils parlent, ils paraissent vouloir l'accabler seule de leurs phrases insipides.

— Ils ont l'air nul, remarqua Félix; mais le duc de Postel me paraît être un homme.

Il se tut et observa l'attitude de Victoire. — Elle a, se dit-il bientôt, une préférence marquée pour le lieutenant des guides; mais il n'y a en elle rien de passionné. D'ailleurs, je verrai plus tard.

Déjà Victoire de Damme le préoccupait. Il n'avait plus l'idée, même vague, de son duel. Claire était oubliée. Il n'eut qu'une distraction, à la fin du diner. M. Dutrieux tirait continuellement sa montre, fronçait le sourcil, et s'agitait

sur sa chaise. Il paraissait vouloir changer de place ; une anxiété comique s'étendait sur ses traits. Enfin, n'y pouvant plus résister, il se leva et sortit. Une heure plus tard, il rentra et fit ses excuses au comte de Damme. — C'était, dit-il, l'heure de ma promenade, et je me sentais indisposé. Pardonnez-moi, monsieur le comte ; la santé est le premier des biens.

— Mon père est-il plus ridicule que moi, qui dans la foule ne vois que les femmes ? se demanda Félix, pendant que le comte de Damme, en souriant, pardonnait à M. Dutrieux.

— Comment trouves-tu M<sup>lle</sup> de Damme ? demanda M<sup>me</sup> Dutrieux à Félix, lorsqu'ils furent en voiture.

— Sublime ! répondit-il avec une telle exaltation que M. Dutrieux se mit à rire.

— Voilà bien les jeunes gens ! dit-il. J'étais ainsi autrefois.

Cette phrase refroidit singulièrement Félix, au premier moment ; la réflexion, ensuite, éveilla en lui une sorte de colère concentrée. — Je n'aurai jamais, jamais ! pensa-t-il, un pareil amour pour les montres. Et, malgré lui, quoiqu'il l'aimât, il trouva son père vulgaire.

Il s'endormit tard, en se rappelant la grâce hautaine, le long visage noble et les yeux noirs de Victoire de Damme. Elle avait entre le cou et l'épaule un signe d'une couleur fauve, qui tourmenta singulièrement le sommeil de Félix. Chacun des détails de cette beauté distinguée revint

encore peupler ses rêves, jusqu'au matin. La flexion du cou, le mouvement harmonieux que la respiration donnait à la poitrine, l'arc sévère des sourcils, qui avait tant de peine à fléchir, les mains pâles, frêles, nerveuses, et surtout le duvet noir des bras de Victoire, passèrent tour à tour comme autant de séductions dans le souvenir à demi engourdi de Félix. Et sa première pensée, au réveil, fut de se demander quand il pourrait revoir cette belle jeune fille, dont l'image était déjà si profondément empreinte en lui. Mais en même temps son duel lui revint à la mémoire. Il sauta vivement à bas de son lit, et s'habilla. Au moment de sortir de sa chambre, il se dit : — S'il m'arrivait malheur, maintenant la mort me serait doublement douloureuse.

Il écrivit quelques mots sur une feuille de papier, et la plaça sous son oreiller. — Je serai revenu avant qu'on ne range dans ma chambre, ajouta-t-il, ou bien je ne reviendrai plus.

En passant devant la porte de l'appartement de sa mère, il eut une défaillance ; au risque d'éveiller M<sup>me</sup> Dutrieux, il se jeta comme un fou sur la porte, et la baisa à plusieurs reprises. Puis, descendant en courant l'escalier, tout hors de lui, il se précipita dans la cour de la maison. Un valet, debout près de l'écurie, parut étonné de le voir de si bonne heure. Félix alla à lui. — Ne dites pas que je suis sorti, ou je vous fais chasser, lui cria-t-il durement. Lorsqu'il fut sur le boulevard,



il pensa, avec une sorte d'amertume, qu'il fallait bien peu de chose pour faire sortir un homme de son naturel, et que par conséquent il n'était jamais le maître de sa volonté.

---

V

Félix trouva Ménard l'attendant dans son atelier, en compagnie de de Perre, qui devait servir de second témoin.

— Vous voilà bien sombre ! dit l'artiste en lui serrant la main. Le duel vous tracasse-t-il ? Il y aurait peut-être moyen de tout arranger.

— Le duel m'ennuie certainement, répondit Félix ; je le déclare bête, et je ne me pardonnerai jamais si je suis blessé. Mais un arrangement étant impossible, je déclare aussi que, une fois sur le terrain, je me démènerai de façon que M. Carré ne soit qu'à demi satisfait.

— Partons, dit Ménard ; il est temps.

De Perre, très-ému, les suivit sans parler. Ils montèrent en voiture, et roulèrent bientôt vers le bois de la Cambre. La physionomie sombre et déterminée de Félix glaça leurs esprits; ils se turent comme de commun accord. Ils arrivèrent au lieu du rendez-vous presque en même temps que M. Carré et ses témoins. Quelques phrases monotones, banales, s'échangèrent; les deux adversaires se placèrent en face l'un de l'autre, et, à un signal, tombèrent en garde. Il ne fallut que quelques secondes à M. Carré et aux témoins pour voir que Félix était décidé à ce que ce duel se terminât sérieusement. Sans avoir peur, se sentant le plus faible, M. Carré rompit. Cela ne fit que donner plus d'acharnement à Félix. Tout à coup, son épée pénétra dans l'avant-bras de M. Carré et le perça de part en part, si furieusement que la pointe alla toucher la poitrine du blessé. Félix aussitôt jeta un cri et, ouvrant la main, laissa l'arme dans le bras de son adversaire. Les témoins accoururent et arrachèrent l'épée, tandis que le médecin approchait; Félix, voyant jaillir le sang avec une grande force, devint horriblement pâle, et tomba sur Ménard, qui se trouvait près de lui. On l'emporta dans la voiture, qui ramena rapidement Félix et ses deux témoins à l'atelier du peintre. En route le collégien reprit connaissance.

—Vous vous êtes bien comporté, lui dit Ménard en serrant sa main. Et votre faiblesse prouve à l'évidence votre manque absolu de méchanceté.

— Est-il mort? demanda Félix anxieux.

— Non pas, diable! répondit Ménard; mais il faut avouer que ce n'est pas votre faute. Je n'oublierai jamais ce coup d'épée. Maintenant, nous allons déjeuner, qu'en dites-vous?

La voiture s'arrêtait. Les trois jeunes gens descendirent et entrèrent chez Ménard. A peine fut-il dans la maison que Félix eut une attaque de nerfs, qui se termina par des larmes.

— Je crois, Dieu me pardonne, dit en souriant de Perre, qu'il a encore peur.

— Peur de quoi? de qui? s'écria Félix en bondissant.

— De Perre plaisante, ajouta Ménard en se plaçant entre eux, — mais il plaisante mal; il s'en repent déjà. Allons déjeuner, j'ai grand'faim.

— Non, dit Félix quand il fut calmé, je crains que ma mère ne s'aperçoive que je suis sorti et ne soit inquiète. Je vous remercie, mon cher Ménard, de m'avoir si bravement assisté, — ainsi que vous, monsieur de Perre. Je reviendrai tantôt, et nous irons demander des nouvelles de M. Carré; puis, j'aurai peut-être un nouveau service à vous demander, cher artiste.

Il partit, laissant Ménard et de Perre prêts à sortir.

— Vous croyez donc, dit de Perre, qu'il n'a pas eu peur?

— Mon cher, répondit Ménard, je vous souhaite des peurs pareilles toute votre vie. Vous

vous figurez donc que le courage, c'est le stoïcisme, ou l'insensibilité? Soyez assuré que Félix Dutrieux a l'âme grande, et ne vous avisez pas, en le croyant pusillanime parce qu'il pleure aussi vite qu'un enfant, de l'insulter : il vous en cuirait.

— Oh ! dit M. de Perre avec une apparente indifférence, s'il le fallait, je me battrais comme un autre.

— S'il le fallait ! pensa Ménard, c'est-à-dire s'il ne pouvait faire autrement, si on l'y forçait. Et encore... Mais, ajouta-t-il à voix haute, il ne faut pas toujours se battre, de Perre. Et il y a de ces circonstances où refuser un duel est plus méritoire, beaucoup plus, que tuer un homme.

Félix revint chez Ménard dans l'après-midi. Il était rayonnant.

— Je suis passé par chez M. Carré, dit-il. Il n'a pas de fièvre : il en sera quitte pour porter son bras pendant quinze jours. Maintenant, mon ami, vous devriez m'aider à tenir une résolution que j'ai prise : je veux quitter Claire.

— Déjà !

— Oui ; il me semble que je la déteste en songeant que les bontés qu'elle a eues pour moi ont failli tuer un homme. Mais je ne me sens pas le courage d'aller moi-même lui donner congé. Ferez-vous cela pour moi, Ménard ?

— Non, mon garçon, je ne ferai pas cela pour vous. A certains jours, dans la vie, on doit agir soi-même, sous peine de ne pas agir en

homme. Je ne vous approuve ni ne vous blâme : les sentiments qui vous poussent sont sans doute délicats, quoique à certains ils pourraient paraître niais. Seulement, un conseil : soyez grand ; faites à Claire un cadeau royal.

— Vous avez raison. Je cours chez elle en passant par chez le banquier et l'orfèvre de mon père.

— Au moins, ajouta Ménard en lui donnant la main, on ne vous accusera pas d'aimer d'une manière exclusive les tervigersations.

Félix passa chez le banquier de son père, y prit quelques milliers de francs et alla acheter une magnifique parure, qu'il emporta chez Claire. L'actrice était à sa toilette : dans son joli négligé blanc, elle était peut-être plus séduisante qu'habillée, tant ses formes étaient jeunes, tant elle avait su les garder pures. Félix s'assit ; elle vint sur ses genoux, et joua la pensionnaire d'une façon ravissante. Candide, malgré lui, soupira, en se disant qu'il allait faire un véritable sacrifice. Naïvement, comme un enfant qu'il était, il tenait à la main l'écrin qu'il venait offrir.

— Qu'as-tu là, dans cette belle boîte en maroquin vert ? demanda l'actrice.

Pour toute réponse, il présenta l'écrin, qu'elle ouvrit. Elle demeura comme fascinée par les brillants.

— Et pour qui ça ? demanda-t-elle d'une voix un peu altérée.

— Pour vous, Claire, si vous le voulez bien,

Elle jeta un cri et sauta, en disant à Félix : — Tu es un ange ! Voilà qui me prouve que tu m'aimes. Et je ne t'avais rien demandé ! Oh ! je serai belle à te rendre fier ; je te serai fidèle jusqu'à la mort, cher petit homme. Embrasse-moi : es-tu heureux d'être riche et de pouvoir donner ! Qu'est-ce que je vais faire qui soit capable de répondre à un pareil cadeau ? T'aimer ! c'est commun ; — d'ailleurs, je t'aimais déjà trop sans cela.

Comme Félix restait assez froid devant ses exclamations, elle se calma, et alors seulement songea qu'une joie trop vive pouvait lui faire du tort dans l'esprit de son amant.

— Tu vas me croire intéressée ? dit-elle avec crainte.

— Toutes les femmes aiment les bijoux, c'est naturel, répondit Félix.

— Vois-tu bien, reprit-elle en posant l'écrin et revenant à Félix, si mon plaisir doit te laisser une arrière-pensée, reprends tes diamants : je n'en veux pas. Toi d'abord, le reste après, — si tu veux. Je suis un peu folle ; j'aime la toilette parce que je suis jeune. Mais si je te plais avec une robe de coton et un chapeau de cent sous, c'est bon ; tu ne m'entendras jamais me plaindre.

— Serrez ces diamants : ils sont à vous, dit Félix. Et écoutez-moi, Claire...

Il s'arrêta ; il se sentait faible au moment d'accomplir ce qu'il avait tout à l'heure nommé un

sacrifice. Il ne fallut rien moins que l'idée d'une résolution prise, pour lui donner le courage dont il avait besoin. Il fit un long discours tout plein de réticences et de circonlocutions mêlées à des vérités adoucies ou exagérées, selon que le sujet l'exigeait. Claire ne comprit qu'une chose, c'est qu'il désirait la quitter, et que son cadeau était simplement un souvenir donné dans l'intention de cacher sous une valeur matérielle, positive, un abandon plus positif encore. Elle pensa que si Félix la quittait, il ne lui reviendrait plus. Depuis la veille, elle avait construit sur sa nouvelle liaison tout un monde de châteaux dorés. L'écrin était la première pierre apportée par Félix pour la réalisation de si beaux rêves. Pouvait-elle laisser échapper une pareille occasion d'être heureuse selon ses vœux? Ce calcul fut fait en quelques secondes. Elle se leva, et, froidement, remit les bijoux à Félix.

— Je ne suis point de celles qu'on paye, dit-elle. Tenez, monsieur, gardez vos cadeaux pour de plus avilies que moi.

Félix crut l'actrice indignée : on pouvait encore jouer impunément avec sa loyauté, que l'expérience de la vie seule devait rendre plus clairvoyante. L'espèce de dignité de Claire le mit dans un grand embarras. — Il faudrait être sincère, dire la vérité, pensa-t-il. Mais elle ne me comprendrait pas ; non, ce n'est pas possible.

Il tenait dans ses deux mains son écrin fermé, et le regardait, les yeux baissés. Claire, debout



à quelques pas de lui, l'observait d'un regard oblique.

— Quel grand amour ! dit-elle tout à coup sèchement. Hier il devait durer toute une éternité.

— Claire ! dit Félix.

— Oui, reprit-elle, avec vos vingt ans, vous êtes aussi mauvais que les autres. Et c'est nous qu'on accuse d'être corrompues ! On dit que nous sommes des impures, partout, dans les rues, dans les salons vertueux, jusque sur les planches du théâtre. Qu'est-ce que j'ai fait, dites-moi, depuis hier, depuis ce matin ? Rien. J'ai eu confiance en vous, parce que vous êtes un enfant. Celui-là, me suis-je dit, ne me trompera pas, ne se moquera pas de moi. Que j'étais bête ! le voilà comme les autres, ses diamants à la main. Mais mille francs, ou cent sous, n'est-ce pas le même affront ?

Elle parlait ainsi avec beaucoup de volubilité. Claire était Française et se servait bien de sa langue. Elle s'était posée en face de Félix, les bras croisés : Ses yeux brillaient, et sa bouche crispée donnait aux paroles qui en sortaient un accent métallique, vibrant. Sans doute elle se souvenait vaguement de certaines tirades qu'elle avait débitées sur la scène, et elle mêlait ainsi, presque sans s'en douter, la fantaisie à la réalité, la comédie à la vérité.

Félix, que ces reproches touchaient, ne savait comment y répondre. Le sentiment qu'il domi-

nait était au-dessus de la sphère où végétait le cœur de Claire. D'ailleurs, toute raison n'est-elle pas mauvaise à donner à une femme qu'on veut quitter, aux yeux de cette femme ?

Pendant qu'il demeurait dans une perplexité muette, Claire continuait de se plaindre amèrement ; peu à peu, à une colère qui s'échappait en paroles ironiques, en vulgaires méchancetés, succéda un demi-attendrissement dont elle sut profiter avec une rare finesse. Vaincue par le silence de Félix, ne sachant plus à quoi se rattacher, elle pleura et se montra furieuse de laisser voir sa faiblesse.

— Je serais un monstre si je n'essuyais pas les larmes d'une femme, se dit Félix en se levant.

Il prit l'actrice à la taille ; elle lui résista et il dut user de sa force pour l'amener sur un sofa et l'y asseoir à côté de lui. A ce moment, une idée lui vint et il fut immédiatement soulagé : — Je la quitterai peu à peu, se dit-il ; il est inutile de faire une scène violente. Il amadoua alors Claire ; il la calma par de douces paroles. Il lui prouva qu'elle l'avait mal compris, et, en longeant de près le chemin en zigzag où l'on rencontre le mensonge, il l'évita avec adresse ; il capitulait avec sa conscience, et ne s'avouait pas qu'en agissant ainsi il usait simplement du moyen inventé pour la grande gloire de la diplomatie, et qui consiste à n'écouter jamais le premier mouvement, « parce que c'est le bon. »

Au moment où Félix allait sortir, arriva une actrice, amie de Claire.

En voyant Félix, elle s'écria :

— Je viens sans doute trop tard.

— Pourquoi, ma chère? demanda Claire.

— Je vous trouve avec monsieur, qui est probablement M. Dutrieux, et alors ce que j'avais à vous dire est pour vous le secret de Polichinelle.

— De quoi voulez-vous parler, mademoiselle? dit Félix.

— Ne me comprenez-vous pas? reprit l'actrice; et votre duel de ce matin ne serait-il pas le sujet de votre entretien? Il faudrait être plus modeste que ça n'est permis pour cacher ainsi sa gloire à sa maîtresse, ajouta-t-elle en riant.

— Comment, Félix, tu t'es battu? demanda Claire.

— Oui, ma chère, et pour vous, assure-t-on. Je n'ai pas eu l'honneur d'être invitée au souper de Boitsfort; mais on m'a dit que c'est à la suite d'une querelle avec M. Carré que M. Dutrieux s'est battu.

— Tu ne me disais rien! s'écria Claire avec impétuosité. Es-tu blessé? Ah! le monstre d'homme! Non, il n'a rien. Embrasse-moi.

— Et il a embroché M. Carré, qui ph'est mis vau lit, dit encore la moqueuse actrice.

— Grâce à vous, mademoiselle, répondit Félix, on parlera sans doute de ce duel, — car il n'est pas possible que vous ayez su le cacher, depuis que vous l'avez appris, avant de venir ici. Et je

vous avoue que cela ne m'est que tout juste agréable.

— Tu te bats pour moi, et tu veux me quitter ! lui dit Claire à l'oreille. Dis bien vite que tu jouais la comédie, — et mieux que nous, cher petit homme.

Elle lui mordit l'oreille dans une sorte de plaisir convulsif, et Félix dut se défendre. Il partit bientôt, laissant seules les deux actrices, en se disant : — Je vais être la fable de la ville. Au fond, cependant, il n'était pas fâché qu'on sût cette aventure. Ce n'est pas à l'âge qu'avait Félix qu'on est au-dessus des petites satisfactions de l'amour-propre. Et certes il avait, en montant la rue de la Madeleine, un air fier, quelque peu provocateur, qu'il n'eût pas eu en des circonstances même plus heureuses. — Le pis est, pensait-il, que ce maudit duel me rattache un peu plus qu'il ne faut à Claire, au lieu de m'en éloigner ; je ne la quitterai pas aussi vite que je le voudrais. Tout cela m'ennuie.

Ici encore, malgré l'évidente sincérité de son caractère, Félix se mentait à lui-même. L'enthousiasme de Claire l'avait charmé ; il avait cru lire dans ses yeux, au moment où elle apprit qu'il s'était exposé pour elle, une admiration vraie et une émotion sérieuse. L'amour-propre contenté, l'âme ainsi adulée éprouveront toujours un grand malaise à se combattre, s'ils ne sont pas poussés par une brutale exigence.

Le soir, au café, il vit Ménéard, et se sentit contraint devant sa question :

— Et Claire?

Il prit l'artiste à part, et lui dit avec un grand sérieux :

— Mon ami, je dois avouer ma faiblesse : je n'ai pas pu résister à la douleur de cette pauvre fille. Elle a su que je m'étais battu pour elle ; ses témoignages d'affection m'ont fait remettre à plus tard la résolution que j'avais prise de la quitter. Je vois bien qu'avec les femmes, sans être grossier, on ne se conduit pas comme on veut.

— Mais, dit Ménéard, et le cadeau royal, Candide?

— Il est donné, reprit-il.

Ménéard eut une physionomie qui signifiait clairement : — Ah ! le naïf ! Il ne fut plus entre eux question de Claire. Plusieurs jeunes gens s'étaient approchés de leur table, et félicitaient Félix du courage qu'il avait montré ; comme il l'avait dit à l'amie de Claire, ces témoignages de sympathie et d'envie l'embarrassèrent, tout en gonflant de bien-être sa vanité tout éveillée.

— J'aurais mieux fait, dit-il bas à Ménéard, de rester chez moi.

— Parbleu ! oui, si vous craigniez ces manifestations publiques, répondit Ménéard en goguenardant à demi. Mais, Félix, votre cruauté de ce matin ne vous fera aucun tort, n'ayez crainte ; vous verrez, au contraire, comme votre personnalité prendra de l'importance. Quand on pro-

noncera votre nom, aussitôt on vous verra en imagination l'épée à la main, devant votre adversaire percé de part en part.

— Cela m'évitera peut-être d'autres duels, d'autres désagréments, dit Félix; et ce sera toujours cela de gagné.

Pendant quelques jours, il jouit ainsi hypocritement de son triomphe. Il ne manqua pas un jour d'aller chez Claire. L'écrin et le duel avaient transformé en passion le caprice de l'actrice, qui était pour lui aussi parfaite que possible. Et souvent, en sortant de chez elle, il se disait : — Si je la quittais, je prendrais une autre maîtresse; il vaut mieux que je la garde, je n'en trouverais plus d'aussi délicieuse.

Il songeait aussi à Victoire de Damme, malgré tant de distractions, qui, chez tout autre homme, eussent sans doute été assez absorbantes pour mettre au dernier rang les émotions purement morales. Aimé d'elle, s'il s'était battu pour la défendre, — non d'une injure, il aurait tué un homme capable de l'injurier, sans attendre qu'un tel misérable eût une arme à la main, — mais seulement d'une apparence de dédain, d'un regard, d'un froncement de sourcils; s'il s'était battu pour Victoire, en le voyant revenir vainqueur, comment l'eût-elle reçu, — comment l'eût-elle payé de ce dévouement qui n'eût été qu'une simple preuve d'amour? — Admiré d'elle! Ce mot le grandissait; il se sentait capable des plus belles actions. — C'est la vraie femme, fière,

superbe, sereine, — et pure comme l'idéal ! Un jour il se dit : — Elle sait peut-être que je me suis battu. Le soir même, au théâtre de la Monnaie, il était dans une loge, avec Claire et Ménard. Tout à coup, en lorgnant aux premières, il vit le comte de Damme, le duc de Postel et Victoire. Il se leva, ouvrit la porte de la loge et disparut.

— Qu'a-t-il ? dit Claire. Il est fou !

— Des lubies ! C'est si jeune, répondit Ménard indifféremment. Il avait vu Victoire de Damme. — L'enfant est capable, pensa l'artiste, d'aller déranger le duc de Postel.

C'était au commencement d'un entr'acte. Beaucoup de monde sortait de la salle et se promenait dans les couloirs et au foyer. Félix cherchait avec irritabilité quelle loge était occupée par le comte de Damme, songeant qu'il pouvait ne pas la trouver et n'ayant pas l'idée de s'adresser aux ouvreuses. Son cœur se serrait pendant que cette pensée se formulait, presque malgré lui, dans sa tête : — Elle sait peut-être que je me suis battu. Tout à coup, une porte s'ouvrit près de lui, et le duc de Postel le heurta en entrant dans le couloir.

— Pardon, dit le duc. Ah ! c'est vous, monsieur Dutrieux ! Vous alliez chez M. de Damme ?

— En effet, monsieur, dit Félix embarrassé, mais je ne sais...

— Venez, je vous introduirai, dit immédiatement le duc avec une courtoisie simple et digne qui toucha Félix.

Ils entrèrent dans la loge. Le comte de Damme tendit la main à Félix en disant : — Je suis charmé de vous voir. Victoire se leva à demi et s'inclina avec une grâce qui parut timide à Félix, et qui l'émut plus peut-être que n'eût fait une parole affectueuse. Mais cette émotion ne le troubla aucunement ; il voulait être un homme ; il causa avec une rare présence d'esprit, tout en regardant avec passion Victoire, qu'il voyait de profil, et en baissant à demi les paupières chaque fois qu'elle se tournait vers lui. Elle lui parut comme métamorphosée. Ses grands yeux noirs étaient doux et voilés ; son sourire, véritablement onctueux, était une caresse à laquelle on pourrait à peine comparer un baiser d'oiseau. Ses mains gantées, croisées à sa ceinture, donnaient à sa pose la chasteté des vierges gothiques. Félix fut pénétré d'un tel enthousiasme après dix minutes de contemplation, qu'il dut sortir pour ne pas commettre une folie.

— Non, rien, se disait-il en courant par les corridors, n'eût pu m'empêcher de lui crier, si j'avais été un instant seul avec elle : — Prenez mon cœur et ma vie. L'air manquait à ma poitrine. De pareilles sensations sont de véritables souffrances. Et moi qui pensais à ce sot duel, et qui espérais une marque d'admiration ; heureusement, elle ne sait rien ! Que tout me paraît petit à côté de sa beauté, mesquin, comparé à l'idée de son amour !

Il sortit, et la fraîcheur du soir, sous le péristyle du théâtre, lui permit de respirer. Il étendit



les bras, et dit : — Je suis libre, et j'aime ; je vais donc exister !

Claire ne le revit qu'à la fin du spectacle. Il s'assit derrière elle, dans la demi-teinte, et ne détacha pas ses regards de la loge du comte de Damme. Quand l'actrice lui demanda, en se penchant gracieusement vers lui : — Où as-tu été ? j'étais inquiète : tu es sorti comme si le feu était au théâtre, il répondit, d'un air ennuyé :

— Soyez tranquille, et tenez-vous décemment, Claire ; on vous regarde.

Ménard était là ; il tordit sa moustache en regardant Félix, qui rougit. Au moment où ils sortaient, et pendant que Claire mettait son manteau, Félix s'approcha de Ménard et lui dit bas :

— Que voulez-vous ? je ne l'aime que tout juste, cette pauvre fille !

— Et vous en aimez une autre, dit Ménard.

— Peut-être bien, peut-être...

— Et de deux ! fit le peintre. Comment cela finira-t-il ?

## VI

Le lendemain, en déjeunant avec son père et sa mère, il parla, pour dire quelque chose, de l'opéra qu'il avait entendu.

— Comment t'amuses-tu ? lui demanda M<sup>me</sup> Dutrieux. Te fais-tu à la vie désœuvrée, et la dissipation a-t-elle du charme pour toi ? Le théâtre, le café, les concerts, cela remplit-il ton esprit et ton cœur ?

— Je ne sais trop, répondit-il négligemment. Peut-être bien serai-je vite lassé.

— C'est une existence insupportable, dit à son tour M. Dutrieux. Je t'entends quelquefois rentrer à une heure, à deux heures du matin, quand

par malheur je m'éveille la nuit. Plus tard, tu te repentiras de n'avoir pas pris soin de ta santé. Je te laisse faire : je ne suis pas un père-tyran ; mais c'est de la faiblesse. Pourtant, Félix, nous avons l'expérience, nous, et les jeunes gens devraient savoir en profiter. Crois-tu qu'une machine qui marche par boutades, et qu'on entretient mal, ne s'use pas plus vite qu'il ne faut ? L'ordre est en tout nécessaire, indispensable, n'est-il pas vrai, Ursule ? Si je n'avais pas réglé ma vie avec une grande rigueur, j'eusse eu déjà un coup de sang, peut-être serais-je mort d'apoplexie. Tu as étudié ; tu sais mieux que moi que le monde et l'univers sont astreints à des lois, se meuvent avec un ordre admirable. Eh bien, nous, ce doit être la même chose. Tu soupes tard, tu ne dors pas assez, peut-être tu as des maîtresses...

— Oh ! des !... dit Félix en riant, mais sans regarder sa mère.

— Oui, oui ; tu en es bien capable. J'ai eu tort de te donner un si fort crédit chez mon banquier. L'argent, à ton âge, est le père de l'intempérance. Je suis trop bon...

M. Dutrieux se donna le plaisir de gronder son fils, jusqu'au moment où l'heure de sa promenade fût sonnée. Il prit alors son chapeau, monta en voiture et se fit conduire au boulevard.

Pendant qu'il parlait, Félix songeait à ce qu'il avait promis à sa mère ; il avait dit : — Je ne te cacherais rien ! Décidément, pensait-il en s'échap-

pant, par crainte des questions, il est bien difficile d'être sincère !

Comme il se rendait chez Ménard, où il devait voir le portrait de Victoire de Damme, il rencontra le comte avec sa fille. Quand il les eut dépassés, il se retourna et les suivit jusqu'à l'hôtel du comte, et ce fut pour lui un plaisir délicieux. Ce jour-là encore Victoire de Damme lui parut avoir changé de caractère.

— Elle n'est pas de notre époque, se dit-il, elle a certainement des allures moyen-âge, ou renaissance. Elle ne ressemblait en rien, tantôt, aux autres femmes qu'elle coudoyait, et dont l'allure moderne était très-caractéristique pour l'observateur le plus superficiel. D'où vient cela, puisqu'elle s'habille comme toutes les femmes, ou à peu près ? Il y a là un mystère que je désire connaître. L'hôtel du comte doit être pour quelque chose dans cette singularité.

C'était un des derniers palais gothiques de Bruxelles, peut-être le dernier. Félix n'en avait vu que deux ou trois pièces du rez-de-chaussée, le soir. Le balcon, troué à jour, pareil à une dentelle, les fenêtres, qui avaient conservé leurs petites vitres d'un vert sombre, les portes profondes et basses, l'irrégularité de tout le bâtiment, firent sur lui une impression vive.

— Il n'y a que le comte de Damme et sa fille qui puissent habiter un pareil hôtel sans être ridicules, pensa-t-il. Je veux en voir l'intérieur, me familiariser avec chaque pièce, le caractère

de chaque meuble, car le dedans doit ressembler au dehors. Il me semble que je connaîtrai cette fière et belle comtesse le jour où sa maison m'aura été *révélée*. Dès demain, je me présente chez M. de Damme. Ce sera une visite archéologique, ajouta-t-il en riant. Que d'hypocrisie!

L'hôtel du comte de Damme, qui avait été habité par un lieutenant de Philippe II, au temps de la domination espagnole, était encore presque intact en 1856. La façade donnait rue des Sols, et le pignon, long de quarante mètres, longeait une des ruelles qui avoisinent la Montagne de la Cour, et qui sont coupées en deux, dans leur longueur, par un escalier à larges marches. L'hôtel était très-sombre à l'extérieur. Si les croisées du second étage n'avaient parfois été ouvertes, on eût pu se figurer qu'il était désert. Le joli balcon fermé, qui sortait de l'uniformité des murailles, donnait à la façade un caractère singulièrement mystérieux et très-original, que les croisées irrégulières ne vulgarisaient nullement. Ce petit balcon, du style ogival le plus pur, encore orné de gargouilles historiées à ses angles supérieurs, de chimères contorsionnées et de caricatures à la partie inférieure de ses supports, remontait évidemment à l'époque où l'hôtel primitif fut bâti, sans doute au *xiv<sup>e</sup>* siècle. La petite porte s'ouvrant rue des Sols, et la porte cochère située au haut du grand escalier, étaient du même style que le balcon, mais beaucoup plus simples. Les croisées étroites, petites

et grandes, régulièrement coupées par une croix latine en pierre, ainsi que l'immense pignon profilé comme un escalier, avaient été construits sous les Espagnols.

Félix sonna à la porte principale, dans la petite rue, au haut du grand escalier public. On ouvrit. Il se trouva dans une assez vaste cour. Il vit, à sa gauche, la façade intérieure de l'hôtel, à deux étages, rebâtie comme le pignon et la façade de la rue des Sols, au xvi<sup>e</sup> siècle. A droite et en face, des écuries, des remises basses, au-dessus desquelles les grands arbres d'un jardin en amphithéâtre dépassaient largement, jetant sur les vieux bâtiments, en été, la fraîcheur de leur ombre. Félix fut charmé par cette simplicité presque rustique, qu'il admira d'un coup d'œil en traversant la cour. On le conduisit, au bout d'un long corridor obscur, dans un petit salon dont les fenêtres donnaient rue des Sols. Il avait ainsi traversé tout l'hôtel. Pendant que le domestique allait l'annoncer au comte de Damme, Félix regarda par la fenêtre et vit alors que ce salon, dans lequel il venait de pénétrer sans avoir monté une seule marche, était au second étage et prenait jour sur la façade principale. Il n'eut pas le temps d'examiner la pièce où on l'avait introduit, le comte de Damme entra.

Le comte était un homme grand, sec, majestueux. Son visage jauni s'harmonisait parfaitement, ainsi que ses allures, avec le palais qu'il habitait. Malgré le sourire encore gracieux qui

courait sur ses lèvres minces, malgré la bonhomie de son geste et la douceur de son regard, M. de Damme avait l'abord froid et une physionomie peu attrayante. Ce qui lui donnait cet extérieur, c'était non-seulement ses grandes manières à la fois aisées et répulsives, mais encore la ligne inflexible de ses sourcils droits, que nuls sentiments ne faisaient fléchir. Félix n'avait point remarqué ce trait caractéristique, le soir où il avait diné chez le comte. Mais, seul avec lui, il fut porté à l'observer, en se souvenant de ce que lui avait dit Ménard dans une de leurs causeries : « Je crois qu'il tient plus à sa généalogie qu'un » prince allemand ou un grand d'Espagne, » et » celui qui le contrecarrera dans une idée se » trouvera devant un adversaire redoutable. »

Quoiqu'on le reçût avec beaucoup d'affabilité, Félix se sentit gêné sous le regard de statue du comte. Il s'empressa de lui dire quel était le but de sa visite. Son désir fut parfaitement accueilli.

— Monsieur Dutrieux, dit le comte, M. votre père m'a rendu des services ; j'estime son caractère ; j'admire comment, avec les seules ressources de son intelligence et de sa volonté, il est parvenu au faite de la fortune. M<sup>me</sup> votre mère est une des femmes les plus aimables de Bruxelles, et elle tient à notre monde par sa naissance. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un froid sourire, tout se nivelle au dix-neuvième siècle. Vous serez donc toujours reçu ici comme le fils de l'homme que nous estimons, de la femme que

nous admirons, mes enfants et moi. Et sans attendre la réponse de Félix, il se leva en continuant : — Venez, je vais vous montrer notre vieille maison.

M. de Damme promena Félix par tout l'hôtel, lui expliquant comment certaines salles étaient restées gothiques, pourquoi d'autres appartenaient au xvi<sup>e</sup> et même au xvii<sup>e</sup> siècle. On voyait qu'il avait étudié sérieusement l'histoire de ces murailles solides sur lesquelles avait passé le feu de tant de révolutions. Une description de cet hôtel ne serait guère intéressante ici ; pour être complète, elle prendrait dans ce conte une place trop importante. Il suffira de savoir que les salons du rez-de-chaussée, vastes, meublés comme ils l'étaient en 1400, donnaient une idée presque parfaite du luxe sévère que les seigneurs de cette époque avaient peu à peu introduit dans leurs habitations. Le premier étage, plus moderne, était un composé de tous les styles qui s'étaient succédé en Belgique, dans l'architecture et l'ameublement, depuis Philippe II jusqu'à la révolution française. Mais nulle part, excepté sans doute dans les cuisines, l'époque moderne n'avait laissé son reflet. Les rideaux et les tapis étaient en harmonie avec les meubles. On remplaçait les choses usées en les copiant fidèlement. C'était un culte dans la famille de Damme. Félix fut très-impressionné par cet intérieur grandiose qui ressemblait si peu au luxe criard et de mauvais goût du château



Dutrieux ; naïvement, il montra son impression au comte de Damme, avec l'ardeur qu'il mettait à toutes choses. Pourtant la curiosité passionnée de ce collégien émancipé n'était pas complètement satisfaite. Il croyait avoir visité tout l'hôtel et n'avait nulle part trouvé trace de M<sup>lle</sup> de Damme.

— Voilà notre vieille et sombre habitation, M. Dutrieux, disait en ce moment M. de Damme. Après l'avoir vue en détail, vous pourrez vous dire comme tout le monde, comme nous disons nous-mêmes : — Jadis il y avait dans la noblesse et tout ce qui y touchait une certaine grandeur, — grandeur bien déchuë, et dont nous avons peut-être le tort de conserver le souvenir. Je vous ai tout montré, les noirs escaliers, les caveaux immenses, qui ont communiqué avec le palais des ducs de Brabant, près du Parc. Et si une seule porte est restée fermée, c'est parce qu'elle ouvre l'appartement de ma mère, qui ne reçoit plus depuis bientôt dix ans.

— Vous avez ce grand bonheur de posséder encore votre mère, monsieur le comte ? demanda Félix surpris.

— Oui, monsieur Dutrieux. Mais, comme tout ce qui est grand, elle s'éteindra bientôt, subissant ainsi le même sort que tout ce qui est petit. Ma mère a quatre-vingt-dix ans. Elle occupe, avec ma fille, une espèce de tourelle dont la porte donne sur le jardin de l'hôtel, et dont le haut a été abattu en 1830 par les boulets hollandais. Je

ne l'ai point fait reconstruire : les tourelles n'ont plus de raison d'être ; et si je ne modernise pas l'hôtel que j'habite, c'est parce que j'ai, ainsi que mes enfants, le respect, peut-être un peu enfantin, des restes d'un autre âge. Et tenez, puisque vous vous intéressez à toutes ces vieilleries, je veux que vous emportiez l'histoire anecdotique et archéologique de l'hôtel de Damme, écrite par mon père quelques années avant sa mort, et dont j'ai fait imprimer une centaine d'exemplaires dans un moment où ce travail me parut digne d'être conservé.

Le comte sortit, et Félix, assis dans un angle, contre une fenêtre par où passait, à travers d'épais rideaux, un jour doux et tranquille, se mit à rêver. L'hôtel, et le comte lui-même, l'avaient comme vieilli. Il n'osait sourire ; il avait parlé à voix basse, sans s'en douter ; et maintenant qu'il était seul, il restait immobile sur sa chaise, plongeant son regard dans la pénombre des angles du grand salon où le comte l'avait laissé, et dont les fenêtres donnaient sur la cour, près de la muraille du jardin.

En ce moment, la porte qui se trouvait à l'autre extrémité du salon, vis-à-vis de lui, et par où le comte était sorti, s'ouvrit sans bruit, et Victoire de Damme entra. Elle portait devant elle, dans ses deux mains réunies, à la hauteur de sa poitrine, un vase plein de fleurs. Une robe de chambre d'un gris pâle tombait à longs plis droits sur ses pieds, qu'elle cachait. Elle était coiffée

comme le soir où Félix l'avait vue au théâtre, avec une simplicité presque rustique, en courts bandeaux au-dessus de l'oreille, tout plats, tandis que la masse de ses cheveux était nouée très-haut sur la tête, comme une petite tour noire et solide, qu'on aurait facilement prise pour du velours. A sa vue, Félix devint plus immobile que jamais. Droite, presque majestueuse, elle paraissait positivement appartenir à un autre âge; et, à une heure où la lumière aurait été moins positive, Félix eût pu croire à une apparition. Dans la disposition d'esprit où il se trouvait, Victoire de Damme devint une véritable séduction, la réalité qu'un rêve fait désirer, l'image idéale attendue par l'imagination. Il se troubla instantanément, fut comme soulevé malgré lui et porté vers la jeune fille lorsqu'elle allait atteindre la place où il était assis dans une ombre transparente. En le voyant, Victoire s'arrêta et pâlit peut-être un peu; mais elle ne montra nulle frayeur puérile, pas même de l'étonnement. Son regard brillant sembla seul demander : — Comment êtes-vous là, et que me voulez-vous?

Lui, tout palpitant, la regardait, ravi en extase, sans parler. S'il avait reçu une éducation religieuse, sans doute il eût joint les mains; s'il avait connu le théâtre moderne, peut-être se fût-il mis à genoux. Mais il demeura debout, niais, pendant une minute, — un siècle d'adoration folle, — une de ces minutes rares qui ne se présentent que deux ou trois fois dans une longue

existence. Puis, comme un enfant attiré par les vives couleurs d'un papillon posé à portée de sa main, il s'avança, les bras étendus, dans l'idée qu'il pouvait prendre possession de cette jeune fille qu'il aimait. Elle se recula et, seulement alors, dit :

— Que voulez-vous, monsieur ?

La voix de Victoire le rendit à lui-même ; son exaltation tomba ; le romanesque de cette entrevue s'effaça devant le doux bruit de la réalité, bien plus rapidement qu'il n'avait pénétré dans le cœur de Félix. Il ne répondit point ; une sorte de strangulation étouffait ses paroles. Il s'inclina profondément, en portant la main sur son cœur, comme eût fait un prêtre devant une relique. Victoire ouvrit une porte, tout près de Félix, et disparut. Lui retomba sur sa chaise, brisé. A peine Victoire était-elle sortie, que son père rentra. Il avait un livre à la main.

— Tenez, dit-il à Félix, voici un des six exemplaires qui me restent. Acceptez-le comme une preuve de mon estime pour votre famille, monsieur Dutrieux.

Félix se leva, prit le volume et partit, après un salut muet où le comte ne vit que de la timidité.

A peine avait-il quitté l'hôtel, qu'il se trouva tout sot. Ces premières émotions sont violentes comme des coups de sang. Il avait trébuché plusieurs fois avant d'atteindre la rue ; dans la rue, il marcha en tremblant, il se sentit tout roide.

Un grand trouble, un enivrement douloureux pénétrait dans sa tête et y causait une vive souffrance, qui le parcourut rapidement tout entier et s'arrêta définitivement au siège de toutes les joies et de toutes les douleurs. Il marchait avec une grande vivacité, tête baissée; une rougeur brûlante avait remplacé la pâleur que la présence de Victoire avait étendue sur ses traits. Et bientôt il se dit — ce fut la première pensée qui prit une forme dans son esprit — :

— Je l'aime et elle me méprise !

Machinalement, il s'achemina vers l'atelier de Ménard. Il y arriva en quelques minutes, Ménard habitant le Quartier Léopold. Il sonna. L'artiste n'y était pas. Mais Félix n'écoula même pas ce que lui dit le domestique et entra immédiatement dans l'atelier, où personne n'eut l'idée de le déranger. Il s'assit sur le sofa, comme hébété. En face de lui, le portrait de Victoire était découvert. Le jour l'éclairait en plein; il paraissait vivre. Longtemps Félix le contempla jusqu'à ce qu'une obscurité, ou plutôt un voile, vint se poser sur ses yeux et l'empêcher de bien voir la chère image. Il pleurait.

— Ah ! se dit-il en se levant et en marchant à grands pas dans l'atelier, c'est trop fort ! Serais-je un lâche ?

Mais le mouvement ne fit qu'accélérer cette vive sensation, et il pleura véritablement, furieux de se sentir faible, frappant du pied avec colère, mais pleurant plus fort à mesure qu'il

s'efforçait de vaincre sa faiblesse. Il s'arrêta un instant devant le portrait, et le regarda encore à travers ses larmes.

— Oui, dit-il à voix haute, comme il eût parlé à Victoire elle-même, c'est bien là sa bouche dédaigneuse, et il me semble maintenant qu'elle est plus capable de mordre que de sourire, de se serrer en formant un arc méprisant que de s'entr'ouvrir avec cette expression caressante qui rend ma mère si belle. Et je l'aime! Je commence à vivre par la souffrance!

Il se rassit et, peu à peu, se calma. Il n'était pas de ceux qui trouvent un certain charme dans les plaintes, même solitaires. Sans doute il sentait en lui une force en germe déjà capable de lutter avec les obstacles, car, au bout d'une heure de combat avec lui-même, il se leva en se disant: — Eh bien! méprisé ou non, repoussé ou reçu, je l'aimerai, c'est la loi de la nature. Oui, ajouta-t-il en s'approchant une troisième fois du portrait, fière fille, j'oserai te revoir, braver ces regards qui tantôt ressemblaient, quand tu entendis la première parole de mon cœur, à des flèches empoisonnées.

Il fit un long monologue romanesque plein de menaces passionnées, et d'un lyrisme qui eût donné raison aux poètes les plus échevelés. Les sentiments vrais se traduisent souvent ainsi, chez les tout jeunes gens, parce qu'ils ont dans l'âme moins d'énergie que de tendresse. Rien que parce qu'il eut le courage de vaincre sa pre-

mière faiblesse, et de prendre une détermination, Félix se sentit plus homme qu'une heure auparavant.

Aussi, quand Ménard rentra, il le trouva presque calme, et capable de cacher la trace de ses impressions. — Je suis sincère, et je ne fais que dissimuler, pensa-t-il. N'est-ce pas de la pudeur ? N'y a-t-il pas des choses qu'on doit tenir secrètes, même pour un ami ?

— Comment trouvez-vous mon portrait ? demanda Ménard.

— Beau, déjà. Il a dû vous coûter beaucoup de peine, n'est-ce pas ?

— Énormément ; et je ne sais si je l'achèverai jamais. M<sup>lle</sup> de Damme est mon cauchemar. Elle a posé au moins dix fois, et vous voyez que la tête seule est travaillée ; le reste n'est qu'ébauché.

— Le reste importe peu, dit Félix.

— Comment, importe peu !

— Oui ; quand une femme a cette tête-là, il me semble qu'un peintre devrait s'attacher à la traduire pour ainsi dire seule, sans se préoccuper des étoffes et des accessoires. Mais vous lui avez donné une physionomie bien sombre ; pourquoi donc cela ?

— Parce que la dernière fois qu'elle a posé, elle avait une expression presque sinistre, répondit l'artiste. Elle change de physionomie à peu près tous les jours. Regardez mieux, vous verrez dans le fond, autour de la tête, les traces

de plusieurs coiffures qu'elle a essayées, et qui toutes la rendaient désespérément belle. Il y a trois jours, elle avait posé sur la masse de ses cheveux un petit diadème de perles de corail. J'ai failli me mettre à genoux devant elle.

— Je l'aurais fait, moi, s'écria Félix, et je l'aurais conjurée de m'aimer. Je viens de chez le comte, et je l'ai vue, cette fière Victoire. Ah! qu'elle est imposante! C'est fini, Ménard, je l'aime, et je ne veux plus aimer qu'elle. Il n'y a rien au monde d'aussi parfait!...

Pendant une heure, il parla de Victoire de Damme avec une exaltation vraiment folle. Il jura à Ménard de n'aimer jamais d'autre femme. Il le supplia de lui faire une copie du portrait de Victoire.

— Qui le saura? demandait-il; cela vous coûterait si peu! Et comme Ménard refusait avec insistance, il partit mécontent.

---



## VII

Quinze jours se passèrent. Félix vivait dans une sorte de fièvre. On l'avait présenté dans beaucoup de maisons; il était invité partout; son succès l'étourdissait sans le satisfaire. Ce qu'il cherchait dans les bals tumultueux, ce n'était pas le plaisir de tourner en tenant embrassée quelque jeune fille haletante, quelque jeune femme coquette. Il voulait voir Victoire de Damme; tout le mouvement qu'il se donnait avait pour but de pouvoir enfin agir selon l'impulsion de son cœur. Les obstacles l'irritaient. Mais comment combattre avec les convenances, qui l'empêchaient seules d'arriver à Victoire ?

En quinze jours, il la vit deux fois. D'abord, dans une maison où il se trouvait avec son père et sa mère, et où M. de Damme avait accompagné son fils Hector et Victoire. Quelle joie quand il la vit paraître! — Nous allons dîner ensemble! se dit-il; et cette idée chassa de son cœur tous les nuages noirs que l'attente y avait accumulés.

Il s'approcha de M. de Damme, qui lui présenta son fils, un grand jeune homme de vingt-deux ans, roide, compassé, distingué comme son père, un véritable gentleman. Félix fut gracieux pour cet apprenti diplomate, qui venait de passer avec un certain succès ses examens d'attaché de légation, et qui devait partir pour Londres avant peu. Il essaya de séduire Hector de Damme, espérant ainsi, sans doute, s'en faire plus tard un auxiliaire puissant. Une pareille faiblesse prouve que l'attente l'avait déjà amolli. Le jeune diplomate fut parfait, mais il tint Félix à distance tout en ayant l'air de l'accueillir comme un égal. Pendant que Félix causait avec Hector de Damme, sa mère s'était emparée de Victoire. Il eut regret alors de s'être approché du comte, et il essaya, mais en vain, de se débarrasser d'Hector, à qui il avait eu le malheur de parler politique, et qui déroulait lentement devant lui tout un système d'économie classique, à peine bon pour le dernier des journalistes. Mais Hector de Damme était grave, qualité essentielle en diplomatie; car il faut avoir l'air profond, bien plutôt que de l'être. Félix fut heureux de se met-

tre à table, en se disant : — S'il obtient des triomphes, ce sera par l'ennui : quel emplâtre ! Telle fut la façon vulgaire avec laquelle Félix prit congé du frère de Victoire.

Placé trop loin d'elle pour l'entendre, et de manière à ne la voir que rarement, de profil, il se consola en se disant que, plus tard, il pourrait peut-être lui adresser un mot, la regarder en face pendant quelques minutes. Mais elle partit sans qu'il eût pu en approcher.

Un autre jour, il la vit à un concert. Venu tard, il dut rester longtemps au fond de la salle, au milieu d'un groupe compacte d'habits noirs. Quelqu'un avait dit à côté de lui : — La belle M<sup>lle</sup> de Damme est là-bas, dans la galerie de gauche. Aussitôt, il s'était avancé en jouant des coudes à travers les auditeurs attentifs ; et, à force de persévérance et de volonté, il était parvenu à quelques pas de Victoire. Appuyé à une colonne, il l'admira pendant une heure. Il la voyait de haut ; elle était assise à ses pieds, nonchalante, immobile, et paraissant prendre peu d'intérêt à la musique. — Il faut qu'elle me regarde, se dit Félix. Il songea au magnétisme et ajouta : — Je le veux ! Victoire se retourna et regarda Félix, bien en face, en faisant un salut froid, sans sourire. De bonheur, il rougit : ne lui avait-elle pas obéi ? Il le croyait.

De pareilles entrevues ne firent qu'irriter son désir de parler à Victoire. — Mais, se dit-il enfin, je puis faire une visite au comte sans manquer

aux convenances. Il alla aussitôt sonner à l'hôtel de M. de Damme. — M. le comte accompagne M. Hector à Londres, dit à Félix le domestique à qui il parla.

Cette simple phrase était un obstacle infranchissable. Dans la vie réelle, toute parsemée de convenances, on n'agit ni quand, ni comme on veut. C'est peut-être une des raisons qui peu à peu découragent les passions, ou qui tout au moins en amoindrissent la grandeur. — Quel crime aurais-je commis pourtant si j'avais demandé à parler à M<sup>lle</sup> Victoire! se dit Félix. J'eusse donné à penser aux domestiques; on eût jasé; Victoire eût été le sujet des conversations de ces faquins pleins de morgue qui flanent dans les antichambres. Voilà à quelles mesquines considérations doit s'arrêter un homme, quelle que soit la vivacité de son affection. Cloîtrer ainsi les jeunes filles, il me semble que c'est leur donner une bien faible opinion d'elles-mêmes! Mais sans doute je ne connais rien aux nécessités sociales qui ont établi ces convenances. Pourtant, à Londres, on agit autrement, et, malgré la liberté dont elles jouissent, les jeunes Anglaises ont une réputation de pruderie qui offenserait les femmes de Bruxelles. Entre les vœux de l'homme et ses actions, il n'y a décidément nulle harmonie. On nous a mis un frein, on nous a lié les jambes, bandé les yeux, — au lieu de nous donner des ailes et de nous rendre plus clairvoyants.

Il eut ce jour-là, en se promenant après son

inutile tentative, un long accès de misanthropie. Et, bien qu'il s'en voulût de n'avoir point le courage de ne plus voir Claire, il alla chez elle le soir même, après le spectacle, et y demeura pendant une heure, très-maussade, presque sombre. L'idée qu'il faisait injure à Victoire de Damme, en n'abandonnant pas l'actrice, le tourmentait. Mais il était attaché déjà à cette jolie maîtresse, qu'il voulait mépriser, tout en la trouvant délicieuse.

Le lendemain, comme il errait au boulevard, il vit sa mère en voiture; elle lui fit un signe, et il accourut.

— Monte ici, dit-elle; que je t'aie au moins à moi quelques instants. Tu as l'air ennuyé.

— Moi! mais non, répondit vivement Félix, qui craignit les questions de sa mère. Je réfléchissais!

— Oh! l'homme grave!

— Pourquoi non, maman? On ne peut pas toujours rire, vivre en l'air, même à vingt ans. Mais où donc est mon père? Je ne l'ai plus vu depuis deux jours.

— Ton père est dans le Hainaut; il s'occupe de toi, puisqu'il soigne ses intérêts, qui seront les tiens. Puis, il s'est chargé, à la demande de M. de Damme, de chercher un placement dans l'industrie pour une certaine somme assez importante dont le comte peut disposer en ce moment.

— La noblesse déroge, dit Félix.

— Si c'est déroger que s'enrichir dans les spéculations mercantiles, elle déroge depuis longtemps, Félix. La révolution de 1848 avait à demi ruiné M. de Damme, qui avait une partie de sa fortune disséminée dans différentes entreprises, peu solides encore parce qu'elles en étaient à leurs commencements. C'est à cette époque que ton père lui a rendu ses premiers services. Depuis, le comte lui a confié l'état de ses affaires ; et aujourd'hui il est son factotum désintéressé, son intendant.

— Mon père est bien bon, reprit Félix charmé de connaître ces détails. Je sais maintenant pourquoi M. de Damme l'estime si hautement. De sorte, chère mère, que le comte n'est guère riche ?

— Mais, mon ami, es-tu assez homme pour qu'on te confie le secret des familles ?

— Je crois que oui, répondit Félix.

— Eh bien, continua M<sup>me</sup> Dutrieux, M. de Damme, si ton père parvient à placer ses fonds, provenant de la vente d'une ferme, la dernière de ses propriétés, comme il en a placé d'autres, aura à peu près trente mille francs de rente.

— Mais il est pauvre ! s'écria Félix.

— Pour un comte de Damme, oui, reprit M<sup>me</sup> Dutrieux. Et s'il avait dû vivre du revenu de ses terres, restes d'une fortune considérable qu'il eut le tort de vouloir augmenter en la transformant en actions industrielles sans valeur positive, il n'eût sans doute plus habité longtemps

le magnifique hôtel de ses aïeux. Si sa fille épouse M. de Postel, et si son fils prend, pendant son séjour à Londres, une riche Anglaise pour sa femme, la maison de Damme retrouvera sa splendeur passée.

— Duchesse de Postel, c'est un beau nom, dit mélancoliquement Félix.

— Très-beau ! répondit sa mère.

Un long silence suivit ces explications. Il n'y a rien de tel pour refroidir l'imagination que les questions de chiffres. Félix, rêveur, calculait. — Je suis aussi riche, plus riche que M. de Postel. Mais je ne suis pas duc, et un comte de Damme ne voudra pas pour gendre d'un M. Dutrieux, sans particule et sans titre. Si encore, ajouta-t-il en souriant avec un peu d'amertume, il y avait un grand T au milieu de mon nom, du Trieux, cela figurerait assez bien au bas d'une lettre. De pareils obstacles ne rendent-ils pas la passion aussi ridicule que les préjugés qui lui servent de frein ?

La voiture descendait alors la rue de Namur. M<sup>me</sup> Dutrieux dit à Félix : — Je t'ai pris tantôt avec moi, par égoïsme ; maintenant je te rends ta liberté.

— Où vas-tu donc, demanda-t-il, que je ne puisse t'accompagner ?

— Je vais faire une visite à M<sup>me</sup> de Damme.

— Et je dois te quitter, maman ? demanda-t-il encore, mais avec un son de voix si doux que sa phrase ressemblait à une prière. Quelle faute

commettrais-je en présentant mes... mes hommages?...

— Je sais que Victoire est seule, Félix.

— Ma présence ne sera pas un crime à ses yeux, maman.

— On pourrait croire que j'ai prémédité cette visite et il ne faut point qu'on puisse froisser la fierté des Dutrieux, pas plus que les comtes de Damme ne veulent qu'on touche à la leur.

— Je désirais ne pas te quitter, reprit hypocritement Félix. Je ne verrai pas M<sup>lle</sup> de Damme ; je me contenterai de t'attendre quelque part.

— Je ne veux pas être convenable jusqu'au ridicule, dit M<sup>me</sup> Dutrieux. Viens donc !

Il fut près de l'embrasser, tant ces mots lui causèrent une grande joie. On les introduisit dans un des salons du rez-de-chaussée. Félix était si ému qu'il dut s'asseoir. Bientôt arriva Victoire, vive et pétulante ; elle accueillit M<sup>me</sup> Dutrieux avec une véritable effusion ; elle n'avait jamais été si jeune. A la vue de Félix, qui s'inclinait devant elle, son visage redevint sérieux.

— J'ai commis une indiscretion, dit M<sup>me</sup> Dutrieux, en permettant à Félix de m'accompagner...

— Je serais au désespoir d'avoir déplu à mademoiselle, dit Félix en s'avançant ; et si elle trouvait ma présence importune, un seul mot...

— Sois muet, reprit en riant sa mère, ou je te renvoie.



Elles s'étaient assises ; Félix s'assit vis-à-vis d'elles, dans la demi-teinte, entre deux croisées, et les regarda causer, s'enivrant de la vue de Victoire, qui parut oublier complètement sa présence. M<sup>me</sup> Dutrieux s'informa de la douairière de Damme, qu'on ne voyait jamais.

— Grand'mère ne paraît guère changer, répondit Victoire. D'aussi loin que je me la rappelle, il me semble que je l'ai toujours connue immobile, dans son grand fauteuil, respirant lentement et prononçant de rares paroles. Elle est comme oubliée par tout le monde. Aussi, l'époque présente n'existe plus pour elle : elle ne connaît que mon père et moi. Depuis longtemps, elle dort beaucoup ; elle s'affaïsse davantage : les ans la courbent. Ah ! comme ils paraissent lourds sur sa tête ! Elle s'éteint !

— Comme vous l'aimez ! dit Félix.

— Elle ne cause plus qu'avec moi, reprit Victoire. Mon père même n'entend d'elle que des monosyllabes. On dit qu'elle divague, parce qu'on ne la comprend pas, tandis qu'il y a dans chacune de ses paroles un sens mystérieux et profond qui ne m'échappe jamais, et que j'admire. Souvent elle parle seule, et elle dit des choses terribles qui me rendent toute froide. Elle assure que je suis ce qu'elle était, et qu'elle se revoit dans son souvenir avec mon visage et ma taille.

— Qu'elle a dû être belle ! s'écria Félix ne pouvant contenir son jeune enthousiasme.

— Tais-toi ! dit M<sup>me</sup> Dutrieux. Tu avais promis

d'être muet. Mais, ajouta-t-elle en s'adressant à Victoire, une pareille vie est triste ; à votre âge, on aime le mouvement ; et vous restez enfermée avec une vivante qui a déjà les apparences de la mort. C'est sa présence qui met tant d'austérité sur votre beau front, Victoire.

— J'aime mieux, dit-elle, vivre en la société de mon aïeule, qui est pour moi le souvenir d'une époque, qu'avec la plupart de mes contemporains. Le caractère et la grandeur du passé me forcent à mépriser le présent, que je trouve futile, enclin aux niaiseries, plein de petitesse et de fausseté. Il n'y a que de nobles pensées dans l'âme de mon aïeule. Je puise en elle des forces, des résistances qui m'aideront quand le moment sera venu où je devrai entrer dans la vie active.

— Mademoiselle, dit Félix, que les paroles de Victoire refroidissaient singulièrement, vous allez vous faire un bouclier avec des cendres.

— Tais-toi, reprit M<sup>me</sup> Dutrieux. Chère enfant, continua-t-elle, vous vous vieillissez avant le temps. Permettez-moi de vous dire qu'il vaudrait mieux écouter vos penchants, vivre naturellement de la vie de tout le monde, que de vous confiner dans un passé qui ne manquait pas de grandeur sans doute, mais où les préjugés avaient trop de puissance. Soyez persuadée, Victoire, que le bonheur est bien plus dans les sensations naturelles que dans l'accomplissement d'un devoir, ou plutôt que dans une ligne de

conduite qu'on suit quand même, malgré les révoltes de l'âme et de la raison.

— Ces principes ne peuvent être les miens, dit Victoire avec une sorte de roideur qui déplut infiniment à Félix. J'ai été élevée avec l'idée d'un devoir à remplir, d'une dignité à garder.

— Devoir de jeune fille, dignité de femme, reprit M<sup>me</sup> Dutrieux; il n'y en a pas d'autres que ceux que l'on se doit à soi-même et à la société tout entière. Vivre avec le passé, c'est se courber sous l'influence d'une infinité d'erreurs, communes à diverses classes de la société, mais répudiées par ce qu'on nomme le mouvement moderne.

— La révolution, dit Victoire avec plus de hauteur et une marque visible de dédain. Oh! madame, ne parlons pas politique, n'est-ce pas? Vous qui êtes si bonne d'ordinaire, voilà que vous me sermonnez; je ne vous reconnais plus.

— Ma mère vous aime, dit Félix.

— Veux-tu bien te taire! dit M<sup>me</sup> Dutrieux. Quelle intempérance de langue! J'ai tort, Victoire, d'être si sérieuse; j'ai encore assombri ce beau visage, qui aurait bien plutôt besoin de s'épanouir: mais comment, ici, et toujours enfermée comme vous l'êtes avec la respectable douairière?

— Une fleur dans un caveau! ajouta Félix, vite, en rougissant.

— M. Dutrieux est tout madrigal, répondit Victoire avec un superbe mouvement de

tête. Ce n'est pas à lui qu'on reprochera de ne point connaître la galanterie moderne.

— Mademoiselle, reprit-il avec une impétuosité contenue, en se levant, tout ce que je dis, je le pense, et les convenances mêmes ne pourraient m'empêcher de manifester mes sentiments. Je n'ai qu'une crainte, c'est de blesser les cœurs tendres, et je ne me connais qu'un frein, qui est le respect de moi-même.

Victoire pâlit, sans répondre, et bientôt, après quelques phrases insignifiantes, M<sup>me</sup> Durtieux et son fils prirent congé. Quand Félix fut dans la voiture, sa mère s'aperçut qu'il tremblait.

— Tu es pâle, agité ! Qu'as-tu ? dit-elle.

— Rien, rien, répondit-il avec effort.

— Tu as été bien dur pour M<sup>lle</sup> de Damme, reprit-elle ; tu l'as blessée ; et maintenant, tu as de la méfiance pour moi. D'où viennent ces sentiments ? Pourquoi me cacher une émotion qui te trouble au point que tu ne sais parler ?

— Laisse-moi respirer, laisse-moi souffrir en silence... Plus tard, chère mère, tu sauras tout, je te le jure. Aujourd'hui, je ne pourrais rien te dire que d'extravagant.

— Félix, tu aimes Victoire !

— Non.

— Un mensonge !

— Le mot *aimer* ne rend pas ce que j'ai là, au cœur. Pourquoi me questionner, quand je ne me connais plus ? Je ne saurais rien dire, rien.

— Calme-toi; tu me fais peur. Viens ici, pleure un peu sur moi; tu ne pourrais pleurer nulle part où tu serais mieux compris. Ah! tu l'aimes bien, oui, c'est vrai. Enfant! Déjà te voilà tout transformé! un homme bon pour la souffrance et la joie. Mais songes-tu que cet amour peut n'être jamais heureux? Tu es plein de tes fraîches illusions. Quand tu devras t'occuper de réalisation, tu sauras ce qu'il en coûte. N'as-tu rien deviné sous ce mot *devoir*, prononcé par M<sup>lle</sup> de Damme?

— Je combattrai l'impossible, ma mère.

— Mais si Victoire ne t'aime pas, mon pauvre enfant!

— Je lutterai avec elle : je connais ses faiblesses, qu'elle prend pour des forces capables de tout vaincre. Je ne suis plus un ignorant. Je sais que chacun de nous est le centre d'une petite sphère où toutes sortes de vilaines apparitions s'agitent désordonnément. On m'a dit et j'ai vu des choses qui m'ont bouleversé. Déjà moi-même j'ai agi!... Plus tard, qui sait? je devrai sans doute me replier vers toi, mon refuge naturel. Mais maintenant laisse-moi vivre, dussé-je souffrir beaucoup.

La voiture venait de s'arrêter; ils étaient arrivés. M<sup>me</sup> Dutrieux descendit. Félix, à peine hors de la voiture, s'enfuit vers les boulevards. Il avait besoin d'air : il étouffait.

---

## VIII

Cette visite faite à Victoire, pendant laquelle il avait semblé à Félix que son cœur se détachait d'elle, eut pour effet, au contraire, de donner plus de consistance à sa passion. Il ressentit des transports de diverses natures, qui le lièrent plus étroitement encore à la fière jeune fille, lorsqu'il se croyait tout prêt à la mépriser. Tous les lieux communs qui ont été débités depuis un siècle pour amoindrir la noblesse lui revinrent à l'esprit. Il était trop jeune pour savoir que ces banalités n'ont plus cours, non pas parce que la noblesse s'est régénérée, mais parce qu'elle semble reconnaître elle-même, en bou-

dant aux institutions modernes, qu'elle n'est plus digne de son passé, que son désœuvrement et sa morgue l'ont mise hors la loi commune. Félix était à la fois furieux contre Victoire et contre lui-même. Et il finit par croire qu'en cette cause toute de sentiment sa vanité seule était en jeu, et qu'il se devait de combattre et de vaincre, ne fût-ce que pour abaisser cette orgueilleuse comtesse.

Et, comme pour braver les délicates résistances de son cœur, il devint plus assidu que jamais chez Claire ; il était maintenant satisfait de penser :

— C'est à l'Ingénue que je sacrifie Victoire de Damme !

Cependant, ardent comme il l'était, et avide de sensations, il ne put longtemps rêver paresseusement ; la beauté superbe de Victoire le fascinait de loin et le frappait au cœur, sans qu'il la vît, comme un courant électrique. Un soir, il alla se promener dans les rues qui avoisinent l'hôtel de Damme. Bien fermée, sombre, silencieuse, l'habitation du comte avait l'air d'une prison aux murs infranchissables. — L'âme de ceux qui s'y cachent a cette enveloppe de bronze, se dit Félix.

Comme il passait pour la troisième ou la quatrième fois devant la grande porte, une voiture s'y arrêta. Lorsque la porte fut ouverte, deux dames descendirent de la voiture et entrèrent dans l'hôtel. Sans plus réfléchir, Félix les suivit. A

peine était-il entré, qu'il se dit : — J'ai l'air d'un espion. Me voici encore en guerre avec les convenances.

Il fit bonne contenance et marcha d'un air de résolution qui ressemblait beaucoup trop à de la bravade. Toujours en suivant les deux dames qui étaient entrées avant lui, il arriva dans un des grands salons du rez-de-chaussée, et vit du premier regard qu'il se jetait étourdiment au milieu d'une des petites réunions intimes qui avaient lieu à l'hôtel de Damme une fois par semaine. Le comte était assis au fond du salon, et avait près de lui le duc de Postel. Victoire, debout près de la cheminée, causait avec une jeune femme ; elle accourut au-devant des nouvelles venues et les embrassa, sans voir Félix. Lui, ravi, et ayant complètement oublié déjà qu'il était un intrus, demeurait immobile. Le comte de Damme le vit et vint à lui. Refroidi alors par la réalité et la nécessité, il s'avança au-devant du comte, à qui il dit :

— Je vois que je suis indiscret, monsieur le comte, et je me retire. *Je savais que vous étiez de retour de Londres*, et je venais vous demander des nouvelles de M. votre fils.

Il fit tous ces mensonges avec sang-froid, en pensant : — J'agis comme un coquin !

Le comte l'accueillit fort bien, comme de coutume, le présenta aux trois dames qui causaient avec Victoire, puis, l'amenant vers le duc de Postel, ils s'entretinrent ensemble pendant presque



toute la soirée. Le comte parla beaucoup, tandis que le duc de Postel écoutait, et que Félix regardait Victoire ; il aborda, avec un certain entraînement, tous les sujets à l'ordre du jour, mélangeant la politique aux questions industrielles, les préjugés aux théories avancées. Tout cela dans une forme énigmatique qui rendait diffus le fond de sa pensée.

Félix se répétait souvent la phrase avec laquelle il avait abordé le comte ; il la trouvait profondément hypocrite, et très-enfantine. C'est en ce moment que sa première pensée ayant en elle un germe de corruption traversa son esprit comme une révélation, une vision : — On devient mauvais facilement parce qu'on trompe facilement les hommes, et le plaisir qu'on en éprouve rend la vertu presque niaise. Ce fut la première divination de sa clairvoyance naturelle ; et l'exagération qu'il mit à la formuler prouve le secret déplaisir qu'il ressentit après qu'il eut agi contre sa droiture instinctive. — Cependant, pensait-il encore, je ne pouvais dire au comte : Je viens chez vous, parce que je veux que Victoire m'aime. Comment définir le mot sincérité ?

La vue de Félix avait rendu Victoire muette de surprise. Lorsqu'il s'était incliné devant elle, elle était si troublée qu'elle répondit à son inclination aussi profondément que si elle s'était trouvée devant une altesse royale. Mais aussitôt un mouvement de dépit, de colère, lui fit lever la tête avec une hauteur bien marquée, comme si elle

avait voulu défier Félix, qui s'éloignait déjà, en essayant de se montrer aussi froid que possible. Enfin, il put la regarder pendant deux heures. Que de joie !

Victoire causait en travaillant à quelque délicat ouvrage qui eût certainement étonné les naïves fées de Pérault. Assis non loin d'elle, et la voyant de trois quarts, bien éclairée par les douze bougies d'un lustre, Félix ne perdit ni une de ses paroles ni un de ses mouvements. Elle lui parut plus jeune fille que la dernière fois qu'il l'avait vue, et il songea que les soirs où elle n'était plus comtesse, elle devait avoir l'âme tendre. Il surprit bien des regards qu'elle glissait de son côté, à la dérobée. Mais n'était-ce pas pour le duc de Postel ? Quels sentiments exprimaient-ils ? A coup sûr, ils n'étaient pas indifférents. Mais quel dépit, ou quel plaisir, leur donnait un pareil éclat ? Félix trouva un grand charme dans ce doute, parce que, comme tous les hommes que la nature semble avoir spécialement créés pour l'amour, il avait l'intuition de bien des vérités mystérieuses qui d'ordinaire apparaissent tard à ceux que la psychologie place parmi les végétants. Il se disait : — Je n'ai à craindre que l'indifférence. Et, en effet, l'indifférence était peut-être la seule résistance qu'il n'eût su comment combattre ; on ne lutte point avec ce qui est passif.

Quant au blason de Victoire, à son titre, à ses parchemins, à son orgueil, il n'en était plus ques-

tion. Félix ne voyait plus qu'une jeune fille aimable, d'une beauté rare, qu'il aimait et dont il désirait ardemment être aimé.

Et puis il se demandait encore : — Où voyais-je des obstacles? Il n'y en a pas. J'aurais pu sonner et demander le comte de Damme : ce n'est pas plus malin! Que de terreurs on se crée sans raison, et qui affaiblissent les plus déterminés d'entre les hommes!

Pendant cette soirée calme, rafraîchissante, il lui sembla et il sentit en effet que le lien qui l'unissait à Victoire s'était beaucoup fortifié; qu'entre elle et lui les distances se rapprochaient considérablement. Comment expliquer ces certitudes morales qui pénètrent les âmes? Ce sont ces mystères qui empêchent que l'amour devienne vulgaire, se change en science positive, explicable par des traités pleins d'érudition.

Il résulta de la patience qu'eut Félix d'écouter M. de Damme pendant deux heures, qu'il fut invité à venir familièrement à l'hôtel du comte, afin de reprendre quelquefois ces entretiens sérieux, dont, disait-on, « la jeunesse d'aujourd'hui est si dédaigneuse. » Félix avait eu l'audace, dans un moment où M. de Damme paraissait perdu dans ses divagations sur l'économie politique, de s'écrier : — Que je serais heureux de m'initier aux questions qui font la vie des États! Mais il me faudrait un maître. — Ne pas répondre à ce vœu spontané, ce serait un crime, avait dit le comte; et il ajouta en prenant une pose pré-

tentieuse : Venez me voir, cher monsieur Félix; nous causerons.

— J'ai plu au père, se dit Félix; j'ai l'audace de croire que Victoire m'aimera. Qui donc pourrait se mettre en travers de mon bonheur? Ce ne sera point le duc de Postel; le pauvre jeune homme est trop peu dangereux aux yeux de Victoire pour être jamais aimé.

Il alla donc souvent chez le comte de Damme, qui l'ennuya beaucoup. Le comte, par sa naissance, son éducation et son caractère, tenait à ce qu'on nomme en Belgique le parti conservateur; c'est-à-dire qu'il eût voulu fermement déshériter le peuple du bienfait de l'instruction, rétablir les dîmes, peut-être le droit du seigneur, ne fût-ce que par respect pour la tradition, abolir la liberté de la presse surtout, qu'il appelait l'anarchie de la pensée. Mais le mouvement du pays, quoique lent, pour ainsi dire enchaîné par une sorte de torpeur et de béatitude, le contraignait à des tolérances et à des accommodements qui faisaient souffrir son orgueil. Forcé de compter avec ses adversaires politiques, il essayait de se créer une place toute personnelle, dans le juste milieu où se complaisent les esprits bourgeois que tout mouvement effraye ou scandalise. Cette politique sans couleur, et encore à peine formulée, de laquelle il espérait beaucoup, fut le sujet de ses entretiens avec Félix, qui passa en la compagnie du comte bien des heures monotones. Soutenu par son ardeur, Félix eut le courage de

s'ennuyer hypocritement, pendant quinze jours, sans qu'une seule fois la vue de Victoire l'eût encouragé. Et peut-être aurait-il cherché un moyen extrême de parler à Victoire, quand il fut enfin exaucé selon ses vœux.

Un jour, le domestique qui vint lui ouvrir dit : — M. le comte est sorti; il a prié monsieur Dutrieux de l'attendre.

Félix entra. Seul dans un des salons du rez-de-chaussée, il s'assit. Mais il se leva bientôt, très-agité, en se disant : — Voici l'occasion!... Mais que faire? Parcourir l'hôtel à la recherche de Victoire était trop audacieux. D'ailleurs, elle se trouvait sans doute près de la vieille comtesse; qui donc oserait pénétrer dans cet appartement secret? Oh! de pareils obstacles! s'écriait-il en parcourant le salon. Les désirs irrités, la difficulté de les réaliser faisaient monter le sang à son cerveau. Il fut bientôt dans une de ces agitations désordonnées dans lesquelles naissent les déterminations folles. Et sans doute il n'eût point reculé devant une folie pour voir Victoire, quand on ouvrit une porte, et la jeune fille se trouva devant lui. Il marcha si vivement à elle, qu'elle recula en marquant une demi-frayeur.

— Monsieur Dutrieux!... dit-elle.

— Oui, mademoiselle; monsieur votre père m'a prié de l'attendre ici.

— Pardon!... et elle s'inclinait dans l'intention de quitter Félix.

— Je vous en prie, restez. Croyez-vous, ma-

demoiselle, que M. le comte de Damme trouverait mauvais que vous eussiez bien voulu témoigner à un jeune homme qu'il paraît estimer une sorte de bienveillance, la plus froide, dont on saura se contenter? M. de Damme me reçoit familièrement chez lui; c'est mon maître en politique. Je serais heureux de savoir que mademoiselle de Damme approuve la détermination que j'ai prise de m'occuper...

— Vous voulez travailler? dit Victoire avec une apparence d'intérêt.

— Oui, répondit Félix emporté dans ce mensonge par la première idée qui lui était venue, l'oisiveté me pèse; j'ai besoin d'activité, de mouvement. Je connais assez l'existence désœuvrée pour la mépriser. Il m'a semblé qu'un homme jeune, dont la fortune déjà peut aplanir bien des obstacles, a des devoirs à remplir envers la société.

— Mais, dit Victoire, très-affable, on ne peut qu'approuver ces idées. Les opinions de mon père s'harmonisent donc avec les vôtres, monsieur?

— Je ne vous cacherai point, reprit Félix charmé de voir que son audace avait de bons résultats, que *mes principes* ne sont pas toujours ceux de M. de Damme. Sans doute les détails, ou une certaine forme à donner aux théories, nous séparent quelquefois. Cela est inévitable entre deux hommes sincères. Cependant, d'accord sur les points principaux, il est inévitable

aussi que nous devons bientôt nous entendre parfaitement.

— J'aurais cru, dit Victoire, que vous étiez dans un camp tout à fait opposé au nôtre. Lors de la visite de M<sup>me</sup> Dutrieux, vous m'avez paru fort enthousiaste pour le « mouvement moderne. »

— Bon, se dit Félix, il faudra ne pas oublier que M<sup>me</sup> de Damme a de la mémoire. Mademoiselle, ajouta-t-il, la vérité est que je n'appartiens à personne ni à rien en politique. Je suis une terre vierge où l'on peut semer toutes les idées : le temps seul changera mes sentiments en opinions, mes désirs vagues en formules mathématiques. On dispute tant sur le vrai et le bon qu'une ligne de conduite est fort difficile à suivre aujourd'hui. Il me paraît, si peu que j'aie vécu, que la raillerie et l'incrédulité gagnent les meilleurs esprits ; et, lorsqu'on est forcé d'exister dans une société qui n'a que le doute pour article de foi, y peut-on devenir fervent d'une religion ? Et puis, on se demande : — L'homme a-t-il jamais été plus sincère, plus convaincu ? Tout cela n'est pas fait pour fortifier les âmes.

— Mais, dit Victoire, sérieuse, les hommes de grand caractère méprisent l'opinion vulgaire et ne se laissent pas influencer par elle.

— A n'écouter que mes instincts, reprit Félix, je serais vite emporté vers les théories les plus généreuses. J'ai le malheur d'être enthousiaste, mademoiselle, et de vouloir mêler l'amour même

à la politique. Mais M. de Damme m'a déjà fait entrevoir certains dangers dans cette manière de sentir et de voir. Il dit qu'un bon politique doit oublier qu'il est un homme, et devenir un principe pour toujours. Laissez-moi vous parler de moi ; je voudrais être estimé de vous, et que nos sentiments pussent se mettre d'accord. Si j'en crois le bon sens, la loi naturelle, et si je ne me trompe sur la valeur sociale de chacun de nous, rien ne peut nous séparer que les préjugés. Eh bien, je ne crois pas qu'il soit possible aux préjugés de s'enraciner dans une âme comme la vôtre. Vous me paraissez être l'idéal de la femme ; vous valez ma mère. Les dédains ne sont pas plus dignes de vous que les sentiments mesquins. Non, ce n'est pas vous, Victoire, qui vous renfermerez dans un espace étroit, lorsque vous pourrez vous mouvoir dans une sphère sans limites. Telles sont mes convictions ! Et je vous aime parce que vous êtes belle et que votre âme est noble...

— Monsieur Dutrieux !... dit Victoire effarouchée devant cette ardeur folle qui la paralysa un moment.

— Il y a, reprit-il, bien longtemps déjà que je voulais vous faire cet aveu. Écoutez-moi : l'amour ne peut jamais être ni un crime ni une injure, quand il est sincère. Oui, je l'avoue, je ne suis devenu l'élève patient de M. de Damme que parce que j'ai espéré vous voir plus souvent. Je ne sais rien en politique : j'aime les hommes



d'instinct; mais je voudrais vous consacrer ma vie. Je vous en prie, ne me quittez pas. Vous rappelez-vous le soir où je suis venu ici sans y avoir été invité? Vous étiez là, près du foyer. Vous aviez une robe d'un gris pâle, un peu décolletée, et une pierre rouge, attachée je ne sais comment dans les cheveux. Tout en causant, vous penchiez à demi la tête et regardiez de mon côté. Et, sentant que je vous observais de toute mon âme, votre main tremblait. Oui, j'ai cru, j'ai osé croire que vous m'aimeriez. Vous rougissez et pâlissez...

— Un pareil langage, répondit-elle en se roidissant, peut bien émouvoir une jeune fille. Vos libres interprétations, M. Dutrieux, sont des fantasmagories. On rougit vite, quand on est indigné.

— Sans doute je m'exprime mal, reprit-il avec une grande douceur. Mais comment traduire ce qu'on a là, au plus profond de l'âme? Il faudrait une langue divine. Ah! si je ne suis pas digne de vous, ce n'est pas parce que vous êtes la fille du comte de Damme, mais parce que vous êtes Victoire, Victoire unique...

— N'en dites pas davantage, dit-elle, gardant toujours sur les joues la pâleur et dans les yeux l'éclat de l'indignation. Croyez-moi, ne poursuivez pas un rêve inutile.

— Non, dit-il, non, Victoire, je vous aimerai...

— Adieu donc!..

— Un mot encore; voudrez-vous être sincère? Je ne vous questionnerai pas sur vos sentiments à mon égard. Mais dites-moi si vous aimez M. de Postel.

— Eh! répliqua-t-elle avec un geste brusque, si je l'aimais, serais-je encore ici?

A peine ce mot fut-il prononcé qu'elle voulut, en voyant l'éclair de joie qui illuminait le visage de Félix, en atténuer l'impression.

— Ma présence, Monsieur Dutrieux, vous prouve que je ne vous confonds pas avec la foule des hommes qui me sont indifférents. Mais s'il y a véritablement entre nous une sorte de sympathie, et que vous vouliez qu'elle gagne en stabilité, que le mot amour ne soit plus prononcé...

— Vous résisteriez donc à votre cœur? Si pourtant j'avais obtenu le consentement de votre père?...

— C'est impossible! interrompit-elle vivement.

— Refuseriez-vous toujours de m'écouter? demanda-t-il comme s'il n'avait pas entendu son exclamation.

— Oui, énergiquement, répondit Victoire. Si mon père oubliait ce qu'il se doit à lui-même, à son nom, à son caractère...

— Oh! dit Félix, une si belle âme ainsi faussée!

— De la pitié! dit dédaigneusement Victoire.

— Non, de l'amour sans cesse, reprit Félix. La nature vous a faite parfaite, et vous vous roi-

dissez contre ce qu'elle a mis en vous de meilleur !

— Adieu, dit-elle très-agitée, et en marchant vers la porte du salon.

— Elle m'aimera, se dit Félix quand elle fut sortie ; je l'ai lu dans ses yeux. Elle m'aime ! Pendant qu'elle me jetait ce dur adieu, elle était attendrie, son regard doux et charmant démentait ses paroles...

Jusqu'au retour du comte, il monologua ainsi, exalté, heureux comme on ne l'est qu'une fois en sa vie. Le soir de ce jour unique, il n'alla point chez Claire ; il tint compagnie à sa mère, et se montra tour à tour gai, mélancolique ou préoccupé. M<sup>me</sup> Dutrieux eût bien voulu le questionner. Ce fut lui qui, sans préambule, à la fin de la soirée, commença un entretien dont sa mère était avide. A l'âge qu'avait Félix, on a le bonheur expansif.

— Ma chère mère n'a-t-elle rien à me demander ? dit-il.

— Peut-être, Félix ; mais j'aimerais mieux que tu eusses quelque chose à me dire.

Il raconta alors en détail ses visites chez le comte de Damme et l'entrevue qu'il avait eue le jour même avec Victoire.

— Tu m'étonnes, dit M<sup>me</sup> Dutrieux ; tu vas devant toi comme un enfant, et tout te réussit. Mais ne te trompes-tu pas ? Le comte te reçoit et a l'air de t'initier à ses projets pour l'avenir ; et tu avoues cependant que tu ne le comprends pas.

Peut-être ne veut-il que se servir de toi, te lancer en avant pour éclairer sa route.

— En effet, reprit-il, je ne sais pourquoi le comte semble vouloir, par de longs détours, m'appeler à connaître le fond de sa pensée. J'essaye souvent en vain de le comprendre ; il ne me montre jamais sincèrement le but où il aspire, et il ne me laisse deviner que les moyens à employer. Si je ne me trompe, c'est un esprit assez vulgaire qui cache sa nullité sous un grand air, des allures mystérieuses, un front imperturbable. Quand on discute avec lui, il faiblit tout de suite, il s'enfonce dans les plus obscurs déraisonnements, il chancelle bientôt, et il tombe, mais en conservant toujours une physionomie de triomphateur. Voilà le secret de cet homme si imposant, et je crois que, malgré mon âge, j'arriverais facilement à le dominer. Quant à sa fille, elle lutte, elle a une idée fixe qui lui sert de frein, de mors. Et il me semble que la continue présence de l'aïeule doit avoir une grande influence sur l'esprit de Victoire de Damme. Dans un autre milieu, elle serait moins résistante.

— Si tu réussissais, Félix, ton père serait malade de joie. En confidence, je te dirai qu'il m'a déjà, tout bas, exprimé le vœu de te voir le gendre de M. de Damme. Ton père est ambitieux pour toi. Il croit t'aplanir les obstacles en rendant des services au comte.

— Je réaliserai ses rêves et les miens, ajouta Félix avec une conviction entraînant.

— Mais, et M. de Postel?

— Je n'y pense guère, répondit Félix. Victoire a été sincère en répondant à ma question. Le duc de Postel est un galant homme; mais il a la nature du frère, non celle de l'amant.

— Oh! tu arranges tout cela à ta manière, reprit M<sup>me</sup> Dutrieux. Puis, ajouta-t-elle en hésitant beaucoup, ce n'est pas tout: et M<sup>lle</sup> Claire?

Félix, en entendant ce nom, regarda sa mère avec stupéfaction, en silence, croyant avoir mal compris.

— Claire! dit-il enfin, — comment sais-tu?...

— Le hasard m'a servie en te trahissant. Au théâtre de la Monnaie, il y a huit jours, j'étais dans une baignoire avec M<sup>me</sup> Milet et sa fille ainée. Dans la loge à droite de la nôtre, se trouvaient trois dames parlant très-haut. Ton nom, prononcé plusieurs fois, me rendit attentive à leur causerie. Il paraît que tu fais des jaloux; on dit que tu es un jeune homme prétentieux qui vis en dehors des habitudes bruxelloises. Ces dames ne se gênaient pas pour se moquer de toi et de ta conduite. Claire, disaient-elles, a trouvé un oison à plumer.

— Me voilà bien puni, dit Félix. Que je suis triste de te savoir au courant de cette intrigue!

— Comment, aimant Victoire, peux-tu voir encore cette actrice? C'est là l'énigme que je voudrais deviner.

— Je n'en sais rien, maman. C'est une lâcheté! Ménard me blâme; je me blâme moi-même; et

je ne puis m'arracher des bras de cette belle corrompue.

— Il faut la quitter, Félix.

— Je te le promets, et cela ne me coûte pas grand'chose. Il me fallait une occasion, rien de plus.

— Il y a donc chez ces femmes bien du charme, un attrait, dis?

— Il me serait difficile, répondit Félix, de t'expliquer cela, parce que tu es ma mère. Peut-être me suis-je laissé entraîner par l'attrait de l'inconnu.

— Mais cet inconnu, quel effet a-t-il produit?

— La vérité, reprit Félix, c'est que la réalité ne vaut pas le rêve, et que ces plaisirs recherchés si ardemment ne sont pas à la hauteur de nos aspirations. Vus de loin, désirés seulement, ils ont la fascination de tout ce qui n'est point reconnu bon et beau par la société. L'état de brigand, en Italie, a ses exaltés; l'opéra-comique a poétisé Fra-Diavolo. Je crois que c'est l'éternelle fable du fruit défendu, pas autre chose. On y goûte, et on le trouve bientôt amer; et si l'on ne fait pas la grimace, c'est par orgueil, pour ne pas avouer ses déceptions, peut-être aussi pour avoir des successeurs niais, qui, à l'occasion, vous défendent. Enfin, un homme jeune comme moi ne résiste point aux chatteries d'une jolie femme. Je suis, tu l'entends, sincère jusqu'à ne te rien cacher.

— Ce que je crains surtout, dit M<sup>me</sup> Dutricieux,

c'est que tu n'en arrives à trouver la vertu monotone et ennuyeuse.

Ils causèrent ainsi fort longtemps, avec une intimité toute charmante, qui remit à leur niveau ces deux esprits faits pour s'entendre toujours. Les théories morales de M<sup>me</sup> Dutrieux donnèrent à Félix une mauvaise opinion de lui-même ; il se crut corrompu, l'enfant, et prit les plus belles résolutions de s'amender, en pensant qu'il était nécessaire à son repos d'avoir à jamais l'estime de sa mère. Et il s'endormit ce soir-là en s'efforçant de rappeler à lui les pensées pures, de chasser les idées de plaisirs que réprouve la morale, et en essayant de se prouver que la vertu, sans être aussi gaillarde, peut être aussi attrayante que le vice.

---

## IX

Le lendemain, sa première visite fut pour Claire. Elle était encore au lit. Il s'assit à trois pas, très-sérieux, et commença d'un ton ferme une causerie où il n'était question que du respect qu'on se doit à soi-même, et de l'exemple à donner aux autres. Claire, pelotonnée sous ses couvertures dans un voluptueux abandon, son frais visage reposant dans le creux de sa petite main couchée sur l'oreiller, l'écoutait, ou plutôt le regardait, souriante. Tout en parlant, Félix ne détournait pas ses yeux d'elle : il n'aurait pas su être hypocrite à ce point. Et les petites mines agaçantes de Claire, et ses cheveux dénoués, et



son épaule blonde qui se mouvait, toute nue, hors des couvertures, mettaient du désordre dans les discours du pauvre prêcheur. Pourquoi, aussi, le vice est-il souvent si joli? Félix, cependant, ne tomba point dans ce piège; sans doute les exhortations de sa mère le soutinrent, lui servirent de bouclier. Claire eut en vain l'impudeur de sauter à bas de son lit et de venir s'asseoir sur les genoux de son amant, il ne sourcilla pas plus que s'il avait été blasé par les ans et la satiété. Qu'il souffrit de se contenir, de trouver Claire si belle, et de ne pas répondre à ses folies, cela est certain. Mais sans la souffrance il n'eût point été vertueux; l'action morale ne consiste-t-elle pas le plus souvent à résister à ce qui nous plaît?

Il aurait dû être satisfait en sortant de chez Claire, montrer aux passants un rayonnant visage. Cependant, il paraissait bouder, et il marchait par les rues la tête basse, presque honteux, comme un homme qui a fait une bêtise. Peut-être se reprochait-il, qui sait? de n'avoir pas donné à Claire un congé définitif.

Ménard n'était pas à Bruxelles. Ne voulant pas ce jour-là *travailler* avec M. de Damme, qui sait pourquoi encore? il fit seller un cheval, et, malgré le froid, passa à galoper une partie de la journée à la campagne. Il s'ennuya beaucoup, et tourmenta sa monture.

Le soir, par habitude sans doute, il retourna chez Claire. Elle était au théâtre : il alla la voir

jouer. L'ingénue, qui l'aperçut aux stalles, lui fit un gracieux petit signe et le plus charmant sourire; il y répondit en lorgnant aux loges.

Quand le spectacle fut fini, cependant, il attendit Claire à la sortie du théâtre, et, silencieusement, lui offrit le bras. C'était la première fois qu'il prenait ces airs de protecteur.

— Tu es bien gentil, lui dit-elle, et je t'aime plus tous les jours. Quand je songe que tu peux me quitter à ton loisir, je pleure comme une Madeleine. Ai-je bien joué ce soir?

— Oui, dit Félix.

— C'est parce que tu étais là.

— Allons souper, reprit Félix; j'ai faim, et sans doute toi aussi.

— Joliment! fit-elle en se serrant contre lui. Par les froids, il n'y a rien de tel pour se réchauffer qu'un verre de champagne.

— Et d'amour, ajouta Félix, comme malgré lui, tout en souriant mélancoliquement et se maltraitant sans retenue.

En reconduisant Claire après ce souper, où ils avaient beaucoup ri, il se disait : — Je ne pourrais cependant jamais agir avec Victoire de Damme, si elle était ma femme, comme je fais avec Claire. Il ne faut pas non plus que plus tard je regrette *de n'avoir point vécu*. Ma pauvre mère ne connaît rien à cette logique de la vie : être jeune à son printemps, quand la sève monte à flots, être calme et sage dans l'âge mûr, être respectable dans sa vieillesse. Le froid libertin

de cinquante ans est ignoble; rien n'est affreux comme un homme à tête grise jouant l'amoureux affamé...

Il passa la nuit chez Claire, parce qu'il neigeait. — Par un temps pareil, on ne mettrait peut-être pas un créancier à la porte, dit Claire. Je peux bien donner l'hospitalité à mon seigneur et maître.

— L'hospitalité est une vertu, répondit Félix. Je veux donc que tu aies l'occasion d'être une fois en ta vie passible de canonisation.

Cependant, deux jours plus tard, quand il revit M. de Damme, il était tout reconforté, tout guilleret; il avait la conscience tranquille; et il entra chez le comte avec un air sûr de lui-même, tempéré par la belle expression de mansuétude que la jeunesse et le contentement étendaient sur sa physionomie.

Dans l'espace de huit jours, il revit plusieurs fois Victoire. Elle ne fuyait point à son approche; elle semblait au contraire le défier, avec une confiance dans sa force qui eût intimidé tout autre amoureux que Félix. Mais la lutte qu'elle soutenait l'affaiblissait peu à peu. Pour se défendre, elle appelait à son aide l'ironie et la dureté; il y avait des heures pendant lesquelles elle se montrait tour à tour froide et agitée, amère et sensible. Félix frappait sans relâche, avec une rare énergie, se servant toujours des mêmes armes amollissantes, la grâce et la sincérité de son amour. Enfin, brisée, vaincue, elle avoua sa

défaite; elle dit : — Eh bien, oui, je vous aime, — comme si elle souffrait mille morts; puis elle s'enfuit, en criant : — Ah! misérable!

Ce jour-là, Félix donna des craintes sérieuses à sa mère. Elle le vit tantôt morne, la tête baissée, tantôt transporté, exalté, riant sans raison. Elle s'approchait de lui et lui parlait doucement; mais il partait, effarouché. Il lui semblait peut-être qu'on voulait chasser, en le touchant, les fantômes qui le faisaient délirer. Enfin, il monta à sa chambre, pleura et se calma. Quand il descendit, il prit sa mère dans ses bras et lui dit à l'oreille, bien qu'ils fussent seuls : — Elle m'aime! — Et il la serra à l'étouffer. — Tu as mon secret, ajouta-t-il en sortant; garde-le; il ne faut pas profaner de pareilles amours.

Le même soir, avec Claire, il fut charmant; jamais il n'eut tant d'esprit; il fit un riche cadeau à sa maîtresse. Il aurait voulu que tout le monde fût heureux; son cœur débordait de générosité, et il lui paraissait que ses bras étaient assez grands pour embrasser l'humanité tout entière. Il agit comme un enfant. L'appartement de l'actrice était rue de l'Écuyer, non loin des galeries Saint-Hubert; c'était vers sept heures, au moment où l'on se rend aux théâtres. Il ouvrit les fenêtres et jeta de l'or à poignées sur les passants stupéfaits. Et il eut un plaisir extraordinaire à voir des jeunes gens bien vêtus se ruer sur les pièces étincelantes qui roulaient sur les trottoirs avec des bruits à faire tressaillir un avare mort. Pen-

dant toute la soirée, on parla de cet acte de folie. Le lendemain, les journaux le publièrent, de sorte que M<sup>me</sup> Dutrieux, quoiqu'on n'eût point nommé Félix, sut qu'il n'avait pas quitté Claire. Elle s'attrista, soupira et se tut. En bonne sagesse, pouvait-elle faire mieux?

A partir de ce jour, il alla plus souvent chez M. de Damme, qui continua de le recevoir très-affectueusement. Quand le comte n'était pas à l'hôtel, Félix entrait également, passait dans la bibliothèque, où d'ordinaire ils causaient ensemble, et lisait distraitemment, ou, debout contre une croisée, rêvait. Mais à chaque instant il sortait de la bibliothèque, au risque d'être indélicat, et se promenait par les salons, comme s'il s'ennuyait d'attendre.

C'est ainsi qu'il rencontrait Victoire, qu'il vit moins après son aveu, et qui recommença de lutter. Souvent elle le quittait brusquement, en lui jetant une parole sèche, dure, provoquante. Quelquefois, tout à coup adoucie, elle laissait Félix parler, l'écoutait en silence et comme ravie, pleurait, disait un mot indifférent avec une tendresse profonde, et quittait son ami radieux, après lui avoir laissé baiser sa main. Elle paraissait d'ordinaire en proie à des angoisses, à des terreurs auxquelles elle pouvait à peine résister.

Une des plus grandes jouissances qu'éprouva Félix pendant ces jours de combats incessants, fut celle que lui donna la jalousie de Victoire.

C'était à un bal chez un banquier, qui tenait à la bourgeoisie et au commerce par sa profession, à la noblesse par sa particule; il se nommait de Borheim. Ce banquier de M. Dutrieux et de M. de Damme avait parmi ses invités un entrepreneur nommé Milet, riche d'un million, architecte du château Dutrieux, et chez qui Félix avait été reçu familièrement dans les premiers mois de son retour à Bruxelles. M. Milet était resté veuf avec trois filles. Des trois, une était belle, la seconde; l'aînée était maigre au physique, sèche au moral; la cadette, blonde niaise de seize ans, souriait d'un perpétuel sourire plus agaçant que la scie grinçant dans le marbre.

Amandine Milet, à dix-neuf ans, avait la réputation d'être une des plus belles femmes de Bruxelles. Et, en effet, le soir du bal de M. de Borheim, Félix dut s'avouer, en la comparant à Victoire sans trop savoir pourquoi, que, pour la généralité des hommes, M<sup>lle</sup> Milet devait paraître plus belle que M<sup>lle</sup> de Damme. Elle était assez grande; ses formes rappelèrent à Félix la Vénus de Milo, dont il avait vu et admiré une bonne réduction à l'atelier de Ménard. Les bras nus jusqu'aux épaules, et décolletée, sa peau d'un rose éclatant éblouissait, fascinait. De beaux yeux bleus, limpides, une bouche spirituelle, d'un rouge vif, un nez mignon qui pouvait se passer de noblesse, des cheveux bruns tordus avec grâce et simplicité, sans perles, sans fleurs, faisaient le triomphe de cette jeune fille bien

vivante, dont l'allure n'était ni hautaine ni prétentieuse, preuve de grand bon sens.

— Les Turcs sont des gens heureux ! pensa Félix, au moment où elle passait devant lui dans le tourbillon des valseurs.

Victoire, qu'il attendait, n'était point arrivée. Il alla demander un engagement à Amandine Millet, qui, pour l'inscrire sur son carnet, dut fort impoliment y biffer le nom d'un de ses danseurs. — J'arrangerai cela à l'aide d'une amie, ajouta-t-elle familièrement et avec une gaieté franche.

Il dansait avec Amandine lorsque Victoire entra, tard, au bras de son père, accompagnée d'une vieille cousine et de son fils, le secrétaire d'ambassade. Elle vint s'asseoir non loin de lui, et pendant tout le temps que dura la contredanse, ne cessa d'examiner Félix d'un regard sombre. Au moment où il se tourna de son côté, il l'aperçut, lui fit un salut radieux auquel elle ne répondit point, et par un vif mouvement revint à Amandine, la prit à la taille et continua de danser avec le même entrain ; tandis que Victoire, toute pâle, et la poitrine agitée, froissait dans ses deux mains son éventail en plumes, comme elle eût fait d'un chiffon de papier.

Aussitôt que Félix fut libre, il accourut, avec un trop grand empressement, demander à Victoire une valse, ou une contredanse. Froidement, presque sans le regarder, et avec un fier mouvement de tête, elle répondit qu'elle ne danserait pas. La vieille cousine s'interposa, disant : —

Mais, chère enfant, tu as promis à Jules (le cousin).

— Je danserai donc une seule fois, reprit Victoire en arrêtant son regard clair sur les yeux attristés de Félix.

Froissé, il allait s'incliner et partir, quand plusieurs jeunes gens vinrent importuner Victoire avec une sorte de grâce persistante, et la forcer à sortir de sa neutralité. Elle prit alors un parti violent ; elle devint tout à coup très-aimable, se leva empressée, après avoir encore accepté d'autres engagements que celui de Félix, et partit au bras de son cousin. Félix la regarda s'éloigner, en se disant :

— Si c'est de l'orgueil, je serai aussi fier qu'elle ; mais si c'est de la jalousie, que je vais être heureux !

Afin d'attendre patiemment qu'elle fût libre, il dansa. Quand il vint offrir son bras à Victoire, elle se leva ; et, lorsqu'elle put lui parler sans crainte d'être entendue, elle lui dit :

— Vous êtes bien audacieux !

— Que me reprochez-vous ? demanda-t-il. Est-ce de vous aimer trop ?

— C'est de m'aimer, d'abord, et ensuite de m'aimer mal.

— Je vous en prie, Victoire, faites que je vous comprenne : j'ai hâte de vous voir telle que vous devriez être toujours ; votre physionomie me tourmente et m'empêche d'être bien tout à vous. Parlez.



Elle ne répondit rien, et tint ses yeux noirs baissés vers la terre; ses lèvres tremblaient. Enfin, elle dit d'une voix tranquille :

— Trouvez-vous que M<sup>lle</sup> Milet soit vraiment belle?

— Oui, dit naïvement Félix.

— Distinguée? reprit-elle avec un mouvement des lèvres que Félix ne remarqua point.

— Plutôt affable et sympathique, dit-il encore; cependant, il me semble qu'elle serait partout à sa place?

— Enfin, continua-t-elle avec une colère mal contenue, sauriez-vous l'aimer?

— Je n'en sais rien, Victoire, puisque je vous aime et vous aimerai uniquement. Quelle inquisition! Serait-ce un mouvement de jalousie? Avouez cela, vous qui osez tout, tant vous êtes grande et sûre de tout faire noblement.

— Vous dansiez avec elle quand je suis arrivée.

— En vous attendant, le temps était si long! Et puis, ne faut-il pas être poli? Allez-vous me reprocher d'avoir une des qualités les plus nécessaires dans le monde tout de convenances où nous vivons tous deux? C'est M<sup>lle</sup> Milet que j'ai fait danser, et non la belle Amandine.

— Pourquoi pas, alors, la laide Ursule ou la disgracieuse Anna, ses sœurs?

— Oh! je ne suis pas un saint, reprit Félix en riant cette fois. Je veux bien remplir mes devoirs d'homme du monde, mais à la condition de pou-

voir, à mon gré, les rendre au moins possibles.

— Eh bien, dit alors Victoire, je ne croirai à votre indifférence que si vous faites danser les deux sœurs d'Amandine.

— Que je vous aime ainsi, jalouse comme un enfant ! dit-il radieux. Punissez-moi maintenant de vous avoir déplu, sans être coupable cependant ; mais me récompenserez-vous quand je vous aurai obéi ?

— Cher ! dit-elle en lui serrant le bras contre sa poitrine. Tout est fini ; et je *te* défends de danser encore...

Comment Félix put se contenir, ne pas commettre quelque extravagance, après ce *te* si inattendu, c'est ce qu'il ne sut jamais lui-même. Pendant toute la nuit, il fut dans un tel état d'exaltation qu'on eût pu croire qu'il était ivre. Il n'avait guère été plus heureux le jour où Victoire lui avait dit qu'elle l'aimait. Tous ces petits événements sont des espèces de catastrophes pour les cœurs bien épris. Et certes une révolution eût moins profondément agité Félix que ce mot d'une syllabe, si bref et d'apparence si dure, qui contenait un monde de félicités.

Cependant, lorsqu'il revit Victoire, deux ou trois jours après ce bal, elle paraissait avoir oublié tout, pour ne se ressouvenir que d'une chose : l'impossibilité qui la séparait de lui. Pendant quinze jours, elle fut si rigoureusement réservée, si sereine, si sûre d'elle, qu'elle désespéra Félix au point qu'il en oublia Claire.

— Il faut, se dit-il alors, que cela finisse. M<sup>me</sup> la douairière de Damme est l'esprit où Victoire va tous les jours puiser de nouvelles forces. C'est donc à elle que je dois m'adresser, puisque c'est elle qui a la clef de mon avenir. Je sens bien que M. de Damme n'est ici le maître qu'en second.

Cette résolution prise, il voulut agir tout de suite, et agit le jour même. Il envoya la femme de chambre de Victoire demander à M<sup>me</sup> la douairière de Damme un moment d'entretien. Et, comme la messagère tardait à revenir, il pénétra audacieusement à sa suite dans l'appartement secret, qui ne s'était plus ouvert pour personne depuis bien longtemps.

Il fut bientôt dans la pièce où se trouvait l'aïeule de Victoire, et dont les deux fenêtres donnaient sur le jardin. Entre ces deux fenêtres, en face de la porte, il y avait un immense fauteuil gothique, où deux personnes pouvaient s'asseoir sans se gêner. C'est là que la comtesse était assise; Victoire était debout à côté d'elle. La femme de chambre sortait au moment où Félix entra. En le voyant, Victoire s'était dressée de toute sa hauteur; stupéfaite, elle ne dit pas un mot, elle ne fit pas un geste pour marquer cet étonnement.

Félix s'était arrêté au milieu de la pièce, qui était la chambre à coucher de la comtesse; les deux lits, — car Victoire dormait près de sa grand'mère, — étaient de chaque côté de la porte, dans des alcôves. A gauche se trouvait la

haute cheminée, sous laquelle on pouvait se placer debout et où brûlait une grosse bûche sur des chenets en cuivre très-artistiques. A droite, deux petits bahuts d'une forme ravissante se faisaient pendants; et entre eux, haute comme une petite tour en chêne sculpté, une caisse renfermant une grosse horloge, dont le tic-tac monotone allait bien à cette chambre muette, si bien close, où on ne laissait pénétrer qu'un jour doux et voilé.

Félix ne vit rien de ce qui l'entourait. Du moment où il fut entré dans la chambre de la comtesse, la comtesse seule attira son attention et la captiva. Et l'impression qu'elle produisit sur lui fut si grande que le sujet de sa visite « inconvenante » lui échappa pour le moment.

Assise dans son large fauteuil, l'aïeule se tenait droite. Sa tête seule penchait un peu. Elle était vêtue toute de noir. Sa taille paraissait majestueuse, très-imposante. Ses deux mains reposaient sur les bras du fauteuil, auxquels elles semblaient adhérer. Son visage, long, maigre, jaune, avait l'aspect et, sans doute, la consistance du vieux cuir. Au fond de ses orbites, tout au fond, sous de larges lunettes, remuaient deux petites lueurs mourantes. On aurait pu, sans être bien savant, dessiner l'ostéologie de son crâne comme s'il avait été disséqué. Cette figure solennelle dans son immobilité donna froid à Félix. Au milieu du silence qui suivit son entrée, on entendit ces quelques mots, dits avec

effort, très-lentement, et d'une voix étrange :

— Qui donc est là ?

Félix eut instantanément une réminiscence classique :

— C'est une sibylle, pensa-t-il ; gare à l'oracle ! Il s'approcha, très-ému, courbant la tête devant l'aïeule et ne sachant que dire.

— Qui êtes-vous ? reprit-elle. Que voulez-vous ?

L'émotion de Félix devint à ce moment si violente qu'il sentit sa tête s'égarer. Il s'approcha encore, mit un genou en terre et parla longtemps avec ardeur. Victoire, affaissée, paraissait évanouie, inanimée. Il ne s'en préoccupa plus. C'était à cette grande ombre, sur la tête de qui pesaient les ans de presque tout un siècle, qu'il devait expliquer sa présence, ouvrir son cœur. Pour lui, elle était le gardien d'un trésor ; elle devait tenir dans quelque meuble délabré la clef de la destinée de Victoire. Si ce n'était cela, pourquoi aurait-elle vécu ? Elle écoutait, toujours immobile, la vivante statue, et Félix continuait toujours de parler, se figurant sans doute attendrir plus facilement la comtesse en disant bien comment il aimait Victoire.

Quand il se tut, elle posa sa petite main sèche et tremblante sur la tête de Félix.

— Il est joli comme un amour ; il parle bien, dit-elle.

Elle raffermi ses lunettes, regarda encore Félix en silence, avec une évidente satisfaction.

Puis, se tournant vers Victoire, qui s'était à demi relevée et qui s'appuyait au grand fauteuil, elle dit, pendant que quelque chose comme un sourire illuminait sa physionomie terrible :

— C'est ton amoureux, petite ?

— Voyez comme elle est cruelle, madame, répondit Félix, après avoir attendu un mot de Victoire. Et pourtant elle m'aime, elle me l'a dit. Nous sommes jeunes tous deux ; je suis riche ; nous avons un avenir tout lumineux de bonheur.

— Tiens, Victoire, je te le donne, reprit la comtesse.

Elle voulut prendre la main de sa petite-fille, qui fit un mouvement comme pour se précipiter vers Félix ; mais elle se rejeta en arrière en se cachant le visage.

— Enfant, continua la comtesse, je ne te gronderai pas. Tu l'aimes ; c'est qu'il est digne de toi. Je te le donne. Mais dis-moi son nom.

Victoire ne répondit pas ; elle était prête à s'évanouir.

— Félix Dutrieux, dit le jeune homme d'une voix ferme.

— Baron, comte, marquis ? Quoi ? demanda l'aïeule.

— Rien, répondit Félix en se relevant, pendant que Victoire tombait à genoux à son tour, rien de tout cela, madame ; Félix Dutrieux, simplement.

L'aïeule alors se leva lentement, bien lente-

ment, en se soutenant aux bras de son fauteuil. Elle dominait Félix; peut-être n'était-elle pas aussi grande que lui, mais elle paraissait d'une taille extraordinaire pour une femme.

— Rien ! dit-elle.

Il s'inclina profondément. Le bras droit de la comtesse se leva vers la porte, qu'elle indiqua du doigt à Félix, sans plus parler. Ses yeux brillaient d'un éclat insupportable; on aurait dit que la vie s'y était tout à coup amassée pour s'éteindre dans une dernière lueur. Félix, impressionné, et faible comme dans un cauchemar, sentait ses jambes trembler sous lui. Mais il résistait.

— Victoire m'appartient, madame, dit-il. Mes droits sont aussi sacrés que ceux de son père.

Il s'arrêta en voyant le visage de l'aïeule se décomposer, devenir plus terrible, se contracter comme sous l'effet d'un poison. Elle voulut parler; ses lèvres fines et rentrées remuèrent; un souffle guttural et comme étranglé en sortit. Elle fit plusieurs gestes désordonnés et enfin retomba assise, les yeux fermés. Victoire se précipita sur elle en criant à Félix :

— Allez-vous-en, — va-t'en, malheureux ! Tu l'as tuée !...

Félix, foudroyé, restait en place.

— De l'air ! s'écria Victoire.

Il ouvrit une fenêtre avec fracas. Puis, comprenant enfin qu'il fallait des secours, il s'élança dehors. Il rencontra deux domestiques et les envoya à Victoire en disant : « M<sup>me</sup> la comtesse

vient d'avoir une faiblesse; allez aider Mademoiselle. Je cours chercher un médecin. » Il sortit rapidement de l'hôtel. Dans la rue il se dit :—Quelle frayeur! peut-être la douairière de Damme est-elle dans le meilleur état du monde. Certes, ce n'était pas là sa pensée, car son front était couvert de sueur froide, et une pâleur livide s'étendait sur son visage. Il descendait la Montagne de la Cour, tout bouleversé, marchant à larges enjambées, l'œil hagard. — Mais, se dit-il, où diable vais-je? Il s'arrêta. Comme il était nu-tête, on l'examina et on s'approcha de lui.

— Ah! dit-il tout à coup, un médecin, où trouverai-je un médecin? — Venez avec moi, dit quelqu'un, je vous conduirai, monsieur. En effet, deux minutes plus tard, ils sonnaient à une porte; le médecin était chez lui. Félix entra.

— Qu'y a-t-il, monsieur? demanda le docteur.

— M<sup>me</sup> la douairière de Damme est au plus mal; accompagnez-moi, monsieur, répondit Félix. En disant cela il tomba sur une chaise, comme épuisé.

— Mais vous-même ne paraissez pas trop bien portant, reprit le docteur. Je vais vous donner un cordial fortifiant. Attendez...

— Non, non, dit Félix en se levant, je n'ai rien: venez, monsieur. L'émotion, qui d'abord avait monté du cœur dans la tête, est maintenant dans les jambes.

Ils sortirent et arrivèrent bientôt à l'hôtel de Damme. La grande porte était restée ouverte et



ils se trouvèrent dans les salons qui précédaient l'appartement de la douairière, sans avoir rencontré un domestique. Félix tenait le docteur par la main et l'entraînait. Au moment où ils allaient ouvrir la porte de communication entre les salons et la tourelle, ils entendirent un grand cri.

— Nous arrivons trop tard, dit Félix, qui chancela en s'appuyant à la muraille.

Le docteur lâcha sa main et entra seul. Le bruit des voix le guida, et il arriva facilement dans la chambre à coucher. On avait porté le fauteuil de la comtesse près d'une fenêtre ouverte, sans doute pour qu'elle respirât mieux.

Elle y était assise, toujours droite, ou plutôt roide. Victoire était à genoux devant elle et, la tête cachée dans les plis de sa robe noire, y étouffait ses gémissements. Deux domestiques et une femme de chambre, épouvantés, se tenaient debout à ses côtés, muets. La douairière, les yeux fermés, les sourcils contractés, la bouche ouverte, avait conservé un air terrible. Son masque, bien éclairé, aurait impressionné le médecin le plus endurci, le plus habitué à ces sortes de spectacles. Celui que Félix avait amené était jeune ; il fut frappé par cette grandeur immobilisée et ce caractère sauvage et contempla pendant quelques secondes, comme malgré lui, ce débris imposant. Puis il s'approcha et examina la comtesse.

— Elle est bien morte, dit-il à demi-voix.

Cette parole solennelle eut pour effet d'attendrir les domestiques, qui se mirent à pleurer, pendant que Victoire se relevait, et, s'adressant au docteur, lui disait avec une tranquillité que démentait le bouleversement de sa physionomie :

— Vous êtes médecin, monsieur ?

— Oui, mademoiselle.

— Et vous affirmez que mon aïeule a cessé d'exister ?

— J'ai cette douleur, oui, mademoiselle.

Elle ne répondit pas et se tourna vers la comtesse, comme si elle allait la questionner.

— Elle ne parlera plus, jamais plus ! dit-elle. O mon Dieu !

Elle joignit ses mains sur son visage et comprima ses sanglots.

— Allez, reprit-elle alors en s'adressant aux domestiques, cherchez mon père et le ramenez ; dites-lui que ma pauvre grand'mère est malade ; je le trouverai au grand salon, où je vais me rendre. Ils sortirent tous, et le docteur les suivit, non sans avoir admiré d'un dernier regard cette belle jeune fille éplorée, si digne dans sa douleur, et cette aïeule presque centenaire, qui lui apparaissait comme un personnage des siècles passés, oublié par la grande faucheuse dans ses moissons quotidiennes.

— Y avait-il longtemps que M<sup>me</sup> la comtesse était malade ? demanda le docteur à un des domestiques.

— Nous n'en savions rien : M<sup>me</sup> la comtesse a

déjeuné ce matin comme d'habitude, répondit-on.

— A cet âge-là, on ne meurt plus que de vieillesse, ajouta le docteur en sortant.

Félix s'était sauvé en entendant gémir les domestiques. Il se disait : — Je l'ai tuée ! Je suis un meurtrier ! Machinalement, il reprit les boulevards et rentra machinalement chez lui, toujours nu-tête. M. et M<sup>me</sup> Dutrieux causaient dans la salle à manger, en attendant l'heure du diner. Aussitôt qu'elle aperçut Félix, M<sup>me</sup> Dutrieux courut à lui.

— Qu'est-il arrivé ? dit-elle. Que tu es pâle, mon Félix !

— Oh ! un grand malheur ! répondit-il en tombant assis sur une chaise. Je viens de tuer M<sup>me</sup> la douairière de Damme.

M. Dutrieux était revenu de son excursion dans le Hainaut depuis quelques jours seulement. Il avait fait connaître à sa femme les résultats de cette absence assez longue : il avait réussi à placer les fonds de M. de Damme d'une manière très-avantageuse. Ce résultat les préoccupait moins que les suites qu'il pouvait avoir. M<sup>me</sup> Dutrieux avait succinctement conté ce qu'elle savait des amours de Félix et de Victoire, et M. Dutrieux s'était écrié : — J'en étais sûr, là encore j'aurai réussi !

Alors seulement il avoua à M<sup>me</sup> Dutrieux que c'était sur sa demande que M. de Damme avait reçu Félix familièrement et avait essayé de l'initier aux questions sociales.

— Ainsi, ajouta l'industriel, Félix est entré chez lui ; il y a été admis sur un pied familier ;

n'était-ce pas une bonne combinaison? M<sup>lle</sup> Victoire a refusé d'épouser M. de Postel, je le tiens du comte. En présence de son père, elle a offert au duc son amitié très-loyale : c'est le mot dont elle s'est servie. Pourquoi refuser d'être duchesse de Postel? Elle aimait déjà Félix. Eh bien, Félix est le gendre qu'il faut à M. de Damme. Il n'est pas titré; qu'est-ce que cela fait? M. de Damme n'a pas de préjugés. Il dine chez nous; nous dinons chez lui; nous sommes liés, de véritables amis, positivement.

M<sup>me</sup> Dutrieux combattait ces opinions légères et craignait plus de roideur chez le comte de Damme que sa conduite ne semblait en faire supposer. Tel était encore le sujet de leur entretien à l'entrée de Félix.

Après quelques secondes de consternation, la mère se précipita sur son fils. — Qu'as-tu dit, malheureux enfant? s'écria-t-elle.

— Oui, reprit Félix, j'ai causé sa mort. Devant moi, elle est tombée assise, les yeux fermés, terrible comme une malédiction. C'est un meurtre moral; je n'ai point à craindre la justice; mais ce n'en est pas moins un meurtre, ajouta-t-il avec effort.

— Félix! Félix! cria encore M<sup>me</sup> Dutrieux, éveille-toi! Tu rêves, et tu me fais peur!

Elle était à ses genoux, haletante et regardant Félix, dont les traits égarés l'épouvantaient. M. Dutrieux, debout à quelques pas d'eux, paraissait pétrifié. La présence, le contact des mains

tremblantes, l'angoisse qu'exprimait la voix de sa mère, attendrirent Félix. Il pleura et ses larmes dégagèrent son cerveau, qu'étreignait une idée fixe, cet avant-coureur de la folie. Puis, il raconta, dans un désordre qu'augmentèrent encore les interruptions de M. et M<sup>me</sup> Dutrieux, ce qui venait de se passer à l'hôtel du comte de Damme, — la froideur de Victoire, l'ardeur irréfléchie qu'il avait mise à poursuivre son but, la courte conversation avec la comtesse, et enfin la catastrophe qui s'en était suivie.

Quand il se tut, M<sup>me</sup> Dutrieux se tourna vers son mari.

— Vous attendiez-vous à ces complications ? dit-elle.

M. Dutrieux ne répondit rien ; il était comme anéanti. Tandis qu'il cherchait à coordonner toutes les pensées qui se heurtaient dans son esprit avec une violence vertigineuse, M<sup>me</sup> Dutrieux essayait de ramener la tranquillité dans l'âme de Félix.

— Tu t'es effrayé, et cela se comprend, lui disait-elle. On n'assiste pas à une pareille mort sans en être frappé. Mais y assister, ce n'est point l'avoir causée, Félix. Rappelle-toi ce que nous a dit M<sup>lle</sup> de Damme elle-même ; en réalité, la douairière de Damme appartenait déjà à la mort. Elle s'arrêtait lentement de vivre ; elle était comme une machine qui marche encore parce que l'impulsion est donnée, mais qui n'a plus de moteur. En passant, innocemment, tu l'as tou-

chée, et le mouvement a cessé. Tu n'es aucunement coupable de sa mort.

— Oh ! je l'ai hâtée, répondit-il. Tes subtilités, chère mère, n'ont d'autre logique que celle de l'amour, qui n'en a point. Jamais Victoire ne me pardonnera : c'est un obstacle de plus entre elle et moi.

Ainsi, le même événement apportait un grand trouble à l'hôtel de Damme et au château Dutrieux. Pendant que Victoire pleurait son aïeule et que M. de Damme s'apprêtait à rendre les derniers devoirs à sa mère, Félix s'accusait, mêlant naïvement à son premier remords le regret de se sentir plus que jamais séparé de la femme qu'il aimait. — *Quoi qu'elle fasse pourtant, se disait-il, il existera toujours entre nous un mystérieux lien, un secret plein d'horreur qui l'empêchera de m'oublier jamais.* Puis il pensait : — Il faudra que j'assiste à l'enterrement de l'aïeule. Quelle contenance aurai-je ? Heureusement Victoire ne sera pas là ! Et qui sait si elle n'aura pas tout dit à son père ? Mais non, ajoutait-il, il faudrait dire tant de choses, et jamais elle n'avouera qu'elle m'a aimé, la hautaine comtesse !

Quelques jours s'écoulèrent. La douairière avait été enterrée avec beaucoup de pompe. Plus de cent voitures armoriées, la plupart vides, avaient suivi son cercueil. Ainsi on honore les morts en les faisant escorter jusqu'au lieu du repos par des cochers galonnés, des chevaux et des voitures.

Félix était très-abattu. Il ne sortait point, et il errait dans la maison pareil à un homme qui se demanderait depuis longtemps : — A quoi bon vivre ? M. Dutrieux aurait bien essayé de le reconforter ; il avait grande envie de le consoler. Mais il ne trouvait pas le mot convenable, la phrase qui devait aller au cœur de son fils. Il lui aurait dit volontiers : — J'ai trois millions, et tu as le spleen ! Voyant que M<sup>me</sup> Dutrieux elle-même semblait vouloir laisser au temps le soin de guérir Félix, l'ex-industriel se taisait. Cependant, il ne pouvait se résoudre à abandonner son plan, celui qui était son œuvre personnelle. — Je ne me pardonnerais jamais, se dit-il, si plus tard le comte m'avouait qu'il eût accepté Félix pour son gendre. Un jour que Félix était sorti, M. Dutrieux dit à sa femme :

— Il serait nécessaire, cependant, que je fisse une visite au comte de Damme. Il est triste, et une bonne nouvelle lui fera plaisir.

— Croyez-vous, mon ami, que ce soit bien le moment de parler actions industrielles, rentes, pour cent, etc., à un homme qui vient de perdre sa mère ? Il faudrait peut-être, avant tout, savoir dans quelles dispositions se trouve le comte...

— Je pourrais lui écrire..., dit M. Dutrieux.

— Oui, une lettre de condoléance, reprit M<sup>me</sup> Dutrieux, et en même temps, en deux mots, dire que votre voyage a eu de bons résultats, et que vous êtes à ses ordres.

— C'est cela ; je vais écrire.



— Avez-vous le temps, mon ami?

— Mais j'aurais dû voir Milet, de qui je viens de recevoir un billet. Je ne sais ce qu'il me veut : je dois être chez lui à onze heures, il est le quart avant.

— Si vous vouliez, Dutrieux, j'écrirais la lettre pendant que vous serez sorti : vous n'auriez plus qu'à la signer à votre retour.

— Merci, Ursule ; j'accepte. Quelques mots, vous savez : pas de phrases, je ne les aime pas.

Le lendemain matin, M. Dutrieux reçut la réponse du comte de Damme, qui écrivait :

« — Venez ; il est de mon devoir de vous recevoir ; je suis trop votre obligé pour être jamais invisible pour vous. »

Dans l'après-dîner, M. Dutrieux se rendit à l'hôtel de Damme. L'hôtel était profondément, solennellement triste. Tous les domestiques, habillés de noir, marchaient sans bruit. Les épais rideaux étaient fermés partout. Les volets des croisées donnant sur la rue étaient clos. Dans ce lieu presque lugubre, au milieu de ce silence imposant, le comte parut à M. Dutrieux plus majestueux que jamais ; l'industriel sentit le besoin de mettre à son esprit une housse toute neuve et très-empesée. Quelques phrases furent échangées sur la douairière de Damme.

— Cette mort subite est une vraie cruauté, dit M. Dutrieux.

— Je m'y attendais, répondit le comte. Ma mère ne tenait plus à la vie pour ainsi dire que par ha-

bitude. L'esprit s'absentait souvent. Elle restait parfois pendant quatre heures assise dans son fauteuil, sans remuer; on ne la voyait plus respirer; et si, effrayé d'une pareille immobilité, j'approchais d'elle et la touchais en lui parlant, elle ne levait la tête qu'avec une lenteur automatique; elle me regardait alors vaguement et me disait : — Pourquoi ne me laisses-tu pas en repos? ou bien : — Que me veux-tu? Je ne suis plus de ce monde. Malgré cette torpeur qui ressemblait tant à la mort, sa mort m'a saisi...

Peu après, M. Dutrieux remercia M. de Damme d'avoir reçu Félix avec tant de courtoisie, d'avoir causé avec lui de toutes ces *grandes choses* dont le comte avait le secret.

— Vous m'avez obligé; je vous oblige autant qu'il est en mon pouvoir, répondit le comte.

— Je ne voudrais pas que cet échange s'arrêtât là, reprit M. Dutrieux. Pour vous remercier, je vous apporte les meilleures nouvelles; vos fonds sont placés très-avantageusement, etc., etc.

— Je vous aurai tant d'obligations, dit alors M. de Damme, qu'il me sera bientôt impossible de n'être point ingrat.

— Oh! reprit M. Dutrieux, vous verrez que nous nous entendrons sur cela comme sur autre chose.

— Tant mieux! reprit le comte. Je voudrais pouvoir vous être aussi utile que vous l'avez été à moi. Qui sait si un jour nous ne nous rencontrerons pas dans une idée à exécuter, vous avec

votre fortune, moi avec l'influence que me donne ma position dans la noblesse du pays? Unis, nous serions forts, monsieur Dutrieux.

— C'est mon avis, monsieur le comte, répondit le millionnaire charmé.

— Nos opinions politiques ne sont pas loin de s'accorder, et peut-être qu'en nous aidant nous parviendrions à un but élevé.

— Nous pourrions faire un compromis, — une alliance, dit M. Dutrieux.

— Pourquoi non? reprit le comte; nous en parlerons. Nos influences réunies nous porteraient peut-être l'un à la Chambre, l'autre au Sénat.

— Oh! fit modestement M. Dutrieux, pour moi, je n'ai pas d'ambition. Mais mon fils, plus tard...

— Votre fils! Très-bien, mon cher monsieur Dutrieux. Il est intelligent, et je le pousserais volontiers s'il voulait m'écouter. Mais les jeunes gens ont des idées puisées dans les publications légères; le mot *révolution* les enivre. On lit trop Voltaire et Rousseau (1). La plume est devenue une pioche: elle sape et détruit aveuglément. Les temps sont tristes. Qui sait si votre fils aurait confiance en moi?

— J'ai des raisons pour croire que vous seriez son seul maître en politique, monsieur le comte.

(1) On ne les lit guère. La réflexion de M. de Damme prouve qu'il a de la rancune et qu'il n'oublie point la révolution française, rien de plus. Voltaire et Rousseau ont bien vieilli!

— Peut-on connaître ces raisons ?

— Oui et non : elles sont délicates. Le terrain sur lequel je marche est brûlant. Vous m'avez toujours marqué, à moi et à ma famille, une sympathie qui a pu — qui nous a peut-être...

— Expliquez-vous. Que craignez-vous donc?...

— Oui, si vous le vouliez, monsieur le comte, reprit M. Dutrieux avec effort, nous serions liés l'un à l'autre en toutes choses ; nous aurions une communauté d'idées que rien ne pourrait — jamais — troubler. Mon fils serait votre bras droit, remplacerait M. Hector, dont les talents — en diplomatie — trouveront toujours leur emploi à l'étranger...

— Eh bien, que faudrait-il faire ? Y a-t-il des conditions ? Je suis prêt à les entendre et je suis tout porté à y acquiescer.

— Monsieur le comte, Félix a vu M<sup>lle</sup> Victoire...

— Ah !

— Et il l'aime !

— Eh bien ? demanda froidement le comte, dont le visage sembla vouloir se pétrifier.

— Il deviendrait votre second fils avec une dot d'un million, ajouta anxieusement M. Dutrieux.

— C'est impossible, monsieur, dit le comte en se levant.

— Mon fils est jeune, bien élevé. Sa mère est une de Barne. Ma fortune est honorable, malgré son chiffre. A nous deux, nous serions une

puissance, et nos enfants seraient heureux.

— Mais, monsieur, vous comptez sans ma fille, qui ne peut aimer, qui n'aimera jamais votre fils.

— Félix ne demande que votre consentement, monsieur le comte.

— C'est un présomptueux et un fat, dit sèchement M. de Damme. Je vous estime fort, monsieur Dutrieux. Je vous ai reçu chez moi; j'ai diné chez vous. Mais nos rapports n'auraient pas dû vous faire espérer que nous arriverions à nous unir plus étroitement. Quelque chose nous sépare; il y a entre nous un espace que vous ne pouvez franchir et que je ne comblerais pas sans mentir à toute ma vie, à moi-même.

— Mais, monsieur le comte, si M<sup>lle</sup> Victoire aimait Félix ?

— C'est impossible, monsieur.

— Eh bien, vous vous trompez, monsieur de Damme; car cela est.

— Votre fils s'est fait illusion, reprit le comte avec plus de hauteur. Et d'ailleurs, Victoire se fût-elle méconnue à ce point, elle sait trop ce qu'elle doit à son nom pour l'oublier jusqu'à faire un aveu à M. Félix Dutrieux. Votre communication, monsieur, nous tient quittes l'un envers l'autre; vous me tendiez un piège en me priant de donner à votre fils quelques idées sur la vraie, sur la grande politique, celle qui a pour pivot le mot conservation. Je ne vous ferai pas de reproches inutiles, monsieur Dutrieux; mais

vous comprendrez que dorénavant il me sera impossible de recevoir encore votre fils. Tenez, cela me peine : je vous estimais ! je vous croyais plus sensé ; j'aurais juré que vous étiez un homme loyal, incapable d'aller au but par des chemins de traverse.

— Monsieur le comte, il n'y a pas une tache dans toute ma vie, interrompit l'ex-industriel en déchirant sa housse. M<sup>lle</sup> de Barne n'a pas cru se déshonorer en devenant ma femme. M<sup>lle</sup> de Damme aurait pu se nommer, sans crime, M<sup>me</sup> Dutrieux.

— Non, monsieur, elle ne l'aurait pu, répondit le comte. Terminons cet entretien, si vous le voulez bien. Il me serait pénible d'ajouter à mon refus des raisons qui le rendissent trop dur pour vous.

— Adieu donc, monsieur le comte, dit M. Dutrieux avec une fermeté chancelante. Si nos enfants sont malheureux, vous seul en serez cause.

Lorsque M. de Damme fut seul, il se dit : — Voilà à quoi l'on s'expose en se familiarisant avec des hommes que l'esprit du siècle a rendus ambitieux, et dont l'insupportable orgueil ne doute plus de rien. Parce qu'il est riche, ce M. Dutrieux se croit au-dessus de toutes les questions sociales. Mais, il y a cent ans, il aurait été mon intendant, et il m'aurait volé !

Ayant fait ces superbes réflexions, le comte sonna. — Priez mademoiselle de venir me parler, ici, dit-il au domestique qui se présenta. —

Vraiment, continua-t-il, je ne sais où pareille audace s'arrêterait. Ce jeune homme, qui osait lutter avec moi dans nos entretiens, espérait devenir mon fils ! Il dit que ma fille l'aime ! Quelle dérision ! Il a lu des romans qui l'ont corrompu ; mais Victoire est pure, et je suis convaincu qu'à la première parole insolente qui sera sortie des lèvres de M. Dutrieux fils, l'indignation de ma fille l'aura rendu muet.

Victoire entra. Toute vêtue de noir, pâlie par la douleur, elle était belle à enthousiasmer le plus froid des hommes. Elle avait l'air d'une jeune veuve que rien ne peut consoler. Mélangée de mélancolie, sa profonde tristesse prêtait un attrait de plus à sa physionomie, fière autrefois, aujourd'hui attendrie par les larmes. Elle vint à son père, qui la regarda avec autant d'admiration que de plaisir, et qui la baisa au front en lui disant : — Tant que tu me restes, j'ai de quoi me consoler. Elle s'assit sans répondre, soupira, baissa les yeux ; et bientôt des larmes coulèrent jusque sur ses mains, croisées sur ses genoux.

— Tu te feras du mal à pleurer ainsi, Victoire, dit le comte.

— Peut-être, répondit-elle ; que m'importe ! Je ne raisonne point, mon père. On dit que la douleur s'émousse, que les souvenirs s'effacent. Cela me paraît un blasphème. Tant que les heures et les jours seront liés entre eux comme les anneaux d'une chaîne que rien ne peut user, pourquoi cesserais-je de regretter mon aïeule ?

Et ne cessant point de la regretter, comment voulez-vous que je ne pleure plus ?

— Calme-toi, chère fille. C'est la loi ! Les uns partent, les autres arrivent. Rien n'est stable ; il faut que la roue tourne, que l'air se meuve, que la terre engendre, que l'homme vive et meure. Se résigner, c'est ce qu'il y a de plus sage.

— Oh ! je ne me résignerai jamais, dit-elle. Et si un jour je sens ma douleur s'affaiblir, je n'aurai plus confiance en moi, je ne me sentirai plus capable de sacrifices : je végéterai.

— Non, reprit le comte, nous ne sommes point ainsi faits, Victoire. Tout naît, vit et meurt. Et, dans le cœur de l'homme, les sentiments eux-mêmes ont un commencement et une fin. Tu t'essayes seulement à exister, et tu crois qu'une seule douleur va emplir ta vie au détriment des joies et des douleurs qui te sont réservées. Cependant tant de choses encore doivent te métamorphoser ! Tu es fille, tu seras femme ; tu es enfant, tu seras mère. Comment veux-tu que ton cœur puisse contenir, aussi vivants l'un que l'autre, le passé et le présent ? Et pourtant, le passé ne peut pas être et avoir été. Mais ces raisonnements sont inutiles ; le temps se chargera d'adoucir ta tristesse, qui est sainte, et que j'aime, chère fille, parce qu'elle me prouve ton attachement à ta famille.

— En aviez-vous jamais douté, mon père ?

— Je n'avais jamais songé à douter de toi, Victoire. Il me semble que tu ne saurais com-



mettre de faute assez grave pour que je doive te réprimander. Tu ne sais pas pourquoi je t'ai fait venir ici ?

— Non, mon père.

— Eh bien, tout à l'heure, là, à la place que tu occupes, on te demandait à moi pour un jeune homme riche, et qui t'aime.

— Ah ! le moment est choisi avec tact pour faire une pareille demande!...

— Et on m'assurait, continua le comte, que tu étais disposée à répondre affirmativement, à devenir la femme de M. Félix Dutrieux.

— Mon père ! dit Victoire en se levant.

— On te calomniait, je le sais, en assurant que tu l'aimes. Je n'en ai rien cru, reprit vivement M. de Damme en prenant les deux mains de sa fille dans les siennes. Mais je ressentirai une vraie jouissance à t'entendre me dire toi-même qu'on te calomniait. N'est-ce pas qu'à l'idée d'aimer M. Dutrieux, ton cœur se serait révolté ?

— Oui, mais malgré la révolte, mon père...

— Eh bien ?

— Je l'aimais !

— Ah ! malheureuse !

— Je l'aimais, — malgré moi, reprit-elle. Maintenant je le hais.

— Toi ! la fille du comte de Damme!...

— Oui, moi, la petite-fille de celle que je pleure, et à qui je devais de mépriser souverainement tout ce qui existait au-dessous de la sphère

sociale où nous vivons. Ni mes convictions, ni ma volonté n'ont pu empêcher mon cœur de battre pour cet étranger ; j'ai été lâche ! Mais mon père me pardonnera quand il saura que j'ai combattu et que j'ai vaincu ce misérable sentiment. Maintenant, je suis à vos ordres, mon père. Ce que vous exigerez, je le ferai : j'aurai, après avoir commis ma faute, le caractère qui eût dû me soutenir avant de la commettre.

— C'est bien : vous m'obéirez en tout ?

— Oui, mon père.

— Nous nous éloignerons de Bruxelles ; vous me suivrez ?

— Oui, mon père, sans douleur, avec la conviction d'accomplir un devoir. Ce ne sera pas une fuite, mais une dédaigneuse séparation.

Il se fit un silence. Le comte paraissait accablé. Qui sait quelles furent les réflexions de cet homme, qui avait sans doute cru jusqu'alors qu'un blason était une égide, un titre un bouclier capable de repousser toutes les tentatives des passions, toutes les attaques de l'amour sans devise et non couronné du cimier classique !

— Nous irons, dit-il enfin d'une voix fatiguée, passer l'hiver en Italie.

— Nous irons où vous voudrez, mon père.

— Bien. Faites donc vos apprêts ; nous partirons dans huit jours. Voilà, dit-il, où les folies, les extravagances du sentiment peuvent conduire une comtesse de Damme ! Vous allez fuir...

— Oh ! dit-elle, je suis assez forte pour rester, mon père...

— Non, reprit-il, ma confiance a subi le sort commun ; je n'en croirai plus que moi. Il est heureux que mon fils, qui a plus que vous, Victoire, la dignité des *hommes de race*, soit parti pour Londres. Il aurait voulu demander raison à ce hardi jeune homme qui m'a trompé, que vous avez aimé.

— Que je hais aujourd'hui, répondit-elle avec une ardeur qui n'allait point à cette haine impossible.

Le soir même, M. de Damme écrivit à M. Dutrieux pour terminer au plus vite les affaires d'intérêt, qui seules les mettaient encore en rapport. « Je pars pour l'Italie avec ma fille, ajoutait-il. La mort de ma mère nous a mis tous deux dans la nécessité de nous expatrier pour un temps illimité... » Pas un mot de la demande rejetée avec dédain, ni de l'assurance que M. Dutrieux avait donnée concernant l'amour de Victoire pour Félix.

— C'était bien un rêve ! Se dit l'ex-industriel. Comme toujours, ma femme avait raison. Quel malheur ! Avoir une comtesse pour belle-fille m'aurait rajeuni de dix ans.

Il communiqua la lettre du comte à M<sup>me</sup> Dutrieux.

— Il faut, dit-elle, que Félix n'ignore rien ; il est le plus intéressé à connaître la vérité. Peut-être cette lettre sera-t-elle une espèce de remède

violent; elle lui fera comprendre que tout espoir est perdu.

La douleur de Félix fut sombre, silencieuse. Pendant que sa mère essayait de le réconforter, de l'encourager à l'oubli, il se disait à lui-même : — Il est nécessaire que je la revoie. On s'est trop occupé de nous, de notre bonheur. C'est elle qui doit me dire, à moi seul, ce qu'elle a résolu. Dès ce moment, il parut très-calme; il causa de choses indifférentes.

— Mais, disait tout bas M. Dutrieux à sa femme, il n'est pas possible que ce garçon aime avec tant de fougue. Il est déjà comme s'il ne pensait plus à M<sup>lle</sup> de Damme.

— Je voudrais le voir plus agité, répondit-elle; une pareille tranquillité renferme peut-être bien des orages.

Comme il ne put supporter les témoignages d'affection dont il était entouré et qui l'irritaient autant que l'auraient fait peut-être des reproches, il sortit. D'ailleurs, il avait besoin d'espace. Il étouffait d'anxiété dans les salons de l'hôtel. Il sentait le besoin de mouvement qui, lui paraissait-il, devait rendre à son esprit la lucidité nécessaire pour rechercher les moyens de revoir Victoire. — Mais, se dit-il quand il fut dans la rue, qui sait dans quelles formes mon père aura parlé au comte de Damme? Pourquoi aussi laissé-je aux autres, même à ma mère, le soin de plaider ma cause? Non-seulement je dois revoir Victoire, mais je veux parler à son père. Il n'y

a rien à risquer : je ne puis que gagner à faire une pareille visite. Entre le désespoir et la mort, il y a encore place pour de nouvelles espérances.

Il alla, sans plus songer, sonner à l'hôtel de Damme. Le comte y était. — Annoncez-moi, dit Félix, en suivant le domestique.

— Monsieur, dit le comte en le voyant, je vous trouve bien audacieux. Après avoir abusé de ma bonté...

— En quoi, monsieur le comte? interrompit Félix avec une grande douceur.

— En adressant à ma fille des paroles qu'elle ne devait point entendre, en supposant que je pusse jamais couronner des vœux insensés.

— Rien ne nous sépare que votre volonté, répondit Félix, et je ne pouvais la connaître sans vous avoir questionné. J'ai suivi, monsieur le comte, l'impulsion de mon cœur. Je ne me suis pas demandé si la nature ou la société avait mis entre mademoiselle Victoire et moi un infranchissable espace. Vous avez dit à mon père qu'une alliance était impossible entre M. Dutrieux et M. le comte de Damme. Me permettrez-vous d'en demander la raison?

— Si vous ne voyez pas un abîme entre nous, je ne saurais vous ouvrir les yeux, répondit le comte avec une dignité sèche, et en se levant.

— Je vous en prie, monsieur le comte, reprit Félix, écoutez-moi. Vous n'avez à craindre ni des récriminations violentes, ni des prières honteuses.

Il y a quinze jours, vous me receviez avec autant d'affection que d'estime. Si j'ai aimé M<sup>lle</sup> de Damme, c'est peut-être de l'audace, mais ce n'est pas un crime. Votre hostilité d'aujourd'hui n'efface point le souvenir de votre courtoisie passée. Que vous dirai-je? Je sens bien dans ma conscience que ma cause est bonne; mais je ne saurais sans doute ni le démontrer ni vous convaincre. Accusez-moi; je me défendrai avec l'énergie que me donnera mon affection. En quoi suis-je indigne d'être aimé? Qu'ai-je fait qui me mette au-dessous de n'importe quel autre homme honorable? Je suis jeune. La fortune de mon père pourrait contenter les exigences les plus déraisonnables. Ce n'est pas tout cela, non! Ah! c'est ma naissance que vous me reprochez! Comme si on était responsable des milieux dans lesquels le hasard nous fait naître. — Vous ne me répondez pas, monsieur le comte! Une telle cruauté...

— Vous m'avez prié de vous écouter, et je vous écoute, répondit le comte sans s'émouvoir; je n'ai promis ni de vous donner raison, ni de me laisser convaincre, ni de combattre même vos arguments. J'ai répondu à votre père, monsieur; votre visite était inutile.

Il se leva de nouveau, et Félix l'imita, mais sans se déterminer à quitter cet homme froid, qui était, pensait-il, et tout seul maintenant, l'arbitre de son bonheur. Ils restèrent pendant quelques secondes muets, debout vis-à-vis l'un de l'autre.

— Ainsi, dit enfin Félix en pâlisant et rougissant tour à tour, vous ne me donnez aucun espoir, monsieur?

— Non, monsieur.

— Quoi qu'il arrive, — jamais M<sup>lle</sup> de Damme ne se nommera M<sup>me</sup> Dutricieux?

— Jamais!

— Eh bien, monsieur le comte, ajouta-t-il avec plus de fermeté, mais d'une voix toujours tremblante, je ne puis renoncer à mes projets, qui sont nés dans un cœur pur, et que je place bien au-dessus des préjugés qui séparent les hommes. Je croirai obéir en même temps aux plus nobles vœux qu'on puisse former et à ce qu'exige la conscience la plus sévère, en usant de tous les moyens que j'aurai en mon pouvoir pour attendrir votre fille et vous vaincre. C'est là non-seulement mon désir, mais mon devoir.

— Vous me menacez! dit le comte avec mépris.

— Je m'en garderais, monsieur le comte, reprit-il vivement. Ai-je l'air d'un homme qui déclare la guerre à un autre homme? Je suis sincère et je suis loyal.

— Vous êtes un enfant, et un enfant insensé, dit M. de Damme. Allez, monsieur, je réponds de ma fille comme de moi.

Félix quitta l'hôtel de Damme bien déterminé à agir. Il se sentit plus fort après avoir parlé au comte. — Il est noble, se dit-il, et il connaît l'histoire de sa famille, ses aïeux étaient déjà cé-

lèbres au xv<sup>e</sup> siècle. Qu'est-ce que cela me fait? Noble, — manant, ce sont des mots: il n'y a plus que des hommes. Est-il possible que des esprits sensés prennent encore au sérieux de pareilles vieilleries?

Ainsi, un peu de colère se mêlait à sa douleur. Il se faisait en lui deux mouvements bien distincts, un qui était tout passion, l'autre qui allait sans doute se manifester dans ses tentatives pour revoir Victoire de Damme. Pendant toute la journée du lendemain, et après avoir passé une nuit fatigante d'insomnie, durant laquelle il rumina les projets les plus violents, les plus inexécutables, il ne songea qu'à trouver un expédient pour entrer à l'hôtel de Damme. Par orgueil, il ne voulut demander conseil à personne. — Je ne suis pas un enfant, se dit-il; je dois trouver en moi-même les ressources dont j'ai besoin. Il n'inventa rien de mieux que d'aller sonner à la porte de l'hôtel; on lui répondit que ni M. le comte ni M<sup>lle</sup> Victoire n'étaient visibles. Et, comme il insistait, le domestique ajouta qu'il était consigné, qu'on avait expressément défendu de le laisser pénétrer dans l'hôtel. Félix vit bien, à la physionomie du valet, que la domesticité avait causé; il fut sur le point d'user de violence, de battre l'insolent qui, sans doute, osait tirer des conséquences des ordres qu'on lui avait donnés. Mais déjà on avait fermé la porte de l'hôtel.

Le lendemain matin, Félix fit une nouvelle tentative; déterminé cette fois à voir Victoire, il



eacha un poignard dans la poche de son habit. Il avait passé une nuit cruelle ; il sentait que son cerveau bouillonnait, que ses idées se troublaient. Il sonna ; on vint ouvrir. Aussitôt il pénétra dans la cour. — Mais, monsieur ! dit le domestique. Félix montra son poignard en disant : — Annoncez-moi à M<sup>lle</sup> de Damme, ou je vous frappe. Le domestique, épouvanté, recula en disant : — Ils sont partis ce matin pour l'Italie. Vous pouvez parcourir l'hôtel.

Félix se précipita en avant, et, comme un fou, courut de pièce en pièce, visitant chacune avec une anxiété terrible. N'ayant trouvé ni le comte ni Victoire, il revint à l'appartement de la douairière, s'assit dans le grand fauteuil, et demeura là, deux heures, immobile, dans un état de prostration pareil à la mort. Des pantoufles de Victoire, près de son alcôve, ayant attiré ses regards, il s'en empara, et les tint embrassées dans une sorte de délire. Alors seulement il éclata en sanglots. Près de la porte, le domestique qui lui avait ouvert, et une vieille servante, le surveillaient, mais avec une sorte d'effroi. Quand ils l'entendirent pleurer, ils entrèrent, tout attendris. Ce furent eux qui le reconduisirent au château Dutrieux, où il trouva une lettre de Victoire, contenant ces quelques mots :

« Oubliez, Félix. Je vous ai aimé, aimé beaucoup. Je vous aime toujours. Mais le devoir doit triompher ; il triomphera. Adieu ! Je pars ! Oubliez-moi ! »

Il eut un nouvel accès de désespoir. Il était seul dans sa chambre. Cette solitude sans doute augmenta l'égarément de sa raison. Ayant, dans les mouvements qu'il faisait, touché de la main la poche de son habit où se trouvait son poignard, il le prit et se frappa de deux coups au côté. En tombant, il s'écria :— Je meurs comme un lâche.

## XI

Le premier sentiment qui se manifesta chez Félix quand il reprit connaissance, fut une grande honte. Malgré son état de faiblesse, un peu de chaleur lui monta aux joues en songeant qu'il n'avait pu supporter sa première douleur. Il était dans son lit. En ouvrant les yeux, il vit le visage de sa mère; aussitôt il se mit à pleurer.

— Tu me reconnais donc? cria-t-elle.

Pour toute réponse, il lui jeta les deux bras autour du cou. Alors un troisième personnage approcha, M. Dutrieux, qui voulut mêler ses larmes aux leurs. Mais le médecin, qui se trouvait là, s'interposa, disant :

— Pas tant d'émotion, s'il vous plaît. Du calme, du calme...

Félix s'était frappé sans énergie : le poignard n'avait pas pénétré dans la poitrine ; en glissant sur les côtes, il avait fait deux longues écorchures qui s'étendaient jusque sous le bras gauche. Le suicidé n'était pas en danger. Lorsqu'on lui permit d'exprimer un désir, il dit :

— Cachez aux domestiques ma sottise action ; qu'elle ne se répande pas dans Bruxelles, si c'est encore possible : je voudrais bien n'être pas ridicule.

— Tu ne recommencerais plus, n'est-ce pas ? dit M<sup>me</sup> Dutrieux.

— Jamais ! Tu peux être tranquille, répondit-il ; je vois combien tu as souffert et comme mon père a été malheureux. Et puis, mon orgueil a reçu une rude atteinte. Je promets maintenant d'être sensé, sachant ce que je fais.

Huit jours après cet essai de suicide, Ménard vint le voir. On les laissa seuls. Félix était étendu dans un fauteuil ; pâle et maigre, il était toujours charmant, plus charmant peut-être.

— On a donc eu une faiblesse, dit l'artiste en l'embrassant avec émotion. Je n'aurais jamais cru cela de vous. Mais enfin, vous voilà guéri !

— Oui ; du moins la machine fonctionne : mais elle a bien vieilli..

— Bah ! reprit Ménard, l'oubli passera sur le passé sa magique éponge.

Félix sourit mélancoliquement, puis dit :

— Je le veux bien, mon maître; je ne suis point de ceux qui savourent la douleur, qui la choient comme une amie et s'en font un moyen de succès. D'ailleurs, ma folie m'a fortifié; j'ai pitié, vraiment, du Félix Dutrieux qui s'est évanoui il y a huit jours : il me semble que je suis plus homme. Donnez-moi donc des nouvelles du monde, Ménard.

— Claire est désespérée; sachant que vous avez voulu vous tuer pour une femme...

— Elle le sait?

— Oui; sachant cela, elle craint avec raison que vous ne l'abandonniez. On croirait qu'elle vous aime, vraiment.

— Ainsi, reprit Félix, ma faiblesse, un moment d'égarément, sont les sujets de la curiosité publique. Comment a-t-on su les détails de cette sottise action? Ni mon père, ni ma mère n'ont pu parler; le docteur est discret par état. D'où est partie l'indiscrétion?

— Pourquoi vous préoccuper de cela, Félix? On sait tout, mon cher garçon. Les crimes commis dans la solitude ne restent même pas impunis. Que diable! ne prenez pas cet ennui du côté tragique. A coup sûr, ce ne sont pas les femmes qui trouveront mauvais qu'on ait voulu se tuer pour l'une d'elles.

— Elles trouveront sot que j'aie voulu me tuer, dit Félix. Ces sortes d'essais, avouez-le, doivent réussir, sous peine de nous rendre ridicules pour toujours.

— Nous recauserons de tout ceci dans un mois. Il y a une question plus intéressante à traiter aujourd'hui : êtes-vous guéri ?

— Non, répondit-il, non ; j'aime toujours Victoire. Je voudrais en vain l'oublier, comme elle me le commande dans la seule lettre que j'aie reçue d'elle ; le souvenir est plus fort que moi. J'en suis arrivé à ce degré de faiblesse où tout semble possible, hors accuser la femme aimée. J'admire l'orgueil de Victoire ; je trouve qu'elle a eu raison de me résister, et qu'elle ne faisait rien de trop en me dédaignant. J'approuve fort ce caractère altier qui aime mieux souffrir que déchoir ; et je suis tout prêt à croire que la noblesse est d'une autre nature que la plèbe.

— Vous avez la fièvre, bonjour, dit Ménard. Je ne veux pas participer à vos extravagances, et j'attendrai votre guérison pour vous répondre.

Pendant les quinze premiers jours qui suivirent sa convalescence, Félix se complut dans la paix intérieure, végétant, causant avec sa mère, faisant des projets pour l'avenir. Il voulait travailler, craignant de retomber dans cette vie désœuvrée où l'on ne trouve pas ce qu'il faut pour satisfaire la conscience, et M<sup>me</sup> Dutrieux l'encourageait beaucoup. Il avait des moments de faiblesse, quand il était seul, en relisant la lettre de Victoire, et il pleurait. Mais sa jeunesse finit par vaincre cet abattement. Deux mois après le départ de Victoire, il fut tout étonné de se sentir vivant, tout plein d'ardeur. Les belles fleurs de

vingt ans resplendissaient encore sur ses joues ; sa grâce et sa force, réunies de nouveau, étaient prêtes pour de futurs combats. Pourtant, il ne sentait encore nullement le besoin d'agir. La paresseuse sérénité le berçait dans sa douce somnolence ; il se laissait endormir dans les bras de l'oisiveté, savourant pour ainsi dire l'amertume que la douleur avait déposée au fond de son cœur. On voulait qu'il allât dans le monde, aux théâtres, pour s'y distraire.

— A quoi bon ? disait-il à sa mère. Vois comme je suis bien guéri de cette passion qui devait durer autant que ma vie.

— Tu aimes toujours Victoire, disait M<sup>me</sup> Durtieux inquiète.

— Je ne sais vraiment. J'évite de me questionner : j'espère cependant que le feu est bien devenu cendres. La vérité est que l'état où je suis n'empêche pas les plus belles couleurs de revivre sur mon visage. Veux-tu que je te fasse un aveu qui te rassurera complètement ? Je crois que j'engraisse. N'est-ce pas honteux ?

— Tu as du courage, Félix ! assurait la mère, qui découvrait bien des accents amers dans l'ironie et la gaieté de son cher fils. La santé, c'est trompeur, se disait-elle. Pauvre enfant ! Mais que faire ?

Elle voulut qu'il essayât des distractions, et, pour lui plaire, Félix se décida enfin à se montrer. Il reprit bientôt sa vie d'autrefois, mais sans plus y mettre autant d'ardeur. Sa confiance en

lui-même était ébranlée ; il sentait bien que désirer et vouloir ne suffisent pas pour tout posséder, et que la prudence peut souvent être une forte qualité. Quatre mois plus tôt, il se croyait capable de faire la conquête du monde ; maintenant il craignait l'idée même d'un obstacle ; il ne songeait pas qu'après sa première victoire il retrouverait la foi passée, toutes les illusions ; positivement, il se figurait avoir eu sa part de passion et il se disait : — Je n'ai plus qu'à végéter.

Il retourna chez Claire, par habitude ; puis, il avait la certitude d'être reçu par elle avec un vif plaisir ; puis encore, ce souvenir était resté dans sa mémoire pareil à un tableau plein de lumière et de gaieté. En le revoyant, Claire pleura « comme une Madeleine. » Et il se laissa dorloter par elle avec la nonchalance heureuse d'un enfant caressé par sa mère, après une longue maladie, pendant sa convalescence. — Ainsi consolé, se dit-il, on peut encore supporter la vie. Je me contenterai de cette apparence de bonheur. Ah ! Victoire ! Victoire !...

M<sup>me</sup> Dutrieux, toujours inquiète de le voir si calme, cherchait le moyen de lui rendre sa vivacité passée. Que faire ? se demandait-elle toute la journée. Elle crut un jour avoir une heureuse inspiration ; une idée avait illuminé son esprit : — Félix doit se marier ; la vie domestique, les enfants le reconforteront. C'est une nature aimante qui veut être sans cesse environnée d'af-



fections vives; l'amour lui est aussi nécessaire que le soleil aux plantes.

Cette idée, longuement méditée, conduisit M<sup>me</sup> Dutrieux chez l'ex-entrepreneur Milet, intime ami de M. Dutrieux, avec qui elle eut une longue conférence secrète approuvée par son mari. En sortant de chez M. Milet, elle fit appeler Félix, et, en présence de M. Dutrieux, elle lui dit :

— As-tu confiance en nous, mon ami ?

— A propos de quoi cette grave question, si inattendue, maman ? Certes, j'ai en vous la confiance la plus entière. Que voulez-vous de moi ?

— Crois-tu que nous désirons te voir heureux, Félix ?

— Oui. Comme te voilà sérieuse ! Et mon père a l'air tout ému.

— C'est que nous avons, en effet, une proposition à te faire, reprit M<sup>me</sup> Dutrieux. Il s'agit de résoudre un problème d'où dépend ton repos dans le présent et dans l'avenir. Nous croyons que tu t'ennuies et que tu souffres encore ; nous voulons te guérir et te distraire.

— Eh bien, me voici tout prêt à prendre vos remèdes.

— Éprouverais-tu de la répugnance, demanda M<sup>me</sup> Dutrieux en hésitant, à te marier ?

— Me marier ! mais... je ne sais...

— Et à prendre la femme que nous l'aurions choisie ?

— Comment, vous désirez... vraiment?...

— Oui, Félix. Je comprends ton étonnement ;

tu n'étais guère préparé à cette confiance, — guère disposé à brusquer ainsi un dénouement à ta vie de jeune homme. — Ce n'est plus la mode qu'on se marie à vingt ans. Il faut, aujourd'hui, pour être digne d'épouser une jeune fille pure, avoir largement joui de la vie, n'être plus curieux de rien, connaître déjà la satiété autrement que de nom. Je voudrais, Félix, que tu fisses exception à cette règle, désespérante pour la famille et la société. Nous t'avons laissé libre de te débarrasser de ta gaucherie de collége, de goûter aux plaisirs vulgaires, de te heurter aux obstacles quotidiens. Quatre mois de cette existence ont failli te tuer. Tu t'es adressé trop haut et trop bas, ne comptant pour rien les préjugés qui font lois et les erreurs respectées, honorées. Eh bien, essaye aujourd'hui de la vie positive; écoute la raison; sacrifie à la morale, qui fait plisser si dédaigneusement tant de lèvres impures, qui fait hausser les épaules aux orgueilleux du vice...

M<sup>me</sup> Dutrieux continua ainsi longtemps, avec conviction, avec ardeur; elle essaya de démontrer à Félix que l'existence bourgeoise était la plus rationnelle, la moins fatigante, celle qui donne le moins de déceptions au cœur et à l'esprit, le plus de satisfaction à la conscience. Elle s'appesantit surtout sur cette idée :

— Le mariage n'est plus que rarement un acte sérieux; il n'émeut que l'infime minorité de ceux mêmes qui en font un lien sincère. La soif des

jouissances matérielles fait contracter de monstrueuses unions. Les mariages de convenance sont les seuls restés honnêtes dans la grande majorité des mauvais. Cependant, une jeune fille entre tout entière, cœur, esprit et corps, dans le mariage, cette nouvelle vie, et va bravement vers l'avenir où doit la guider l'homme qu'elle a accepté avec une confiance illimitée. Elle dit : — Fais de moi ce que tu voudras ; je suis à toi, toute, et pour toujours ; j'irai où tu iras et j'aimerai ce que tu me diras d'aimer. Et, d'ordinaire, à qui dit-elle cela ? devant qui se montre-t-elle ainsi, grande et ingénue ? Elle appartient à un homme qui n'a plus de foi en rien, de respect pour rien, de passion, qui est cynique, ou indifférent.

Ce sombre tableau frappa Félix. Et ce ne fut point avec résignation qu'il dit à ses parents : — Donnez-moi le bonheur qui vous paraîtra le meilleur et le plus durable. Vous avez raison ! Et puisque Victoire est perdue pour moi, cherchez-moi une femme, je l'épouserai les yeux fermés.

A la morale de sa femme M. Dutrieux ajouta quelques mots à propos d'hygiène, ses considérations ordinaires sur l'ordre qui doit présider aux fonctions quotidiennes de la vie. Il osa poser ce principe : — L'homme qui se porte bien est un homme heureux. Félix lui donna raison, embrassa sa mère, et promit sérieusement de suivre ses conseils affectueux.

Dans le moment, il était sincère. Sa mère ajouta : — Tu choisiras toi-même ta femme; nous ne voulons pas te contraindre. Mais comme elle le conduisit dès le lendemain chez M. Milet, elle influença naturellement le libre arbitre de Félix.

Dans les salons, on lui trouvait l'air mélancolique, intéressant. Personne autre que Ménard ne lui parlait des deux coups de poignard qu'il s'était donnés, ni de son amour pour M<sup>lle</sup> de Damme. Mais on le regardait de façon à ce qu'il comprit facilement les pensées de chacun. Les hommes souriaient, se disant sans doute : — Il faut être doublement maladroit pour échouer dans deux tentatives différentes, coup sur coup. Les femmes, généralement, ne parurent pas l'estimer moins; et quelques-unes l'eussent volontiers consolé de ses mésaventures. En réalité, il n'eut point trop à se plaindre et se sentit moins honteux de lui après quinze jours de distraction, que pendant sa convalescence.

Il avait perdu beaucoup de sa vivacité naturelle; on eût dit un homme fatigué de lutter, et qui se repose, afin de revenir bientôt au combat avec de nouvelles forces. Pendant ce court entr'acte, tout en regrettant toujours Victoire et voyant Claire presque chaque soir, il observait autour de lui les femmes, mais cette fois en renfermant son ardeur, dans la crainte de manifester trop tôt son admiration. Et bientôt son attention se concentra tout entière sur Amandine Milet.

Cette jeune fille sensée, bonne, pleine de franchise, avait beaucoup de sympathie pour Félix, un goût vif plutôt que de la passion. Elle était du reste incapable d'aimer avec cette violence qui est une exception, même en amour. Amandine était l'idéal de la femme bourgeoise ; elle en avait toutes les vertus, peut-être aussi les défauts, mais amoindris par une bonne éducation, que certaines vulgarités du ménage n'avaient pas encore effacée en elle. Elle aimait à briller, elle se savait belle ; mais elle n'étalait pas ses qualités et ses prétentions comme de la marchandise sur le comptoir d'un magasin. Félix la comprit bien et s'avoua qu'un homme ne pourrait être malheureux de vivre avec cette vraie femme, faite pour briller dans toutes les positions sociales.

Après cette réflexion, il se laissa aller au charme qui l'attirait vers Amandine. Il causa beaucoup avec elle. La famille Milet se rapprocha de la famille Dutrieux ; ceux-ci dinèrent chez ceux-là ; ce fut un échange continu de bons procédés. Chacun semblait complice de l'idée de M<sup>me</sup> Dutrieux, et enveloppait Félix de bien-être et de paix. Dans cette atmosphère, sa douleur devint tous les jours plus vague, plus douce. Qui donc eût résisté aux enfantillages d'une jeune fille comme Amandine ? Sa beauté, presque complète, pouvait, sinon faire oublier à Félix l'absence de Victoire, du moins le consoler. La pureté et la vivacité de ses yeux bleus si limpides, ses mouvements pleins de rondeur, l'éclat de ses pe-

tites dents, qu'elle montrait souvent parce qu'elle riait de peu, comme les enfants, et surtout la blancheur rosée de sa peau fraîche, tendue sur les muscles avec la fermeté du marbre, eussent ravi des amoureux plus chagrins que Félix. Cette « perle fine » comme disait Ménard, qui assistait en observateur à l'épanouissement de Félix, pouvait remplacer, sans perdre à la comparaison, la fière comtesse de Damme. — On serait volontiers malheureux à votre façon, assurait le peintre; moi-même, qui n'aime pas le mariage, j'épouserais certainement une Amandine Milet, s'il s'en trouvait deux. Allez, mariez-vous; puis, travaillez à devenir député; en attendant l'âge où vous pourrez être élu, vous avez tout le temps d'étudier l'économie politique, les questions sociales, en bloc et en détail.

— Je veux bien me marier, répondit Félix, quoique ce soit trop tôt finir, et commencer la vie par le bout opposé. Mais la politique n'est pas mon affaire: le comte de Damme m'en a dégouté à jamais.

Tout doucement, bourgeoisement, sans secousse, Félix fut donc pris au piège que lui avait tendu sa mère. Les grands parents s'entendaient. Amandine, quoi qu'on ne lui eût rien dit, savait tout mieux que tout le monde. Elle devenait peu à peu plus tendre, plus expansive, plus sérieuse près de Félix. Un soir, au crépuscule, par hasard, Félix rencontra sa main; il la serra; elle répondit à cette douce pression. Lorsqu'on eut

fait de la lumière, il regarda Amandine, qui rougit. Cette rougeur fit battre le cœur de Félix et le troubla. — Peut-être bien que je l'aime, se dit-il. Tant mieux! ce serait une bonne vengeance; la dédaigneuse Victoire en pâlerait de dépit.

Cette idée le décida à brusquer une déclaration formelle. Il fit à sa mère un aveu positif et la pria d'envoyer son père à M. Milet pour lui demander Amandine. Le jour même, tout fut conclu, et l'époque du mariage fixée. A dater de ce jour, Félix passa toutes ses soirées chez M. Milet; il annonça à Claire que son règne était fini. Cependant il ne cessa pas de voir l'actrice, — mais comme un ami. Elle se désolait beaucoup, disant : — Je te regretterai toute ma vie. — Je l'espère bien, répondit Félix, et pour preuve voici une bagatelle que je te prie d'accepter en souvenir de moi. Et il lui fit un riche cadeau, qui naturellement doubla son chagrin.

Amandine était très-naïvement heureuse. La pensée de Victoire de Damme la tourmentait bien un peu; mais elle n'en faisait rien paraître; elle avait en elle assez de confiance pour se dire : — Je la lui ferai oublier. Elle rendit Félix véritablement amoureux. Il ne ressentait pas pour Amandine cette passion désordonnée et violente qu'il avait éprouvée pour Victoire; son affection était sereine et respectueuse; peut-être n'eût-il été que peu désolé si on lui avait annoncé qu'Amandine était sa sœur. Et, fermement, il

avait foi dans l'avenir. Les jeunes gens dirent de lui : — Il est né coiffé ! M. Carré, qui lui gardait rancune, se vengea avec un mot : — Félix Durtieux ne va pas d'une femme à l'autre comme un papillon, mais comme un volant.

Son père lui disait : — Depuis que tu te couches à onze heures, comme tu te portes bien ! C'est un charme.

Il n'eut pas le temps de s'ennuyer. Il voulut lui-même aller à Paris faire des achats, en compagnie de sa mère, pour la corbeille d'Amandine. Il dépensa cent mille francs comme il en eût jeté cinq. — Je veux que ma femme soit belle comme une reine, dit-il à sa mère, qu'un pareil enthousiasme ravissait.

Il voulut aussi voir le bourgmestre et le curé, prendre sans conseil tous les petits arrangements nécessaires aux cérémonies de l'église et de l'hôtel de ville. Il mettait à tout ce qu'il faisait une sorte d'entrain contenu ; une joie sérieuse se lisait dans ses yeux. — Oh ! il a bien oublié M<sup>lle</sup> de Damme, pensaient sa mère, Amandine, tout le monde, — même Ménard, qui ajoutait : — Voilà ce que c'est que l'amour !

Un soir, quatre ou cinq jours avant la célébration du mariage, il trouva dans sa chambre, en rentrant, une lettre volumineuse.

— D'où vient cette dépêche ? se demanda-t-il en consultant l'enveloppe. De Naples ! Je n'y connais personne.

Il décacheta tranquillement la lettre, l'ouvrit



et lut la signature « Victoire de Damme ». A l'instant, son cœur battit avec une telle force qu'il dut se retenir à un meuble pour ne pas tomber. Il s'assit, tout pâle, comme épouvanté, tenant la lettre à deux mains, et paraissant ne point songer à la lire.

— Que peut-elle me vouloir? Comme c'est long! se dit-il enfin après avoir passé sur son front humide sa main qui tremblait.

Il lut la lettre avec consternation; il la relut en pleurant. Puis, se couchant sur son canapé, son visage entre ses deux mains, il pleura une partie de la nuit. A chaque instant, il s'écriait : — Que faire? que faire?

La lettre de Victoire commençait ainsi :

« Il y a quatre mois que j'ai quitté Bruxelles »  
» avec mon père; mais il m<sup>e</sup> semble qu'un siècle »  
» s'est écoulé depuis. Ma lettre doit vous dire »  
» pourquoi, Félix; elle sera longue, et encore ne »  
» comprendrez-vous peut-être qu'à demi ce que »  
» je veux que vous sachiez le plus tôt possible. Je »  
» ne puis que me reposer sur votre cœur du soin »  
» de vous expliquer les choses obscures, et sur »  
» votre amour pour croire à un miracle. Car »  
» c'est simplement un miracle que je vais vous »  
» raconter. »

Ce miracle, c'était la complète métamorphose opérée par l'influence de la nature sur l'âme de Victoire. Elle entra dans des détails précieux, à peine appréciables, très-romanesques, au fond desquels pourtant se démêlait la vérité. La soli-

tude, ou plutôt l'isolement, lui avait démontré, assurait-elle, la fausseté des principes sur lesquels reposaient les devoirs imposés à elle par la tradition. Elle avait résisté encore à cette réaction qui se faisait en elle :

« Je voulais chasser votre image de mon » cœur; je m'accusais avec colère de lâcheté. La » nuit, je pleurais de rage de me trouver moins » forte que cet amour fatal, impossible à tuer » par le mépris, rendu invulnérable par sa pro- » fondeur même... »

Plus loin, elle disait comment les préjugés s'étaient implantés en elle, remplaçant la raison :

« Il ne faut point oublier, Félix, que j'ai vécu » au milieu de mes pareils; on m'a fait le carac- » tère que vous me connaissez, l'âme qui vous a » repoussé, l'esprit dédaignant tout ce qui se » trouvait au-dessous de la sphère sociale où il » planait orgueilleusement. Nourrie d'idées, je » ne pouvais plus écouter mon instinct. J'avais » horreur de certains mouvements spontanés. » Pour savoir qui je devais aimer ou haïr, je » consultais mon aïeule, cette vivante généa- » logie. Je ne me rappelle avoir été moi que dans » mon enfance...

» Il faut dire aussi, et peut-être est-ce là une » sérieuse excuse, que la bourgeoisie est cause » à demi de notre éloignement, de notre dédain » pour elle. Elle ne sait point se respecter. Si » nous nous plaçons haut dans notre propre

» estime, les bourgeois et le peuple font tout ce  
 » qu'ils peuvent pour nous maintenir à ces hau-  
 » teurs, où l'on gagne le vertige. Tous sont ou  
 » se font nos serviteurs; ils s'humilient; ils  
 » n'ont aucune fierté; un titre les écrase. Plus  
 » tard, je vous initierai à ces quotidiennes bas-  
 » sesses qui viennent s'aplatir à nos pieds,  
 » comme pour hausser le sol sur lequel nous  
 » marchons... »

« Quand je fus seule avec mon père, en présence  
 » de la lumière et de la vie; quand j'eus jeté sur  
 » les grands horizons des regards effarés; quand  
 » je me fus sentie bien peu de chose devant les  
 » espaces..., tout ce que vous m'aviez dit me  
 » revint à la mémoire. Je doutai qu'il pût y avoir  
 » deux races, une noble, l'autre vulgaire, une  
 » pure, l'autre vile. Oui, Félix, vous m'avez  
 » créée. C'est vous qui m'avez donné la vue, et  
 » le sentiment, et ces palpitations divines qui  
 » sont la véritable essence de la vie... »

Toute cette partie de la lettre de Victoire, pleine d'exaltation, transporta le pauvre Félix d'un inexprimable désespoir. L'exagération même de ce sentiment vrai le tortura plus que n'eût fait la tendresse véritable : il crut comprendre alors seulement combien il perdrait s'il fallait perdre Victoire.

A la fin de sa lettre, M<sup>lle</sup> de Damme racontait la scène décisive qu'elle avait provoquée et disait comment son père avait été forcé de plier devant son énergie :

« Après avoir visité Naples, nous avons ré-  
» solu d'aller habiter l'île d'Ischia pendant quinze  
» jours, afin d'y respirer l'air pur de son beau  
» printemps. Ah! Félix, je voudrais visiter  
» encore une fois ce pays privilégié, parce que  
» c'est là que mes dernières irrésolutions m'abon-  
» donnèrent.

» Un soir, assise sur un pic comme sur un  
» immense fauteuil que la nature a mis là exprès  
» pour qu'on admire mieux toutes ses splen-  
» deurs, je regardais en pensant à vous le soleil  
» se coucher vers les côtes d'Espagne. Atten-  
» drie plus que de coutume, ce grand spectacle  
» jamais monotone avait gonflé mon cœur. Je  
» me sentais comme remplie de bénédictions,  
» pareille à une martyre qui croit voir s'entr'ou-  
» vrir le ciel. Je vivrais deux siècles, Félix, que  
» cette heure ne sortirait pas de ma mémoire,  
» pas plus que le moment où j'ai fui de Bruxel-  
» les avec l'idée que je ne vous reverrais jamais.  
» Mon père était allé visiter je ne sais quelle  
» grotte bleue; il n'avait pas voulu que je l'ac-  
» compagnasse, craignant que l'humidité ne  
» m'indisposât. Je me croyais donc seule, et je  
» pleurais avec délices. Depuis plusieurs jours,  
» j'avais arrêté dans mon esprit, et Dieu sait,  
» Félix, combien je suis entêtée, que je me  
» nommerais M<sup>me</sup> Dutrieux. J'étais vaincue, mon  
» ami: l'amour avait tué les préjugés. Tout à  
» coup, j'entends marcher derrière moi; je me  
» retourne: c'était mon père qui venait me re-

» trouver. En voyant mon visage couvert de larmes, il me questionna vivement :

» — Qu'as-tu ?

» — Oh ! lui dis-je en souriant, ne vous effrayez pas, mon père ; ces larmes ne me font aucun mal ; elles ont le bonheur pour source.

» — Ce que tu dis là est romanesque, reprit-il en s'asseyant sur une pierre, à côté de moi. Mais ce n'est qu'une indisposition du cœur dont tu guériras comme de la première, Victoire.

» — De quelle première indisposition voulez-vous parler ? dis-je hypocritement, pendant que mon cœur battait avec violence.

» — De celle dont tu souffrais en quittant Bruxelles, ma chère fille.

» — Ah !... fis-je en baissant les yeux, et me sentant rougir au point que je portai la main à mon front.

» — Comme te voilà confuse ! continua-t-il. Va, cette rougeur me plaît : c'est un reste de honte que le temps effacera, comme il a effacé l'image de M. Dutrieux.

» Votre nom, mon ami, prononcé pour la première fois depuis notre départ, fit un bruit extraordinaire et retentit sur mon cœur, pareil à un marteau sur une cloche de bronze. Je ne me rappelle pas que jamais bruit, vague ou éclatant, m'ait causé semblable impression. Je me levai, exaltée ; je me sentais grande et forte devant mon père, avec l'espace, et le

- » soleil, et la mer pour témoins de ma révolte.  
» — Mon père, dis-je, pardonnez-moi : vous  
» vous trompez. Je n'ai pas oublié Félix Dutrieux.  
» Je l'aime toujours !  
» Il fit un bond comme si un reptile l'avait  
» mordu.  
» — Victoire ! cria-t-il.  
» — C'est la vérité sainte, ajoutai-je avec la  
» même fermeté. Devant Dieu, en qui vous  
» croyez, mon père, et sur votre tête, que je vé-  
» nère...  
» — Ne continue pas, interrompit-il, effrayé ;  
» ne fais pas de serment insensé. Laisse-moi  
» me tâter, ouvrir mes yeux, toucher à tes vête-  
» ments, que je sois certain que tout ceci n'est  
» pas un cauchemar.  
» — Eh bien, dis-je en voyant sa pâleur et le  
» croyant prêt à défaillir, asseyez-vous, et cau-  
» sons.  
» — Causer ! reprit-il avec emportement. Et  
» de quoi ? Que veux-tu ?  
» — Je désire me nommer M<sup>me</sup> Dutrieux, mon  
» père.  
» — Ne te fais pas un jeu de ma colère, Vic-  
» toire.  
» — Je vous jure que j'aime...  
» — Tais-toi ! dit-il encore en s'élançant sur  
» moi et me fermant la bouche. Malheureuse, je  
» te tuerais !  
» — Vous pouvez me tuer, mais non me faire  
» fléchir, mon père, répondis-je.

» D'après ce commencement, vous compren-  
» drez quelle fut la suite de cet entretien solen-  
» nel. Je ne pliai pas; je ne fis aucune conces-  
» sion. Oh! je fus une bien mauvaise fille pendant  
» deux heures, car mon père, à bout de menaces,  
» de supplications, de raisonnements, pleura  
» sans me toucher. Mon amour me rendit  
» cruelle :

» — Est-ce donc sur mon bonheur futur que  
» que vous pleurez ainsi, mon père? lui deman-  
» dai-je.

» Cette lutte horrible dura trois jours, Félix.  
» En trois jours je gagnai ceci :

» Mon père promet de ne pas s'opposer à  
» notre mariage; mais il veut que j'attende  
» six mois avant de me décider positivement.  
» Après ce temps, si je persiste, il dira oui avec  
» douleur. Nous serons donc heureux; et, quand  
» il me verra enviée par toutes les femmes, mon  
» père me pardonnera et vous nommera son fils.  
» Quelle existence sera la nôtre, mon ami!  
» Comme je vais me dédommager du passé sur  
» l'avenir! Dites donc à votre mère que je l'ai  
» toujours aimée et admirée, même dans les  
» moments où j'essayais de vous écraser sous  
» mon dédain. Mon père est morne; je lui fais de  
» longs discours tout en apprêtant et repliant  
» nos vêtements de voyage, — car nous avons  
» depuis longtemps renvoyé nos domestiques,  
» qui nous gênaient. Qui sait, Félix, si mon père  
» ne rendra pas les armes avant notre arrivée à

» Bruxelles ! Je serais si fière de vous voir en-  
» lacés l'un à l'autre dans un embrassement  
» capable d'effacer tous les mauvais souve-  
» nirs !

» Qu'ajouterai-je à ceci ? Rien. J'aime mieux  
» hâter notre départ. Je ne relis point ma lettre ;  
» je crains d'y trouver un doute sur votre fidélité,  
» mon ami. Il n'est pas dans mon cœur, il ne  
» peut en être sorti.

» Adieu, adieu ! A bientôt ! Ce mot me fait  
» rougir, mais ce n'est plus de la colère.

» VICTOIRE DE DAMME. »

Cette lettre inattendue renversait toutes les nouvelles idées de Félix sur le bonheur, parce qu'elle lui faisait comprendre combien il avait aimé, combien il aimait encore Victoire. Et ce qui augmenta davantage la vivacité de son désespoir, c'est qu'il était lié à M<sup>lle</sup> Milet de façon à ne pouvoir plus rompre sans scandale et sans lui causer un dommage sérieux.

Et puis, Victoire allait arriver ; elle saurait tout, elle le mépriserait ! Idée insupportable ! Elle venait à lui, et il ne pouvait ni l'accueillir ni la repousser. Pour se venger d'elle, il l'aimait trop ; et il aimait assez Amandine pour ne pas vouloir la faire souffrir. Renoncer à Victoire était impossible ; abandonner Amandine n'était pas moins difficile. D'ailleurs, aussitôt que Victoire connaî-



tra ce qui s'est passé depuis son absence, ne rendra-t-elle pas elle-même, en n'écoutant plus que son orgueil froissé, un rapprochement plus impossible encore qu'une rupture complète?

— Je suis seul coupable, se disait-il. Ne pouvais-je attendre, même en acquiesçant aux désirs de ma mère? Était-il si nécessaire de m'éprendre à demi d'Amandine? Je n'ai nul courage. Je ne sais ni me tuer ni prendre patience. La grandeur d'âme de Victoire m'aplatit; je ne suis pas digne d'elle. En quelle alternative ma faiblesse m'a mis! Je ne puis plus ni reculer ni avancer. Niais et misérable que je suis!...

Lorsque le jour parut, Félix se calma; il put réfléchir, se demander enfin sérieusement quel parti il devait prendre.

— Épouser Amandine? Non! Cette action serait d'un malhonnête homme, puisque j'aime Victoire. Chercher à obtenir le pardon de M<sup>lle</sup> de Damme! Je la connais: elle me fera chasser de chez elle. D'ailleurs, je ne me sens pas la force d'affronter une entrevue. Mais Amandine! Cette belle jeune fille si confiante,—et que j'aime aussi — oui, que j'aime! Ah! mon Dieu!...

Il s'assit près d'une table, s'y accouda, et se cacha le visage dans ses deux mains. Il demeura ainsi plus d'une heure; on aurait pu croire qu'il dormait. Quand il releva la tête, il était très-pâle, tout défait. Ses longs cheveux en désordre, emmêlés, lui donnaient un air farouche. — Allons, dit-il, il le faut!

Il écrivit deux lettres, l'une à sa mère, l'autre à Ménard. Lorsqu'elles furent écrites, il déchira celle adressée à Ménard, mit l'autre dans sa poche et sortit de l'hôtel, enveloppé dans son manteau, le chapeau baissé sur ses yeux. Il se rendit à l'atelier de Ménard, qu'il trouva chez lui. L'artiste, en le voyant, crut à un malheur.

— Qu'avez-vous fait? dit-il. Vous êtes effrayant, Félix.

Il raconta tout, brièvement; il donna la lettre de Victoire à lire à Ménard, puis il s'assit, attendant un conseil. Ménard était comme imbécile.

— Qu'allez-vous faire, Félix? demanda-t-il.

— Je ne crois pas avoir autre chose à tenter que de m'expatrier pour quelques années. Je ne puis me tuer : ma mère mourrait, ce serait un double crime et une lâcheté de plus. Je vais donc partir tout à l'heure, tout de suite. Donnez-moi tout l'argent que vous avez; mon père vous le rendra.

Ménard courut à son secrétaire et en tira deux ou trois billets de banque. Félix les prit et les mit dans sa poche.

— Sacrebleu! dit l'artiste, tout cela est triste; je ne sais que dire...

— Ne dites rien, mon maître; parler ne servirait guère. Oui, ce que j'ai de mieux à faire, c'est partir. Si l'on pouvait me croire fou, tout serait bien. Voici une lettre pour ma mère; re-

mettez-la-lui vous-même, et dites-lui, Ménard, dites-lui que je pars le cœur déchiré, mais que je reviendrai guéri, métamorphosé, — un homme; je ferai servir toute mon énergie à ma transformation complète. Adieu; plus tard, je vous écrirai.

— Vous partez seul? demanda Ménard ému. Et vous laissez Amandine libre?

— Oui. Adieu, adieu!...

Il s'élança dehors, arrêta la première voiture qu'il rencontra et dit au cocher de le conduire à la station du Midi. Il ne pleurait point. Il avait au contraire les yeux secs et brillants d'un homme fiévreux. Il songeait au moment où il était rentré à Bruxelles quelques mois auparavant, avide de liberté, et tout tremblant de joie à l'idée qu'il allait pouvoir aimer. En cinq minutes, tout son passé se déroula dans sa mémoire : il le trouva vide et amer; le visage seul de Claire lui parut souriant et heureux. — Je veux lui dire adieu, pensa-t-il. Et il ordonna au cocher de le conduire rue de l'Écuyer. Il monta à l'appartement de Claire, et frappa à la porte. Une voix de femme répondit de l'intérieur quelques mots qu'il ne comprit pas. Il entra et pénétra jusque dans la chambre à coucher.

— Qui est là? cria la voix, qu'il ne reconnut point. On n'entre pas.

Il était déjà près du lit, dans lequel une jeune femme était couchée.

— Monsieur Dutrieux! dit-elle étonnée.

— Où est Claire? demanda-t-il sérieusement, solennellement.

— Que vous avez donc l'air de mauvaise humeur! reprit la jeune fille. Félix la reconnut alors : c'était une actrice, amie de Claire. Veniez-vous faire une scène? C'eût été une méchanceté inutile et une injustice. Vous avez abandonné Claire; elle ne veut pas mourir de chagrin, et elle a bien le droit de prendre un autre amant.

— Elle a donc déjà un autre amant?

— Oui; ils sont partis hier soir pour Paris, où Claire espère avoir un engagement. Mais qu'est-ce que cela vous fait, puisque vous vous mariez? Claire m'a cédé son appartement, qui me plaisait; voilà. Vous y serez toujours bien reçu, monsieur Dutrieux. Mais laissez-moi me lever, que je puisse vous accueillir plus convenablement.

Félix sortit de la chambre à coucher et alla machinalement s'asseoir dans le petit salon dont les fenêtres donnaient sur la rue; il se mit à rêver, oubliant peut-être qu'il voulait quitter Bruxelles. Il répéta à demi-voix ce qu'avait dit Ménard :

— Tout cela est triste.

L'actrice, qui se nommait Juliette, arriva bientôt. C'était une assez jolie blonde, mince, élégante, toute jeune, point flétrie. Elle avait quelquefois servi de prétexte aux jalousies réelles ou feintes de Claire, parce que Félix se mon-

trait avec elle très-aimable, comme auprès de toutes les femmes.

— Vous avez l'air ennuyé! dit-elle. Aussi, se marie-t-on à votre âge? Quelle bêtise!

— Je ne me marie plus, dit Félix.

— Ah! bah! ce n'est pas possible! Vous voulez peut-être vous remettre avec Claire?

— Non; je venais lui dire adieu.

— Où allez-vous donc?

— Je ne sais... au diable! Mais, ajouta-t-il en se levant vivement et lui prenant les deux mains, Juliette, voulez-vous venir avec moi?

— Vrai, vous partez? restez plutôt. Vous trouverez bien ici de quoi vous consoler: ce ne sont pas les femmes qui manquent.

— Non, je ne puis rester. Je pars sur l'heure. Eh bien, m'accompagnez-vous?

— La plaisanterie est bonne, mais un peu forte.

— Je ne plaisante pas: dites-moi oui, et je vous emmène où vous voudrez, à Paris, à Pékin, au Brésil, ou dans les Ardennes. Vous me consolerez le mieux que vous pourrez, et je vous donnerai toute la journée des friandises à croquer. Vous savez que je suis riche, et ma mère m'enverra tout l'argent que je demanderai. Nous vivrons en princes. Je ruinerais mes parents qu'ils ne feraient nulle observation. Eh bien, qu'en dites-vous?

— Vous vous moquez de moi!

— Sur l'honneur, je vous offre sérieusement de m'accompagner; et comme je n'ai pas de passe-port, nous irons d'abord en Angleterre.

— Mais c'est qu'il a l'air sérieux.

— Vite, allez vous habiller; ne prenez rien avec vous, c'est plus léger qu'une malle; et partons...

— Pendant que je m'habillerai, vous ne filerez pas?

— Tenez, incrédule, dit Félix impatienté, en donnant à l'actrice les billets de banque empruntés à Ménard, voilà des arrhes.

— Eh bien, dit-elle résolûment en prenant les billets, je suis toute à vous. Mon directeur se tirera d'affaire comme il pourra. Je laisse ici de quoi payer mon appartement, et plus; mes créanciers n'ont qu'à partager.

— Oh! dit Félix, ne vous inquiétez de rien; je prends tout sur moi.

Une demi-heure plus tard, ils montaient en voiture à la station du Nord. Le lendemain matin, ils partaient d'Anvers pour Londres, à bord du bateau à vapeur *Ravensbourn*.

— Ils ont l'air de deux jeunes mariés en voyage de noces, disait un passager; seulement le mari paraît un peu mélancolique. Peut-être sont-ils frère et sœur.

Félix se disait :

— L'imprévu a du charme; cette Juliette est vraiment aimable. Si j'étais resté seul, les idées

sombres m'eussent affaibli, et j'ai besoin de mes forces...

Ainsi il raisonnait, cherchant une excuse à l'enlèvement de Juliette, qui était une sorte d'injure gratuite faite à Victoire et à Amandine. Mais il ne trouva pas de quoi rendre la sérénité à sa conscience, la paix à son cœur endolori. Il était plus meurtri encore qu'il ne le croyait, et il lui fallut bien longtemps pour se remettre des secousses qui l'avaient ébranlé.

---

Un an plus tard, Félix Dutrieux était de retour à Bruxelles. Il avait prié M<sup>me</sup> Dutrieux de ne point parler dans ses lettres d'Amandine et de Victoire.

— Agis, avait-il écrit, comme si elles n'avaient jamais existé pour moi.

M<sup>me</sup> Dutrieux, faible, et voyant peut-être dans ce silence un moyen de ramener son fils plus tôt, avait obéi. La première question de Félix, aussitôt qu'il put parler, fut :

— Que sont-elles devenues ? Dis-le-moi sans hésiter, maman.

— Mariées ! répondit M<sup>me</sup> Dutrieux.

— Je suis donc pardonné et consolé, reprit-il. Et comment se nomment-elles aujourd'hui ?

— L'une, duchesse de Postel; l'autre, M<sup>me</sup> Mé-  
nard.

— Qu'elles soient heureuses ! ajouta-t-il après  
un instant de silence et de mélancolique ré-  
flexion.

Juillet 1859, juin 1860.

FIN.



ÉTUDES DE MŒURS

---

LES

AMOURS SINCÈRES

PAR

ÉMILE LECLERCQ.

---

\*

PROSPECTUS

Notre époque est si féconde en travaux littéraires, il y a un tel mouvement dans la publicité, une telle avidité du nouveau chez les lecteurs, qu'il est nécessaire de chercher des moyens exceptionnels pour attirer l'attention sur les œuvres de nos écrivains.

Le bulletin de souscription, qui est un intermédiaire entre l'éditeur et le public, stimule l'indolence de ceux même qui, tout en aimant à lire, ne savent se résoudre à entrer dans une librairie; il n'est point une obsession, comme pourrait l'être un voyageur; aussi, tend-il à se vulgariser et à prendre une importance considérable.

Une première tentative, qui a eu les meilleurs résultats, nous encourage à nous servir encore du bulletin de souscription pour publier le nouvel ouvrage de M. Leclercq. *Séraphin* a eu du succès. Un critique parisien, M. Taxile Delord, a écrit dans le *Magasin de librairie* que *Séraphin* fait honneur à la littérature belge. Le nom de M. Leclercq est maintenant connu. Aussi, nous ne doutons pas que l'annonce d'une publication importante du jeune auteur ne soit accueillie, avec la plus grande sympathie, par le public lettré du pays et de l'étranger.

*Les amours sincères* ont 4 volumes in-18, format dit Charpentier. Le prix de chaque volume est de 2 francs 50 centimes.

Les plus grands soins seront donnés à la partie typographique de cet ouvrage. Du reste, les souscripteurs de *Séraphin* savent que nous ne négligeons rien pour satisfaire les goûts les plus

déliçats, les exigences mêmes des bibliomanes.

Voici les titres des volumes :

- 1<sup>er</sup> volume : *La première Séve.*  
2<sup>e</sup> — *Le dernier Troubadour.*  
*Un artiste en province.*  
3<sup>e</sup> — *Sœur Virginie*  
4<sup>e</sup> — *La fille du Cabaretier.*  
*Alexandre Tagoff. Job.*

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

EMILIE CARLÉN

OEUVRES :

- UN AN DE MARIAGE, 2 vol.  
UN BRILLANT MARIAGE, 1 vol.  
SIX SEMAINES, 1 vol.  
LA DEMOISELLE DE LA MANSARDE, 2 vol.  
MADEMOISELLE NANNY, 1 vol.  
GUSTAVE LINDORM, 4 vol.  
L'HÉROÏNE DE ROMAN, 2 vol.  
ALMA OU LA FIANCÉE DE L'OMBERG, 2 vol.  
LES FRÈRES DE LAIT, 2 vol.  
LA TOUR DE LA VIERGE, 5 vol.  
In-32, chaque volume, 1-25.

L'ITALIE MODERNE

PAR LE BIBLIOPHILE JACOB

(PAUL LACROIX)

4 vol. in-32. — 1 franc 25 cent.

LA RUSSIE EN 1856

PAR NESTOR CONSIDÉRANT

2 vol. in-32. — 2 fr. 50

L'IMPROVISATEUR

PAR ANDERSEN

traduit du danois, 3 volumes in-32.

Prix : 3 fr. 75.

HISTOIRE

D'UNE GIROUETTE

PAR HACKLANDER

Traduction de Léon Wocotina.

1 v. in-32. — 1 fr. 25

LOUIS HYMANS

LA FAMILLE BUWARD, 2 vol. in-32, 2 fr. 50.

LA COURTE ÉCHELLE, 4 vol. in-18, 3 fr.

ÉMILE GREYSON

LES RÉCITS D'UN FLAMAND

Villageois et citadins. — Le Ca-Grimani. — Jean le Roux et Marie la Blonde — Bilha, 1 vol. in-18, 2 fr.

MARCELLIN LA GARDE

LE VAL DE L'AMBLÈVE

Histoires et scènes ardennaises, 2 v. in-32, 2 fr. 50.

A. MAURAGE

LE SANGLIER DES ARDENNES, 2 v.

LE CAPITAINE DES GUEUX, 2 vol.

LE RUWART, 2 vol.

LES JEUX DU HASARD, 4 vol.

Chaque volume, 1 fr. 25.

## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

#### **3. Localisation**

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

#### **5. Buts poursuivis**

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be).

## **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

## **7. Exemple de publication**

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemple à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be).

## **8. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

## **Reproduction**

### **9. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

### **10. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

### **11. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.